
A 933,650


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



LETTRES INTIMES

Il a été tiré
de cet ouvrage inédit en librairie :

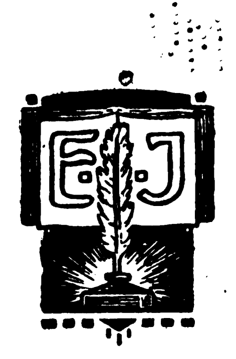
40 exemplaires sur Japon Impérial
100 exemplaires sur Hollande Van Gelder
500 exemplaires sur Vélin pur fil Lafuma

Tous numérotés

Pour chaque série la justification commence au n° 1

J. BARBEY d'AUREVILLY

LETTRES INTIMES



PARIS
ÉDOUARD-JOSEPH, ÉDITEUR
31, Rue Vivienne, 31

1921

LETTRES INTIMES

A Monsieur Agier,
Président à la Cour Royale de Paris.
En son hôtel.

Octobre 1844.

Monsieur,

VOUS lisez *les Débats*. Je ne vous apprends donc pas que mon article a paru. Je ne vous apprends pas que je le regarde comme placé de votre main dans ce journal et combien ma reconnaissance vous est acquise. Enfin, je ne vous apprends rien de mes sentiments pour vous : vous les connaissez.

Mais il est des jours où l'on aime mieux à parler ce qu'on sent, et aujourd'hui est un

de ces jours pour moi. Recevez donc l'expression de mes remerciements pour avoir été mon patron au *Journal des Débats*, et ajoutez-y, je vous prie, celle de mes sentiments d'inaltérable respect et de dévouement toujours prêt.

Jules Barbey d'Aurevilly

Villa Beauséjour, Passy.
Au Capitaine Jesse.

Décembre 1844.

JE suis fort en retard avec vous, mais la faute en est non à moi, certes ! mais à ces damnées despotes de circonstances qui donnent aux hommes l'apparence de tous les torts. Vous m'avez envoyé votre ouvrage sur *Brummell*, je l'ai lu avec le plaisir que j'attendais d'une telle lecture, et je ne voulais vous remercier qu'en vous envoyant aussi mon *Brummell*.

Or, mon *Brummell* a mis à paraître une lenteur que je ne prévoyais pas. Excusez-moi donc, Monsieur, et ne croyez pas à un oubli impossible. On dit que l'ingratitude est le vice

des gens d'esprit, mais, moi, je suis reconnaissant comme une bête et je me préoccupe beaucoup de la manière ouverte et charmante avec laquelle vous êtes entré en relation avec moi.

Permettez-moi de vous en remercier encore. Sans vous je n'aurais eu sur Brummell que des renseignements hasardés. Mon livre, ou plutôt mon livret, n'est qu'une goutte d'*extrait* de la liqueur des îles que vous nous avez versée en fleuve. Avec moi les ivrognes de détails seront bien attrapés, mais avec vous ils en auront plein leurs verres.

Vous n'avez pas oublié, Monsieur, une seule épingle de la cravate du Dandy ; vous l'avez fait voir dans tous les actes de sa vie, heure par heure. Vous avez été le Dangeau de ce Louis XIV de la Fashion, mais Dangeau n'a pas votre plume, cette plume élégante et rare qui relève le détail par l'expression. S'il l'avait, je lui en ferais bien mon compliment et je le lirais davantage.

J'espère, Monsieur, que désormais vous me ferez connaître tout ce que vous aurez la bonté d'écrire. Je dis *bonté* et je dis bien, car le plus beau trait de bienfaisance, de générosité, de dévouement social, c'est d'écrire et de publier sa pensée quand on est aussi spirituel que vous. On ne vit pas seulement de

pain, dit l'Ecriture, et les plaisirs de l'esprit sont les friandises que l'Ecriture entendait.

Comptez moi, je vous prie, au nombre de vos amis *inconnus*, qui trouvent l'adjectif de trop.

Votre dévoué.

Jules Barbey d'Aurevilly

Cité d'Antin, 16, Paris.

(1848.)

Mon cher Calonne,

NE soyez pas étonné de voir une lettre signée de vous demain dans *l'Univers*. Je l'ai écrite au nom de la rédaction de la *Revue du Monde Catholique*. Nous ne faisons là qu'une unité. C'est dans l'intérêt de notre passé et de cette revue que j'ai écrit cette lettre. Je n'ai pas eu le temps de vous prévenir.

Mais j'étais sûr de votre adhésion. C'est un bon *coup* de *bas* contre ce polisson et sale reptile de Savouillau.

De (?) Serres vous verra demain avec de la copie. Adieu, mon cher, portez-vous bien. On dit que vous roulez sur l'or.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Charles Louandre.

(1848.)

Monsieur,

IL y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, et depuis la dernière fois que je vous ai serré la main, que de choses se sont passées ! En dehors de nous et en nous.

C'est à propos de ces dernières — les choses qui se sont passées en nous — que j'ai l'honneur de vous adresser un journal (1) dont je suis le rédacteur en chef, et dont Renée vous aura peut-être parlé. Ce journal est adossé à une grande affaire industrielle fondée par moi et par plusieurs de mes amis.

Je ne veux aujourd'hui vous parler que du journal.

Je vous envoie la collection complète. Je vous la recommande, et d'autant plus que vous vous occupez dans ce moment des publications catholiques. J'ai lu hier votre article de la *Revue des Deux-Mondes*, et vous savez quel intérêt je porte à tout ce qui sort de votre plume savante et ferme.

Vous serez assez bon, n'est-ce pas ? pour lire sérieusement ce qui a été écrit dans des

(1) *Revue du Monde Catholique.*

intentions bien sérieuses, et avec des convictions de fraîche date, il est vrai, mais profondes.

Un de mes amis me disait l'autre jour, à propos de ma chétive personne et de mon adhésion armée aux principes catholiques, le *Tout se voit en France,* de La Rochefoucauld. Ce n'est pas en France qu'il fallait dire, c'est dans la conscience, ce pays de changements et de transformations.

J'aurais du bonheur à causer avec vous. Des points les plus distants de l'horizon, nous pouvons nous entendre encore. Je vais *presque* tous les soirs au café d'Orsay, et je serais charmé de vous y offrir l'hospitalité *Turque* d'une tasse de café.

Tout à vous, de souvenir sympathique et fidèle.

Jules Barbey d'Aurevilly

(1851.)

Mon cher Monsieur Antier,

VOUS l'avez entendue. Voulez-vous la lire ? Je vous la donne. Mais vous avez mieux que ma pensée ; n'avez-vous pas ce que j'ai de meilleur dans les sentiments ?

Seulement, une prière ! Faites-la lire à votre illustre ami Béranger. Je serais heureux d'avoir l'opinion d'un pareil homme sur mon livre. Que l'auteur de la *bonne vieille* juge la *vieille maîtresse!* et qu'il dise à vous, non à moi, ce qu'il en pense. Je serai plus sûr de ce qu'il en pensera. Si je lui envoyais mes trois volumes directement, il répondrait avec l'amabilité d'un esprit comme le sien et du plus sympathique des hommes. Je ne serais sûr que de cela. Je veux davantage, — un peu de vérité, sans sourire, de la part de l'homme qui a, dans l'esprit, le plus charmant sourire de l'univers !

Adieu, vous, son ami par la finesse et par la grâce, et par le cœur et par tout ce qui empêcherait la misanthropie de nous prendre ! J'y suis assez enclin quand je ne vous vois pas.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Sainte-Beuve.

26 août 51, Paris.

Monsieur,

J'ETAIS à la campagne, ces jours derniers, et je n'ai lu qu'à Paris votre article sur M. de Bonald, et vos quatre mots sur

moi ; quatre mots de vous, bienveillants comme ils le sont, valent mieux pour moi que quatre pages de tous les autres.

Je vous remercie donc cordialement et je regrette que l'ordre de vos travaux soit aussi impérieux et aussi réglé que vous me l'avez dit dans votre lettre ; de toutes mes ambitions littéraires, la plus ardente serait d'occuper un de vos jugements.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mon très reconnaissant dévouement.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Rue Geffroy-Marie, 15.

Jeudi, 7 août 1856.

Monsieur,

EXCUSEZ-MOI. J'aurais dû vous écrire plus tôt. Au moment où vous m'adressiez votre noble lettre pour me remercier d'une chose si simple, et qui d'ailleurs vous était due, — avoir dit tout haut le bien que je pense tout bas de votre talent, — je perdais

un ami, *M. Dutacq ;* je le perdais de la manière la plus cruelle et la plus inattendue... Après cela, ai-je besoin d'insister pour que vous me pardonniez mon silence ?

Vous trouverez avec ceci un exemplaire de la notice de *Mlle de Guérin.* Vous m'avez exprimé le désir de la lire, la voilà, Monsieur. Je regrette bien de ne pouvoir vous envoyer le volume que cette notice précède, mais tous les exemplaires sont épuisés. Agréez mes regrets et l'expression de mes sentiments les plus sincères d'admiration et de sympathie.

Jules Barbey d'Aurevilly

Si cela vous est possible, envoyez-moi vos *Crâneries.* Saint-Victor m'en disait hier un crâne bien.

Caen, 1er Octobre 1856.

Au même.

Mon cher Monsieur,

APRES avoir couru les côtes de la Manche, mon pays natal, me voici à Caen, chez mon ami Trebutien, et, selon votre conseil, occupé à préparer pour cet hiver

cette édition de Guérin qui aura besoin de votre éclatant patronage. La pierre précieuse n'est rien sans la lumière qui la frappe et nous comptons sur votre rayon.

Et vous nous le devez, Monsieur, nous osons aujourd'hui écrire ce mot-là. Vous nous le devez, non pas seulement comme un critique et un poète, comme un homme de grand goût et de la plus aimable sympathie, mais à un autre titre encore que nous avons découvert et que voici.

Mademoiselle Marie de Guérin nous a envoyé, il y a quelques jours, les vers que vous trouverez ici et qui vous toucheront, nous n'en doutons pas, dans ce que vous avez de plus délicat et de plus sensible. Cette divine ignorante d'Eugénie ne savait pas faire les vers, mais les vers lui venaient comme les abeilles viennent à la fleur. Ceux-ci lui sont venus après la mort de son frère, et vous, le poète des *larmes de Racine,* vous avez été le milieu de pureté et de mélancolie à travers lequel ils lui sont venus.

Evidemment, cet hommage, retenu dans les modestes papiers d'une fille morte sans se douter de son génie, vous engage à la mémoire de son nom. Vous appartenez maintenant aux *Guérin* comme nous, Monsieur. Vous le voyez, vous avez été dans leurs sen-

timents. Votre talent a joué sur le talent d'*Eugénie*. Les vers ci-inclus en font foi. Vous avez été l'étincelle poétique qui devait allumer son âme, mais elle ! elle n'a pas eu le temps d'être un flambeau.

Nous vous envoyons ces vers dans leurs incorrections et dans leurs charmantes faiblesses, et nous y ajoutons nos sentiments d'affection, de respect et de reconnaissance, lesquels n'ont ni faiblesse ni incorrection.

Et pour nous deux, *Trebutien* et moi,

Jules Barbey d'Aurevilly

Dans les premiers jours de la semaine prochaine, je serai à Paris et chez vous.

---

rue Oudinot, 6.

Vendredi, 24 avril 58.

Au même.

Mon cher Monsieur,

J'AI lu hier votre article de la *Revue française* et je vous en remercie. Il m'a touché au cœur et ne m'a point touché à l'amour-propre. J'ai senti l'ami sous les coups.

Vous avez battu ce pauvre Veuillot en vous servant de moi comme d'une massue, et c'est toujours quelque chose d'être massue, quoiqu'on soit cogné en cognant !

Mais je ne me plains pas de mes bosses, et je suis heureux comme un bossu d'avoir à vous envoyer ces remerciements avec mes amitiés

Donc tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

---

13 Mars 1860.
29, rue Rousselet.

Au même.

Mon cher Monsieur,

AVEZ-VOUS reçu mes journaux (mes articles), depuis quelque temps, *toutes les semaines* ?

Si vous ne les avez pas reçus, depuis combien de temps ?

Avez-vous reçu le *Quitard,* le *Dargaud,* et ce matin le *Fournier?* (que voici en double si vous l'avez reçu).

J'ai une raison pour vous demander cela, voulant faire une plainte contre la poste du

Luxembourg, par laquelle rien n'arrive de ce que j'envoie à mes amis.

Tout à vous, en grande hâte. J'aurais mieux aimé vous voir que de vous écrire, MA... comme dit l'Italien...

Jules Barbey d'Aurevilly

Mardi 19 (Juin 1860).

Au même.

Cher Monsieur,

VOUS avez reçu ce matin l'article sur notre ami *Amédée Pommier.* (En *variété* et 3[me] page.)

Voulez-vous me rendre un petit service ? Pouvez-vous, pour *deux jours*, me prêter votre exemplaire du *Kosmos ?* J'irai vous le reporter moi-même, et savoir si vous êtes toujours content de celui qui vous regarde comme son maître et qui vous prie de le regarder comme

Votre serviteur.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Mademoiselle Marie de Guérin.

Paris, vendredi 3 Novembre 1855.

Mademoiselle,

CECI n'est pas un livre, et vous l'offrir n'est pas vous le dédier. L'âme de votre sœur revient vers vous dans tout le charme amer d'une peine que vous partageâtes avec elle, et c'est nous qui avons le bonheur triste de vous la ramener. Nous sommes les *chevaliers d'honneur* de cette fiancée de la souffrance, prise par la Mort, et nous la reconduisons à cette tour et à cette terrasse du Cayla où vous vivez solitaire, pensant à elle, mais ne l'attendant pas... Voici pourtant ce qui nous reste et ce que vous aurez de cette âme qui fut un génie ! Ce sont quelques pages ramassées par nous, comme ces gouttes lumineuses du sang des saints auxquelles Dieu permet, quand ce sang a coulé pour lui, de ne plus jamais sécher sur la terre. Elles sont à vous, Mademoiselle. Nous vous les rapportons, avec l'émotion et la piété que nous aurions mise — si elle était morte loin de vous — à vous rapporter son cercueil.

Recevez-le donc, ce Reliquaire de larmes. Entre votre crucifix et l'*Imitation* du Divin

Maître, sur ce prie-Dieu où vous vous agenouillez pour la sœur et le frère, il y avait peut-être, tout ce temps, une place vide. Maintenant, il n'y en aura plus.

G. S. Trebutien et Jules Barbey d'Aurevilly

Du jour des Morts, 1855.

A Monsieur Louis Veuillot.

Le 3 Mars 1856.

Mon cher Monsieur,

JE viens de publier, avec le meilleur de mes amis, un petit livre qui *n'est pas un livre* et qui, ne se vendant pas, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. *Nous* avons voulu qu'il y en eût un pour vous.

Quand vous l'aurez lu, vous ne m'accuserez pas de vous avoir fait la politesse vulgaire de l'envoi d'un livre à un rédacteur en chef de journal.

Non, mon cher Monsieur. C'est quelque chose de plus personnel et de plus intime, que l'hommage de ces *Reliquiœ* d'une sainte fille qui s'est trouvé avoir dans le cœur le rayon du génie à côté du rayon de la foi.

Je l'envoie à Monsieur Louis Veuillot, non au journaliste, si grand qu'il soit. Je l'envoie au chrétien visité de Dieu et si cruellement éprouvé dans ces derniers temps.

Si, du reste, vous pensiez, comme quelques Prêtres qui ont lu ces lettres d'une âme choisie, qu'elles peuvent être un objet d'édification pour quelques autres âmes, vous pourriez en faire tout ce qui vous paraîtrait convenable et utile. Un mot de vous, — de cette plume qui consacre tout ce dont elle parle par l'éclat du talent qu'elle verse sur tout, — un mot nous comblerait de joie, Trebutien et moi, mais nous ne le demandons pas.

Agréez, avec la plus chaleureuse poignée de main, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus respectueux.

Jules Barbey d'Aurevilly

Mille choses à votre frère et à mon cher Dulac, s'il vous plaît.

Ce 25 Mars 1856.

Mon cher Monsieur Dargaud,

IL n'existe que cinquante exemplaires de ceci. Est-il étonnant qu'il y en ait un pour vous, puisque l'édition est J. B. d'Aurevilly-

Trebutien, — deux têtes sous le même bonnet? J'allais presque dire : le même capuchon.

Mon cher Monsieur Dargaud, il y a place pour trois sous ce capuchon-là ! Vous êtes l'homme qui me fait *le plus envie* pour le catholicisme, parce que vous avez un talent à *prosélytes,* — un talent qui a son pied dans le cœur et monte plus haut, avec la grâce d'une vigne féconde. Vous feriez tant de bien à tant d'âmes si vous étiez avec nous ! *La* missionnaire que je vous adresse, la sainte qui a le charme d'une fée, vous touchera-t-elle, et sa douce puissante main vous amènera-t-elle dans nos bras... tout à fait, mon cher Monsieur Dargaud ? Je ne connais qu'elle qui puisse, après le miracle de son livre, accomplir encore celui-là.

Je suis absent, mais jamais de cœur ; — vous le voyez bien, puisque je vous envoie *Mademoiselle de Guérin.* Je reviendrai bientôt, mais, en attendant, que je vous entende m'exprimer ce que vous aurez, — au moins dans les émotions, — j'en suis sûr !

A vous de cœur,

Jules Barbey d'Aurevilly

Au Vicomte d'Yzarn-Freissinet.

Caen. Le 13 Avril 56.

UN homme absent de Paris, — probablement plus absent encore de votre mémoire, — n'a pas oublié, lui ! que vous, Vicomte, faisiez la pluie et surtout le soleil dans les salons où il ne va plus.

Pour cela il vous envoie le livre de diamant que voici. Que votre soleil se mire dedans, et les diamants de toutes les femmes que vous voyez seront éclaboussés et ils en saigneront de jalousie ! Marguerite de Valois ne disait-elle pas que le caillou pouvait pleurer ?

Voilà pour le monde !

Mais je vous l'aurais envoyé, à vous, le fin connaisseur, l'Athénien, non d'Athènes, *la grande,* mais d'Athènes *la petite !* Je vous l'aurais envoyé, ce livre tiré à 50 exemplaires qu'on donne et qu'on ne vend (fi donc !), n'y aurait-il plus eu un seul salon à intéresser en en parlant, — fussiez-vous devenu misanthrope et misogyne, et eussiez-vous retourné, par dessus votre autre peau, cette peau d'ours que nous avons tous entre l'épiderme et le cœur.

Vous voyez qu'au fond de cette peau-là il n'y a pas d'oubli, et que les souvenirs — ces

fleurs frileuses — n'y meurent pas du froid. Tout à vous *de là*.

Jules Barbey d'Aurevilly

Ci-joint un exemplaire des *Reliquiœ*.

Caen, 13 Avril 56.

Mon cher Mallac,

JE rôde dans mon pays depuis quelque temps. Lerminier, qui m'y écrit, me mande une chose qui me touche beaucoup et dont je veux vous remercier. C'est que vous ne m'avez pas oublié, c'est que vous lui parlez de moi quelquefois et que vous vous informez, mon cher *impatienté,* de mon impatientante personne. Ma personne ne vous oublie pas non plus, et la preuve, la voici ! Elle vous arrivera avec ma lettre.

C'est un livre et c'est un chef-d'œuvre. Je puis bien le dire, puisqu'il n'est pas de moi. Un ami, M. Trebutien, et moi, nous sommes faits les éditeurs des lettres d'une fille admirable pour le talent, ignoré d'elle comme ses vertus. *Que votre main gauche ignore ce que fait la droite,* dit l'Ecriture. Mlle Eugénie

de Guérin a pratiqué cela avec son génie, et c'est ainsi qu'elle a fait, sans qu'elle s'en doutât, un livre divin en causant de cœur avec ses amis. Demandez à Veuillot ce qu'il en pense. Je le lui ai envoyé, et il a eu même la gracieuseté de me promettre d'en parler dans son *Univers*. Sainte-Beuve en a déjà parlé comme d'une merveille, et moi qui vous connais le goût le plus abominablement difficile, je vous dis : « Lisez cela ! nous n'avons pas peur ».

J'ai prié Lerminier d'en dire quelques mots dans votre *Assemblée,* et je vous demande *officiellement* de l'y autoriser, mon cher Mallac. *L'Assemblée* va aux gens du monde et du rang de Mlle de Guérin. Lerminier vient de m'écrire qu'il est prêt à faire ce que je souhaite. Il le fera admirablement. C'est un grand esprit, qui peut noblement et profondément parler de tout, — de Mlle de Guérin comme de Leibnitz. C'est aussi un grand ami pour moi et son cœur échauffera sa plume. Je vais lui écrire pour le remercier, mais, en attendant, montrez-lui ma lettre et serrez-lui la main pour moi.

Il m'a dit aussi (Lerminier) que vous seriez bien aise d'avoir un Roman de votre ancien romancier. J'en termine un en ce moment, mais ce Roman, catholique d'idées et même

basé sur la plus grande des idées catholiques, — entrepris, d'ailleurs, pour montrer que des catholiques comme nous peuvent être aussi *pathétiques* et *passionnés* que n'importe quels écrivains, — n'est pas un roman Chouan ou Vendéen. J'ai bien un certain *Chevalier Des Touches* (le chef Chouan) qui vous conviendrait. Il est en train, mais, avec mes occupations actuelles, il ne peut guère être fini que dans le courant de l'été.

Du reste, nous causerons de cela quand je reviendrai à Paris. J'y serai à la fin du mois vraisemblablement. Mais si vous aviez quelque chose à m'apprendre ou à me demander (et je serais heureux de connaître votre opinion sur le livre que je vous envoie), écrivez-moi ici, chez M. Trebutien, bibliothécaire de la Ville de Caen, Place Royale, 23.

Agréez, mon cher Mallac, l'assurance de ma très sincère amitié.

Jules Barbey d'Aurevilly

Caen, 15 Avril 56.

Mon cher Saint-Victor,

JE voulais vous offrir *moi-même,* à Paris, le livre de M[lle] de Guérin, mais il est

des empressements que j'aime. Trebutien vient de me montrer votre lettre.

Nous ne vendons pas nos perles. Nous les donnons. Nous sommes des Magnifiques, — mais nous les donnons en regardant à la main dans laquelle elles tombent !

Donc prenez-là, admirez-là, vantez-là ! Dites-nous ce que vous en pensez, — mais dans une lettre et non dans votre journal. Trebutien, qui est l'éditeur, au même titre que moi, des *Reliquiœ* de Mlle Eugénie, ne veut point que les hermines de ce blason traînent dans le journal de la bâtardise, du socialisme et de l'impiété, où Mme Sand est vantée comme un grand génie. Il n'y a rien de commun entre notre Sainte-Fée et Mme Sand.

Mais si, partout *ailleurs* qu'à *la Presse*, vous pouviez exprimer votre opinion sur Mlle de Guérin, nous en serions heureux, mon cher Saint-Victor, — car vous savez ce que je pense de votre talent, — et Trebutien, sur ce point-là comme sur tous les autres, pense comme moi.

Un mot de vous, — du Saint-Victor, — en dehors des odeurs de sa boutique de poison, voilà ce que j'exige de vous, et si vous pouvez le mettre *ailleurs* que dans *la Presse*, écrivez-le nous.

Je l'attends donc ici, chez Trebutien, *Place Royale*, où il n'y a pas d'ormes pour se mettre à l'abri.

Votre ami d'esprit et de cœur.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Madame H. de Balzac.

Paris, 29 Janvier 1857.

Madame,

C'EST moi qui suis maintenant votre obligé. Laissez-moi vous remercier, ce matin, de votre beau médaillon, que j'ai reçu, je vous assure, avec la double émotion d'un grand plaisir et d'une grande reconnaissance.

Je n'avais pas besoin de cela pour me rappeler les traits de l'homme de génie que j'ai toujours admiré et que j'ai tant vu sans, hélas ! personnellement le connaître (un regret de ma vie, Madame) ; mais ce médaillon, placé chez moi, attestera deux choses aux yeux du monde : — ma religion intellectuelle pour lui et l'honneur que vous m'avez fait.

Souffrant et très occupé aujourd'hui, je suis obligé à vous remercier de trop loin...

Mais je porterai bientôt à vos pieds, moi-même, mes remerciements et l'impression de mon dévouement à la mémoire qui vous est chère, uni au plus profond des respects.

Jules Barbey d'Aurevilly

---

rue de Babylone, 56.

A Amédée Pommier.

Mardi 24 Février 57.

Monsieur,

MERCI de votre volume. J'aurais voulu le lire avant de vous répondre, mais je n'ai pu encore me donner cette joie et mes remercîments s'en vont vers vous avant que le plaisir soit venu vers moi.

C'est l'image de la vie. Les jours où le bonheur se trouve sous notre main, nous ne pouvons pas y toucher. Excusez-moi. Ce n'est pas l'empressement qui me manque. Mais, hélas ! mes moments sont tellement dévorés par des sottises que, pour être mieux lues et être appréciées ce qu'elles valent, les choses d'esprit sont obligées d'attendre. Je

vous ai mis là, comme un fruit sur la planche, — une poire pour la soif quand, en lisant les autres, je serai bien altéré de talent, de cœur et de bon sens.

Je suis heureux de ce que vous me dites d'aimable sur les babioles littéraires que je vous ai offertes, et heureux encore de vous offrir l'assurance de mes sentiments les plus vifs.

Cordialement à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly

Quand donc nous verrons-nous ? et à moi l'éloignement paraît long. Les gens qui plaisent sont si rares !

Au même.

Monsieur,

VOUS avez chez vous toutes les qualités d'ordre qui manquent chez moi. J'ai besoin, pour l'impression de mon volume, des articles *1* — *3* — et *4* sur M. Hugo.

Soyez assez aimable pour me les apporter demain. L'amabilité sera encore plus de venir que de les apporter.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly
Samedi midi.

Au même.

Mon cher Monsieur,

PUISQUE vous vous intéressez à mes griffonnages, voici deux articles du *Pays* que je vous envoie. Je présume que vous avez reçu le *Réveil*. Du moins, j'avais donné l'ordre de vous l'envoyer.

Il paraît que c'est le mois de janvier et qu'on se souhaite quelque chose... Si je n'étais un ours des glaces polaires, je serais allé vous donner la patte, mais je suis diablement occupé sur mes blocs. Cependant, je serais heureux de vous voir dans ma caverne, et je me le souhaite.

Tout à vous de cœur et d'esprit.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

SOYEZ, cher, assez aimable pour passer chez moi *demain matin*. J'ai un service intellectuel à vous demander.

L'esprit est comme le cœur, il a ses générosités.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Mardi soir. 7 heures.

Au même.

Mon cher ami,

VOUS qui me donnez des conseils de politesse avec les femmes (un *bas-bleu* est-il une femme ?...), dites-moi donc le titre de Madame de Solms? Je ne sais que ses qualités.

Tout à vous, jusqu'à la soixante-quinzième capucine.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

En hâte.

Mon cher Monsieur Pommier,

REMETTEZ, je vous prie, au porteur de ceci, le *Proudhon.*

Nous en avons besoin d'urgence au *Réveil;* si vous n'avez pas fini, je vous le reprêterai, quand les renseignements que nous avons à y prendre seront pris.

Pardon des formes de ce billet ; je suis *vaincu du temps.*

A vous d'amitié, — triste puisque je ne vous vois pas.

Jules Barbey d'Aurevilly

---

12 Juin 1860.

A demain !

Au même.

Mon cher ami,

J'AI bu votre volume d'une gorgée. C'est *l'art des vers* transformé dans le plus enivrant des opiums !

Depuis ce moment-là, je vais de travers dans les rues ; mais j'ai la tête dans *les délices,* et vous marchez devant moi, votre flûte *torse* aux lèvres, et ce que j'entends est prodigieux !

Je veux vous dire mes folies, non vous les écrire. Venez donc chez moi. — La puissance du rythme, la langue, la rime arrivant à des résultats qui déconcertent la pensée ; mais la pensée est comme les femmes, qui aiment à être déconcertées !

Vous, vous êtes le concert.

A vous,

Jules Barbey d'Aurevilly

Vendredi.

Au même.

Mon très cher ami,

ENVOYEZ - MOI le *Sainte - Beuve Delorme.* Je veux lui faire son article cette nuit, et le louer cette dernière fois.

Je vais couronner de fleurs la victime qui tombera sous ma hache quand j'examinerai *Port-Royal.*

Splendidement à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Vous qui devez avoir les *Consolations* et les *Pensées d'Août,* prêtez-les moi.

Dimanche.

Au même.

Mon cher Amédée

IL faut que je vous voie ce soir. Je ne sors pas, je suis sur la brèche !

Les poètes ont parlé — des furies! — Une comédie d'amours-propres exaspérés. — Les lettres pleuvent.

Il y en a *une* qui vous concerne. On y raconte une longue histoire sur vous, — un refus qu'on a fait de vers de vous au *Parnasse contemporain.*

Il faut que je vous voie, à cause de cette lettre, car, indépendamment des *Médaillonnets,* je publierai demain vingt lignes de réponse à cette épître dont on exige l'insertion.

Venez n'importe à quelle heure.

Votre ami, toujours prêt à le montrer.

J. B. d'A.

C'est signé de Ricard.

Au même.

Cher ami,

LA chose est arrivée comme nous l'*avions prévue,* le Brian a filé. Lymairac m'a rappelé à son poste, et je recommence à écrire dans le journal le *1er du mois prochain.*

A demain pour les détails et tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Mon respect à ces dames.

Jeudi.

Au même.

Mon cher ami,

JE vous envoie le seul numéro que j'aie pour le moment, — il est fendu, mais lisible, en rapprochant les bords de la fente.

Si vous avez fini la *Catherine,* apportez-là moi, — plus pour que je vous voie encore que pour la lire. Ce n'est correct que d'amitié.

En hâte et tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

A IV de relevée.

Au même.

Mon cher Amédée,

PLUS *que ce morceau de papier !*

Sklower me dit que vous viendrez, si je vous en prie, et si j'en supplie ces dames.

Nous allons boire du *Porter* en vous attendant, et en rêvant que vous viendrez. Si c'est un rêve, nous ferons le *saut de Leucade* dans une tonne de *Porter !*

Si vous ne voulez pas notre mort, vous viendrez. Les oiseaux seront en grande tenue, l'horizon aussi.

Jules Barbey d'Aurevilly

Entre six et sept.

Au même.

Lundi midi.

Mon ami,

LES hasards de la vie sont des meurtriers. Quelqu'un sur qui je ne comptais pas m'arrive d'Algérie, et me coupe sous le pied cette

séance chez Sklower, fleur dont M[me] Pommier et M[lle] Léopoldine étaient les parfums !

Mon diable d'homme part demain pour la province, et voilà pourquoi je ne puis être à vous et à Sklower *aujourd'hui.*

Dites-le-lui, et dites-lui mes regrets. Lui, entre votre femme et votre fille, sera assez heureux pour ne pas en avoir un seul !

Votre *meilleur ami,* quels que soient les autres.

Jules Barbey d'Aurevilly

Jeudi.

Au même.

Mio caro,

MOI *siete italiano.*

Dites-moi si on n'écrit pas *sempre adesso* pour : *toujours présent ?*

Et *sempre adessa* pour : toujours présente ?

... Il me le semble, mais je voudrais en être sûr.

Votre ami *imbroglioto.*

Jules Barbey d'Aurevilly

Chez moi jusqu'à cinq heures ¾.

Mercredi.

Au même.

Mon cher ami,

POINT *de moi aujourd'hui.* Je suis un malheureux, attaché non pas à La Colonne, mais à *ses colonnes.*

J'en ai douze à faire pour demain. Faites mes excuses à Sklower, qui doit venir chez vous et avec qui je devais dîner. Ce sera pour *Lundi.* Mais aujourd'hui impossible !

Tout à vous et de quelle amitié !

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Mon cher Amédée,

LES livres ont leurs destins, les articles aussi !

Je suis allé chez Loudun hier soir lui lire cet article, — présumé par vous *leur* épouvante. Homme absent. Portière aigre. Loudun dînait en ville et ne rentrait qu'à minuit. Or, j'avais la tête fourbue, a dit cette chienne de portière, « moulue et fendue ».

Et je n'ai plus discuté longtemps avec cette drôlesse (ma tête) qui n'allait plus ! Quand j'ai vu que l'article du *Nain* était dur d'arrivée, je me suis dit : Je donnerai le *Béranger* scandaleux au *Nain.* — Et ce matin, je l'ai donné.

Mais je n'ai pas trop fait le Sybarite. — J'ai passé la nuit à lire les deux volumes de *La Bruyère* de Fournier, et demain j'aurai fait l'article.

Voilà, *mio carissimo ?*

Loudun grincera des dents du retard. *Dentibus fremet et tabescet...* Mais enfin, ce n'est qu'un retard de vingt-quatre heures ! Ah ! si je n'avais eu que des retards pareils dans ma vie !

Il y a cinq jours, devant lui, le *Nain,* qui comptait sur moi et qui m'importe beaucoup plus que la *Revue, non née encore,* le *Nain* n'avait plus un quart d'heure à attendre pour paraître demain, et voilà pourquoi je n'ai pas hésité. D'ailleurs, il ne faut hésiter jamais, même à faire une sottise, et ce n'en est pas une cela !

Consommatum est, mon ami, mais demain je serai ressuscité.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

LE *plus bel amour de Don Juan* paraît ce soir.

Vous qui êtes un Italien, donnez-moi l'orthographe des *mille et trois :*

Il me semble que c'est :

Mill è trè,

avec l'élision de l'*è* de mille.

Est-ce cela ou non ?

Il faut que je sache cela avant 11 heures. Donc je compte sur vous.

Qu'il n'y ait pas un grain de poussière sur la petite pierre taillée pour les yeux de Mademoiselle Léopoldine !

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Dimanche.

Mon trop invisible ami,

C'EST bien Frédéric Morin qui a fait un article sur votre ami M. Arthur de Gravillon? J'ai besoin d'en être sûr. Si vous aviez même

l'article, cela m'obligerait de le lire ; je n'aime pas à parler de ce que je ne connais pas.

Je suppose qu'aucune cause *douloureuse* ne vous empêche de venir me voir.

« Vous m'êtes en rêvant, un peu triste apparu... » Ce maudit soir en est la cause !

A vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Mon respect à ces dames.

Dimanche.

Au même.

Mon ami,

LA séance de l'Académie a supprimé le feuilleton, hier, dans le *Pays*.

Y a-t-il moyen d'avoir de suite le *Chateaubriand*, du *Bornier ?*

Vous me trouverez chez moi toute l'après-midi, ô homme invisible !

A vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Cher ami,

VOULEZ-VOUS m'envoyer l'exemplaire de l'article sur Aubryet que vous devez avoir dans votre collection ?... J'en ai besoin ce *matin même,* et je ne puis mettre la main dessus.

Je suis le désordre, mais vous êtes l'ordre. Je suis l'ombre, mais vous êtes la lumière. L'affaire peut s'arranger.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Samedi.

Au même.

MON ami, j'avais cru que je vous verrais ces jours-ci. Mais puisque Mahomet ne vient pas à la Montagne — une montagne de lumière — le Kho-mor ! (la Seraphita !)..,

Avez-vous reniflé suffisamment le pot de pommade du *Parfum de Rome* par ce Veuillot, qui finit en Houssaye ?

Si vous avez achevé le livre, envoyez-le moi. Au moins le premier volume, vous m'obligerez.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Mon très ami,

On me sculpte, et voilà pourquoi deux Mercredis sont passés sans que je sois allé chez vous. Il faut que la chose soit faite pour l'Exposition. Donc esclavage et nostalgie.

Voici le *Sardou*, après la *Sand*. Le *Figaro* a beaucoup cité, et même loué. J'aime mieux les louanges du salon Pommier.

Au revoir, je serai délivré après-demain.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Quand vous aurez lu, prêtez à Mme Chodsko.

Dimanche 23.
Est-ce le 23 aujourd'hui?...

Au même.

Mon cher ami,

VOUS qui aimez et estimez ces misérables livres, dont on a parfois cependant *besoing*, avez-vous un *Voltaire ?* Dans un volume sur Pierre-le-Grand, il y a, je crois, un fragment de testament du dit Pierre. Je voudrais y regarder. Voilà ! Faites maintenant le syllogisme et envoyez-le moi.

Et merci ! je ne le garderai que dix minutes, mais il faudrait (quel mot despote) que ce fût fait *demain* avant 11 heures.

Ce qui ne sera jamais fait dans le sens de fini, c'est notre amitié, qui ira toujours se faisant !

Jules Barbey d'Aurevilly

Mon respect à ces dames et même mieux.

Jeudi.

Au même.

Mon ami,

PAS de première cette semaine. Apportez-moi donc le livre sur Mme Dorval avec lequel je vais boucher mon trou.

Joignez-y le feuilleton sur *Fanny Lear* si vous l'avez ; j'en ai besoin.

Tout à vous d'amitié.

Jules Barbey d'Aurevilly

Samedi.

Au même.

MON cher ami, voulez-vous me prêter votre *La Bruyère* pour quelques heures ?

Je serai rentré chez moi vers quatre heures et, de la journée, je ne sortirai plus.

Ecrit avec une plume à l'*envers*, mais avec un cœur à l'endroit pour vous aimer.

A vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Samedi,

Au même.

Cher,

LES maquignons, à rubriques imbéciles, à qui j'ai le bonheur d'appartenir, ont décidé qu'il n'y aurait pas de feuilleton aujourd'hui.

Le *tout* pour *exciter le public!* Quelle finesse !

Moi j'ai mal au cœur de tout cela.

Je serai chez moi tout le jour, — après midi.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly

Au même.

Mon cher Refuge,

VOUS n'auriez pas par hasard, parmi vos livres, le *Neveu de Rameau* de Diderot (Janin Ier) ? J'ai celui de Janin (Diderot II).

Si vous l'avez, prêtez-le moi 24 heures ; et soyez béni.

J'ai mon livre chez moi pour vous, mon second volume, qui a paru *hier*. Comme dit le Spartiate : *Viens le prendre !*

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Pardon de cette demi-feuille. J'écris sur ce qui me tombe sous la main.

Au même.

Mon ami,

MA mémoire n'a que des lambeaux de la *strophe* de Lamartine :

Le poète est semblable aux oiseaux de passage...

Venez me la dire toute. J'en ai besoin pour mon article sur Chénier.

A vous de cœur.

Jules Barbey d'Aurevilly

Je vous envoie la *Messaline Blonde* et *Fervaques.*

A Madame Pommier.

Jeudi matin.
21 juin 1860.

Madame,

HIER, mon dessein était d'aller vous offrir mon hommage, mais une affaire m'a tenu par *de là les ponts* toute la journée.

Voilà tout le bonheur que j'aurais trouvé chez vous remis à *Mercredi*. J'irai, Madame, vous dire à quel point je suis dévoué et fidèle

à votre ami, par conséquent à vous. Mais je ne veux ni remercîments ni reconnaissance pour cet article qui vous a mis en joie.

J'en *ferais* et ferai bien d'autres ! Je n'ai été que juste, mais je l'ai été avec la *palpitation du cœur*, parce qu'il s'agissait d'un homme que j'aime. Je ne l'ai pas surfait. *Je l'ai vu tel qu'il est*, mais je l'ai dit avec l'expression de l'amitié, et on ne doit pas de reconnaissance aux gens qui vous aiment. Ils se paient par leurs sentiments mêmes, et de vous tous, c'est encore moi qui suis le plus heureux.

Agréez, Madame, l'assurance de mon respect.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Mademoiselle Pommier
après la mort de son père.

Mardi.

Mademoiselle,

QUE vous dirai-je que vous ne sachiez. Lisez dans mon cœur à travers vos larmes. Le coup à la même place que le coup de la mort de mon frère, et plus inattendu.

Mais ce que je tiens à vous dire *tout de suite*, c'est que je suis à vos ordres, quand, et comme vous voudrez, pour tout, pour *sa* mémoire et pour *sa* gloire, car il faut bien prononcer ce mot-là.

Mademoiselle, vous ne m'avez fait rien dire ce matin... j'ignorais l'heure et ne l'ai sue que trop tard, mais je savais sur ce point *vos* et *ses* idées particulières. Ce qui s'était passé lors de la mort de Madame votre mère me l'avait appris.

Mais où je n'étais pas de corps, je l'aurais été de cœur, si j'avais su cette heure ignorée.

Soyez sûre, Mademoiselle, que pendant longtemps je serai avec vous.

Votre... non, le frère de votre père.

Jules Barbey d'Aurevilly

Dimanche.

A la même.

Mademoiselle Léopoldine,

Ce n'est point un plaisir qui m'empêche de dîner Mercredi chez Madame la Comtesse Chodsko ; il n'y a point de plaisir que je préférasse au plaisir de dîner chez elle.



Dites-le lui avec cette expression qui persuade tout. Mercredi est mon jour de Conclave. Ce jour-là je suis à la besogne, mais j'y aurai des distractions, parce que je saurai qu'on dîne sans moi où j'aurais tant voulu dîner !

Faites mes excuses, en attendant que je les fasse moi-même.

Votre ami qui le fut de votre père.

Jules Barbey d'Aurevilly

A la même.

J'OFFRE mon respect le plus affectueux à Mademoiselle Léopoldine Pommier et je serai Vendredi à deux heures à ses ordres *chez moi.*

Jules Barbey d'Aurevilly

A la même.

Jeudi.

Mademoiselle,

VOICI mon mot. — Les imbéciles ont eu la bêtise d'y faire une grosse faute par inattention.

Je l'ai corrigée pour le cas où vous reproduiriez les articles consacrés à sa mémoire.

J'ai réussi pleinement avec Magnard. Je n'ai pu le voir qu'à 11 heures du soir. Votre article paraîtra modifié.

Je *vous* quitte *pour lui*.

Respect et amitiés.

Jules Barbey d'Aurevilly

En hâte.

Mercredi matin. 11 août 1858.

Mon cher Escudier,

VOICI !

Je n'ai pas *allongé*, mais *nettoyé; comme cela*, et quand les corrections seront exécutées, la chose *luira* suffisamment.

Vous savez avec quelle ouverture j'accueille vos observations, presque toujours justes.

Mais je crois qu'ici le mot *ventrée* doit rester.

Nous n'écrivons point pour des petites filles, surtout quand nous parlons de *Jean-Jacques Rousseau*, jetant son *Contrat social* dans le sein perturbé du monde, au lieu

de cerises dans la gorgerette de Mademoiselle Galet. Pour Dieu ! ne soyons pas *Watteau* et *coudes en arrière,* en parlant d'un homme comme Rousseau et de ses abominables descendants.

Ne craignons pas l'expression forte, l'expression que ne répudieraient ni Bossuet, ni de Maistre, nos modèles.

D'ailleurs, *ventrée* est énergique, mais il est noble dans son énergie.

Et de quoi parlons-nous ? de la partie la plus affreuse de la descendance de *Rousseau*, des *économistes* et des *hommes politiques*, les dévorants parmi ces lapins immondes !

Et enfin il n'y a pas d'autre mot pour nuancer ce que je veux nuancer : — les uns qui ne sont qu'une *portée* et les autres qui sont une *ventrée !* Le mot les *étale* à nos pieds !

Pour toutes ces raisons, je maintiens mon expression, mon ami, — et vous m'approuverez. Le goût doit être hardi parfois, pour être le goût : à chose affreuse qu'on signale, expression adéquate. Voilà ce que j'appelle écrire !

Nous ne sommes pas des bégueules anglaises, qui trouvent le mot cuisse *improper*.

Il ceignit en mourant son glaive sur sa cuisse.
Puis il fut demander récompense ou justice
Au Dieu qui l'avait envoyé.

J'ai revu Saint-Victor et je le chauffe.
Je reverrai l'épreuve vendredi *with you*, de bonne heure.
Adieu, aimez-moi, *ama et vale.*

Jules Barbey d'Aurevilly

Au galop !

A Charles Monselet.

25 Mai 1859.

Monsieur,

LAISSEZ-MOI vous remercier d'un mot par un mot. Dans un des derniers numéros du *Figaro*, vous avez eu la bonté de citer mon nom avec un accent qui m'a touché. Donc, merci.

J'ai ce que je veux. Que tous les Vapereau m'oublient, mais que les Monselet se souviennent de moi.

Moi, Monsieur, je ne l'oublierai point, et je suis à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au statuaire Adam-Salomon.

Vendredi, 4 Mars 1859.

Monsieur,

C'EST demain mon jour d'esclavage et de boulet, — mon jour d'*article*. Je ne sais pas si j'aurai, malgré mon désir, le temps d'aller chez vous avant Lundi, mais je veux que vous puissiez voir *une part de moi,* et je vous envoie l'*Ensorcelée.*

C'est une petite photographie de ma façon, — peut-être un peu noire. Je vous l'offre comme à un maître dans cet art de reproduire la vie, — sans la grossir et sans la glacer.

Le portrait donné à mon ami M. Dargaud enlève toutes les admirations. Ai-je besoin de vous dire que, par-dessus le marché, il enlève aussi ma reconnaissance ? Et je n'ai pas le cœur léger !

Que me restera-t-il pour l'autre, — le chef-d'œuvre définitif ?

Pardieu ! vous avez inventé à Enault une tournure, vous m'inventerez bien des sentiments !

Je ne doute ni de votre talent ni de mon âme, comme vous le voyez, et voilà pourquoi je peux me dire entièrement et sincèrement à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Vendredi, 22 Mars 1861.

A Monsieur Jules Levallois,
(Opinion Nationale.)
PERSONNELLE.

Monsieur,

JE trouve chez moi, en revenant d'un voyage dans le Midi, vos deux articles sur Maurice de Guérin. Je vous remercie de leur envoi. La mémoire de Guérin m'est si chère que je vous remercierais du talent que vous y avez mis, si le talent *pouvait s'empêcher d'être ce qu'il est,* c'est-à-dire parfaitement involontaire.

Mais, Monsieur, j'ai un autre remerciement à vous faire, et bien plus personnel. C'est pour les très nobles et très hautes paroles que vous avez dites sur moi dans votre second feuilleton. Elles ne m'ont pas vengé. Et, d'ailleurs, je ne demande pas de vengeance. J'ai le respect des amitiés éteintes, et la pitié des sentiments qu'on a profanés... Seulement ce que vous avez dit, vous, au *nom* de la *seule* justice, m'a fait du bien, et je ne l'oublierai plus.

Si je vous voyais quelques instants, Monsieur, je répondrais avec détail aux questions que vous avez posées dans votre article. Quoique vous soyez passé bien près du vrai,

la meilleure (non) mais la plus *grosse* raison à donner de la non-publication des lettres de Guérin, citées, en fragments, par Madame Sand, c'est que ces lettres me sont adressées, et qu'elles sont exclusivement *ma* propriété.

Mais consolez-vous, vous qui aimez Guérin. Ces lettres seront publiées, et prochainement.

Je publierai, cet été, un volume sur le frère et la sœur, où ces lettres trouveront leur place. On nous a donné un profil. Je mettrai ce visage de face et l'on verra toute sa beauté.

Merci encore, vous qui n'êtes pas de mon camp, et qui avez été meilleur que ceux qui furent, non pas seulement de mon camp, mais de mon cœur.

Et tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Mardi, 12 août 62.

Mon cher Levallois,

ÉCRIVEZ-MOI le jour où vous venez à Paris, et dites-moi l'heure où vous pourrez, ce jour-là, passer chez moi. Je vous y attendrai, toute affaire cessante.

Voici le mot pour vous décisif. Il s'agit de Guérin. L'ami vivant ne vient qu'après l'ami mort, mais enfin, il vient. Et l'ami vivant, c'est moi, qui compte sur vous, et qui signe :

Jules Barbey d'Aurevilly

Lundi 4 Mai 63.

Grande Rue de Sèvres, 18,
à Sèvres.

Mon cher ami,

APRES trois mois passés à finir un livre dans les Landes, je suis de retour à Paris, et je voudrais vous voir, quand vous y viendrez.

J'ai appris hier que vous alliez faire quelque chose sur Eugénie de Guérin. Vous ai-je conté ce qui s'est passé entre moi et Hetzel ?...

Venez, je vous régalerai de ce beau conte ! Tous les jours chez moi, de deux à cinq heures et demie.

Avez-vous reçu mon volume des *Poètes?*...

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Au galop de la plume.

Mardi, 24 Juin.

Au même.

Mon cher Editeur.

VOICI mon histoire avec Didier, que le fait d'être désagréable à des niais a interrompue, et qui va devenir avec vous, je l'espère, une histoire sans interruption.

Je devais lui donner un volume. Il le voulait in-8°, parce que la publication des œuvres des Guérin devait se faire in-8°.

Ce volume, il l'aurait tiré à 700, — de 700 à 1.000.

Il aurait été intitulé par exemple :

Les Guérin,

(Le frère et la sœur).

Et il aurait contenu :

1° Une préface.

2° Un historique de la publication de Mrs Trebutien et Sainte-Beuve. — Un historique critique, bien entendu, dont l'article, publié sur ce sujet dans le *Pays,* aurait été le fond, mais avec des ornementations ciselées au couteau, — un très fin couteau corse !

Ce sont ces ornementations amoureuses qui ont fait lever le poil et le pied à l'intrépide Didier !

3° La biographie de Mlle Eugénie de Guérin, publiée déjà mais à 40 exemplaires, vous savez, mais retouchée dans toute l'indépendance et la solitude de mon moi.

4° La biographie (inédite) de Maurice de Guérin, telle que le génie lui-même (et ce n'est pas M. Sainte-Beuve) ne saurait la faire, car il n'eût pas connu Guérin, et moi je l'ai connu, je l'ai aimé, et je l'aime toujours.

Dans cette biographie, qui sera aussi de la critique litéraire, je ferai des citations, en vers et en prose, que les éditeurs des œuvres complètes — ces hongreurs par pruderie ou par système — n'oseraient probablement pas risquer.

5° Mes lettres de Guérin, — celles qui me sont personnellement adressées, — inédites. et que nul autre n'a droit de publier que moi. Il y a encore une vingtaine de ces lettres.

Et, 6°, des fragments (inédits!) de lettres de moi, écrites à diverses époques, sur Maurice de Guérin et sa sœur, — des portraits, — de quoi, enfin, faire mieux qu'un livre littéraire, mais un livre archi-vivant et archi-passionné !

Tout ce que j'ai de flamme dans la tête, je le mettrai là certainement.

J'avais demandé 1.200 francs à Didier, — une moitié comptant, l'autre moitié contre la remise de la dernière feuille d'épreuves.

Cela vous va-t-il ?

Dites-moi vos impressions nettement. Je sais quelle élévation et quelle largeur vous mettez en toutes choses, et soyez sûr que l'affection *discernante* que je me sens pour vous est au-dessus de toute affaire et de tout langage d'affaire.

Donc, croyez-moi, en toute conjoncture, votre très dévoué et très à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

À Hector de Saint-Maur.

En arrivant de la campagne, Samedi.

Cher poète,

JE ne suis qu'un pied à Paris, mais mon cœur est aux Batignolles. Je voudrais bien que le reste fût avec mon cœur, mais...

Toujours les *mais* terribles ! La vie échoue toujours sur les *mais !*

Mais un livre à finir et des arrangements de toute sorte pour l'hiver font de moi, pour

l'instant, un captif et un esclave. Je vous demande quelques jours avant de vous dire celui que vous me demandez et où je me permettrai d'être heureux.

J'ai su que vos vers avaient paru, mais je ne les ai pas vus. J'ai joui seulement de penser que mon nom s'entrelaçait au vôtre, comme nos sentiments dans nos cœurs. Je continue mon affreux métier au *Pays*, à ce *Pays* qui n'est que bête. Avez-vous lu le *Guizot* ou faudra-t-il vous l'envoyer ?

Voici toujours le *Curé d'Ars*, qui fera contraste avec cette impertinente légèreté que vous avez probablement lue dans le *Figaro*, il y a deux jours.

Le *Brummell* paraîtra lundi. Ne l'achetez pas. Je veux vous donner un exemplaire aussi *dandy* que la chose.

Tout à vous.

Jeudi.

CHER Saint-Maur, la *mauvaise chance*, c'est pour moi qu'elle a été samedi. J'ai dîné chez mon pauvre Roger, qui a été excellent et où j'ai parlé de vous pour me consoler de n'avoir pas dîné chez vous, mais cela ne m'a pas consolé...

Aujourd'hui, je suis à ma forge, et je vous écris *pour que votre volonté soit accomplie*. Jusqu'à mardi, je ne puis prendre de jour. Je tenterai la fortune peut-être, cette coquine qui m'a toujours trahi, mais dire un jour, je ne le puis.

Fiez-vous à moi. Ah ! dès que je le pourrai, chez vous ! J'y suis trop heureux pour ne pas y filer entre deux ennuis.

Je suis *content de* vous voir *content de* mon dernier article. L'approbation des *vibrants* comme vous ! ! Et que la gloire du suffrage universel aille au diable. Je bois de votre vin sous toutes les espèces, et je me moque du *vin bleu* dans les écuelles de *la* canaille. Je le donne à laper à Victor Hugo !

Tout à vous...

Vendredi, midi.

Au même.

Ohé ! Ohé !

Mon cher poète,

TOUT est pour le plus mal... comme presque toujours. Je ne dînerai pas chez vous ce soir ! Cette lettre vous arrivera trop tard !

Vous m'aurez attendu ! Le rôt sera brûlé à cause de moi ! J'aurai manqué le miséricordieux M. Fournier, mon adorateur bien obstiné ! Je ne verrai pas vos amis, et, ce qui est plus triste, je ne verrai pas les miens !

J'aurais bien envoyé l'élégie de mes regrets, de mon paquet de regrets, à Mme de Saint-Maur, mais je suis superstitieux, et ce serait d'un trop mauvais augure que de lui écrire pour la première fois et d'avoir à lui tracer cet exécrable mot de regrets, qui exprime pourtant plus que la moitié de la vie...

Lundi, 4 heures (1863).

En grande hâte.

Mon cher Saint-Maur,

OUI, demain, — chez vous, — vers 5 h. ½ puisque c'est mardi et que vous êtes libre plus tôt ce jour-là.

Je n'ai jamais assez de vous.

Aurez-vous deviné mon *projet* ou avez-vous vu Prosper Delamare, à qui j'ai lu *en épreuve* ma chose sur Buloz ? Retardée, elle paraîtra, je pense, mercredi, si je ne me cogne pas encore contre du Pontmartin ou quelque

autre bête de cette espèce. Avec cette invention misérable qu'on appelle des journaux, on n'est jamais sûr de rien !

Je n'ai que le temps de vous embrasser avec tous les sentiments de mon cœur.

Mardi.

Mon cher Saint-Maur,

J'AI vraiment du guignon. Vous venez chez moi, je n'y suis pas. Vous me dites de venir chez vous, je ne peux pas, du moins jeudi.

Je vais vous l'expliquer tout à l'heure, mais laissez-moi d'abord vous dire, pour vous tenir l'esprit en repos :

C'est que vous m'avez apporté, sans le savoir, une lettre du *Chanoine* (1) qui me prie à dîner pour le 5 janvier, — et que, comme d'ici-là je puis me retourner et avancer pour mes damnées besognes, je suis décidé à accepter pour ce jour-là.

Mais jeudi, non ! It is impossible. Et *vécy* (2) pourquoi.

---

(1) Ce surnom désignait la comtesse Dash, qui s'en servait elle-même pour signer ses lettres.

(2) Patois normand.

Je suis rentré au *Pays* et j'y ai le feuilleton du dimanche — régulièrement. Or, il faut, pour les convenances de l'administration du journal, que mon feuilleton (c'est-à-dire ma copie) soit donné le jeudi dans la journée.

Je n'ai pas (c'est le cas pour jeudi prochain) fini les deux énormes volumes de *Prévost-Paradol,* sur lequel je vais passer mes fantaisies, et de plus j'ai à finir un article pour Scholl (1) — retardé (l'article) par cette infernale grippe qui m'a griffé.

Je n'ai donc que deux jours pour toute cette masse de choses, et je n'en puis *rien distraire.* Vous le comprenez, n'est-ce pas ? Je suis à jour *fixe,* et ce n'est pas au moment où je rentre au *Pays* que je puis me permettre la détestable licence d'être inexact.

Hélas ! cette combinaison du *Pays* me prive des mardis de ma bien-aimée *rue des Dames.* Du *lundi au jeudi,* désormais, je lirai et articlerai, et je ne pourrai plus être à vous que du *vendredi au lundi inclusivement.* C'est assez gros qu'un article à faire quand on lit comme moi tout ce dont on rend compte, avec points et virgules, et quand on ne se contente pas de la table et de la préface, *comme d'aucuns.*

---

(1) C'est en Décembre 1863, après un arrêt de quatorze mois, que Barbey d'Aurevilly avait repris sa collaboration au *Pays.*

Telle est, mon ami, ma raison. Prenez-là pour ce qu'elle est, pour une bonne et péremptoire raison dans laquelle ma volonté n'est pour rien, mais la destinée. Il faut que je fasse mon métier de nègre sous le bâton de la nécessité (une rude planteuse) !

Seulement, ce n'est pas du sucre que je fais ! Si *Mme Sophie Gay* était vivante, elle dirait bien que ce n'en est pas !

Tout à vous et pas assez. Si vous voulez de moi lundi, dites-le.

Encore à vous.

Mardi matin, 8.

Cher poète,

OUI, des ennuis *par là*... et par ailleurs. J'en suis une cariatide et j'en porte un bel entablement. Mais j'irai m'en essuyer le front, samedi, chez vous, si vous y êtes. Si vous n'y êtes pas, avertissez-moi.

Ce sera le lendemain de l'apparition de mon *Des Touches* en volume. Je vous l'apporterai, et mon cœur itou...

Jeudi, 18 Octobre 65.

Une voile !
— C'est moi !
— Qui va toucher ton bord !
Saint-Maure, mon ami, nous revoici d'accord !

En effet, j'arrive de Normandie. J'ai vu Flavie, qui m'a parlé de vous et à qui j'en ai parlé plus encore ! Flavie, la tête physique saine : — l'intellectuelle s'est toujours bien portée ; l'esprit, immortel ! J'ai vu un automne inconnu, même en Normandie ! J'ai vu la mer ! J'ai même monté sur elle... J'ai même continué mon métier de critique, — en pêchant des huîtres, aussi rares maintenant que des gens d'esprit !

Et je me disais, en faisant tout cela avec délices : tout cela ne serait pas si bon si je n'avais pas le dîner Saint-Maur au retour, où je pourrai le raconter !

Le puis-je demain ?... Vendredi est-il toujours vendredi ? Verrai-je Brot (1) (qui devrait s'écrire Broc), pour le remercier d'une loge qu'il m'a donnée, une loge de fou, car j'y ai ri comme un fou, mais de fou heureux ? Verrai-je Delamare, le noir Cambronne ?... Verrai-je Fournier, mon article fugace, mais l'amabilité présente ?...

---

(1) Charles-Alphonse Brot.

Il y a mieux. Verrai-je ces dames ? Sont-elles revenues comme moi de leurs pérégrinations ?

Mais, fussiez-vous seul, je serais heureux.

Votre ami à outrance.

....

....

Vendredi soir.

En hâte.

Mon noble et cher Saint-Maur,

VOTRE lettre m'est entrée dans le cœur. Merci de votre amitié. J'irai demain *homardiser* chez vous, car vous avez deviné qu'un fils de la Manche, comme moi, doit aimer le homard ; et je l'aime.

Des ennuis, j'en ai. J'en ai toujours. Mais ce n'est pas cela qui peut m'éloigner de vous! au contraire ! Vous me consolez du genre humain. Sans les cœurs comme vous, il y a longtemps que je serais misanthrope, et Alceste ne serait que de l'eau claire auprès de moi.

Voilà mon feuilleton qui m'arrive. Corrigez-en une bêtise avant de l'envoyer à Roger:

ils ont mis *imprudent* pour prudent à la deuxième colonne de la deuxième feuille.

Rien que ça, les imbéciles !

Lundi 22 (Octobre 1866).

Mon cher prieur,

JE croyais être seul avec vous, vendredi. Vous aviez Brot, et c'est pourquoi je ne vous parlai pas de ce qui est pour moi une contrariété *inexprimable,* le retard de cet article sur le *Psautier* (1) que je veux faire et que je ferai. Mais quand ? Voilà la question.

C'est pour rapprocher de nous ce temps-là que je vous écris.

Dans mes prévisions et dans mes plans, cet article (où je mettrai le cœur de mon esprit et l'esprit de mon cœur, allez !) devrait être fait. Il ne l'est pas. La bombe tombée sur le *Pays,* ses déchirements entre deux rédactions, ses sept procès, Cassagnac et sa progéniture, ont tout renversé de mes plans. On ne paye plus la copie au *Pays* (du moins on m'a dit qu'on ne me la payerait plus) ; on m'a refusé

(1) Traduction en vers des *Psaumes,* par Hector de Saint-Maur.

l'article sur l'Elisabeth de Dargaud, et on y exile les grands articles pour y fourrer les puantes et bêtes petites *chroniques* que vous pouvez y lire, puisque vous recevez ce lamentable journal. L'article sur Dargaud a paru dans le *Nain jaune,* mais si, au lieu d'écrire un livre d'histoire sur Elisabeth, mon pauvre Dargaud avait traduit les *Psaumes,* je suis bien sûr qu'un article sur ses *Psaumes* n'aurait pas passé, malgré mon influence au *Nain*. Et, il faut être juste, il n'y a rien à dire à cela. Le *Nain* est un journal satirique, léger et mondain. Il a des *grelots* à son bonnet. Il n'a point à parler des *Psaumes* à ses lecteurs... C'est déjà beaucoup de m'y voir risquer des impertinences catholiques, comme je le fais de temps en temps ; mais un article carré sur les *Psaumes,* avec des citations, non ! c'est impossible : *hic non est locus.*

Loudun fait une revue littéraire (dans le format ridicule de laquelle on devra étouffer) et il m'a prié d'y écrire, mais chacun y a sa spécialité, et la spécialité des poètes est donnée à Armand Pommier. C'est même dans cette *Revue littéraire* que je compte mettre mon article sur le *La Bruyère* de Fournier, ne pouvant le mettre au *Nain,* où il en a déjà eu un très favorable. Que n'êtes-vous de la littérature, vous, mon cher Saint-Maur, au

lieu d'être de la poésie ! Vous tomberiez dans mon département, et je pourrais dire sur les toits d'un journal ce que je pense de vous, — de votre personne et surtout de votre talent.

Me voilà donc bien empêché, et croyez — parce que c'est la vérité — que je souffre de cet empêchement-là. J'ai ce retard d'article comme une montagne sur le cœur. De tous les hommes, vous êtes *actuellement* celui que j'aime le plus, et il se rencontre que c'est celui que j'aime le plus pour lequel je fais le moins ! C'est indignant et j'en suis exaspéré ! Cette circonstance, toute personnelle à vous, me paraît plus douloureuse que les autres, et les autres qui m'étreignent — l'affaire du *Pays* qui me tord le cou — ne me sont de rien, presque, en comparaison de celle-là.

Je ne puis pas rester *matériellement* dans la position où le désastre du *Pays* me met, il faut que je trouve *quelque part* le rebord de tuile du passereau ou le soliveau de l'hirondelle. Quand je l'aurai trouvé, mon cher Saint-Maur, je vous y abriterai avec moi. Si le *Pays* seulement voulait prendre, sans bourse délier, un article sur vos *Psaumes,* je le donnerais bien volontiers : le plaisir de parler de vous m'étant bien plus sensible que quelques misérables pièces de cent sous. Mais il a déjà refusé mon article *Dargaud* pour m'imposer

certaines idées que je n'ai pas acceptées et avec lesquelles il prétendait inaugurer mon retour.

Mon cher Saint-Maur, je voulais vous dire cela vendredi. L'occasion m'en a manqué. Chez vous, et c'est le charme de chez vous, la conversation entraîne et emporte tout, dès le potage, et 2 heures du matin sonnent qu'on a tout oublié, avec le temps...

Mercredi 11 décembre 1866.

Mon cher Saint-Maur,

J'AI reçu votre lettre hier soir. J'avais passé la journée au lit, tué de grippe, d'enrouement, de fièvre. Aujourd'hui, s'il avait fait beau, je serais allé vous voir, mais il fait trop mauvais et je suis trop souffrant encore pour sortir.

Mon cher ami, au milieu de ces misérables maux physiques, je n'ai pensé qu'à vos douleurs, à vous et à Mme de Saint-Maur. La pensée de votre chère enfant morte ne m'a point quittée... Tout ce que j'aime le plus au monde perd ses enfants !...

Je vous aimais bien. Je vous aime mieux. J'irai, certes ! chez vous comme par le passé,

puisque vous m'y autorisez. Je suis aussi bon pour la douleur que pour la joie, et depuis longtemps je suis apprivoisé à ceux qui souffrent.

A bientôt, et à vous, et plus étroitement que jamais, dans *son* souvenir.

Vendredi (fin de 1866 ou début de 1867).

Mon cher Saint-Maur,

N'ALLEZ pas croire que votre pensée me soit moins présente depuis que le malheur vous a visité ! mais je n'ai pu, tout ce temps, aller jusqu'à vous. J'ai gardé *le lit*, — j'y étais encore *le jour de Noël*, — sous l'action de cette impitoyable bronchite. Je n'en puis guérir... Et cependant il importerait fort que je pusse sortir et me servir de cette gorge déchirée pour mes affaires qui périclitent et m'accablent des plus mortels ennuis !

Je me hasarde aujourd'hui, tenté par le soleil, à mettre cette gorge en loques dehors. Si demain vous êtes chez vous, j'ai le projet d'aller y rompre le pain. Si vous n'y étiez pas, un signe, et je m'abstiendrais. Une bonne poignée de main fait du bien dans les déroutes. J'irai prendre la vôtre et vous offrir la

mienne, — quoique je ne compare pas, certes! mes misères à votre douleur.

Que Dieu soit sur vous, mon ami !

Monsieur de Saint-Maur, prieur de la Congrégation des Bons-Vivants !

VOULEZ-VOUS me permettre de vous amener à dîner demain un vieux *Rembrandt* qui n'est pas sans valeur ?...

C'est le poète allemand *Ludwig Wilh,* l'auteur des *Hirondelles* et du *Pays bleu.*

Figurez-vous — oui ! — une belle toile de Rembrandt enfumée. Quand il est sale, — il l'est souvent, — c'est l'*Alchimiste* dans son capharnaüm ; mais quand il est propre, en toque et en fourrure, c'est un *Roi-Mage.*

Je l'ai prévenu, ce Juif, — et de Hambourg encore, — qu'il se harnachât, pour dîner chez vous, comme le roi Salomon dans sa gloire et sa splendeur.

Il a connu Heine, et Schelling, et toute l'Allemagne illustre. Il a beaucoup de talent et de naïveté allemande et d'orgueil allemand, mais c'est un très noble cœur allemand avec toutes les allemanderies de la chose.

Malgré le baragouin le plus infernal, il sait le français dans ses nuances les plus ténues... Grotesque et enthousiaste, il vous amusera diablement, Saint-Maur, c'est moi qui vous en réponds !...

Et nous rirons !...

Mon brave Prieur,

L'ADRESSE du *vieux mage* est boulevard du Prince-Eugène, 145 ou 147. — Voilà!

Faut-il vous l'amener vendredi, ce vieux bouc d'Israël qui sera à la gauche du Très-Haut le jour du jugement ?

Allez ! boucs, au feu éternel !

Mais que vous, notre très *haut ici-bas,* mettrez à votre droite à table !...

---

5 avril 67.

Mon cher Saint-Maur,

MERCI de votre lettre, qui me prouve que vous pensez à moi. Je ne serais pas allé demain chez vous. Je n'irai point ce soir. Irai-je la semaine prochaine ? D'ici le 15, je ne

puis rien prévoir. Je me fais l'effet de rouler en spirale dans un tourbillon... mais non de plaisirs ! Caramba ! Je cherche, pour l'heure, de l'argent, en attendant que la position vienne, et il y avait longtemps que je n'avais fait pareille chose. J'y suis gauche. J'avais désappris.

Dès que je serai tiré de mes casse-cou actuels, j'irai dîner chez vous, et je vous préviendrai par une lettre pour ne pas me heurter à une porte fermée. Je me heurte à assez de choses comme cela !

A ami triste, ami sombre.

....

....

Mardi.

KIAOUR — oui ! car cela veut dire chrétien, — mais infidèle, non ! Je ne vous serai jamais infidèle, mon cher Saint-Maur. Je n'ai pas répondu, avec cette main qui s'ennuie d'écrire, à votre billet *au crayon*. J'y voulais répondre avec toute ma personne en allant dîner chez vous, mais les théâtres me prennent mes soirées et me les déchiquètent. Je m'en venge en me moquant d'eux.

Mais vendredi, *quoi qu'il arrive*, je dînerai au Prieuré, et, puisque je suis chez les prêtres de Satan (1), le *lundi 8* chez *le chanoine*. J'irai chercher Antier jusque dans les bras de sa femme, et j'irai l'y remettre, pour qu'il dîne avec nous.

Je ne connais pas M. Aubertin, entré au *Pays* depuis que j'en suis dehors. Mais je le lis... J'ai un vague souvenir d'un article dans lequel il ne me traitait pas *de plume magnifique*, mais il vous a fait une politesse en vous disant du bien de moi. Qu'importe le reste ! *Beuvons frais !* Aubertin... j'aime ce nom. Ça rime à Chambertin !

A vendredi.

Avez-vous mon article du dernier *Nain* sur *votre ami Dumas* et le *Théâtre Français ?*

Vendredi matin.

Mon cher Saint-Maur,

VOTRE lettre m'a trouvé revenu, mais dans les affaires jusqu'*ès* oreilles. Or, *affaires*, traduisez *ennuis*.

---

(1) Aurélien Scholl venait de fonder *Le Satan*.

C'est pour cette piètre raison que je n'irai pas chez vous aujourd'hui. Ma journée est pleine comme la table de Macbeth (*the table is full*) et je suis aussi sombre que le sombre Thane. Mais, demain, s'il ne me tombe pas quelque empêchement sur la tête, j'espère aller vous prendre et dîner chez le chanoine avec vous et Antier, toujours *entier,* quand tout diminue, toujours vivant, quand tout se meurt !

Excepté nous, pour nous aimer.

Saint-Sauveur-le-Vicomte,

3 Novembre 72.

ALLONS ! Je vous écris aux Batignolles ! Un aussi chien de Parisien que vous ne doit plus être à la *Chevalerie* par ce temps, — en ce temps ! Ai-je assez tardé à vous répondre ! M'avez-vous bien calomnié dans votre cœur ? Avez-vous cru que j'étais comme vous, ô poète,

Léger comme l'oiseau qui chante et qui s'envole,

et que, sans raison, je plantais là mes amis, comme vous, — car avouez que vous m'avez un peu *planté là,* Saint-Maur, et que votre lettre, très charmante, comme ces diables de

poètes savent en écrire, est un petit rapatriage... Eh bien, tope, mon ami, sans rancune ! Par ce temps et ce vent de mort qui nous fauche, nous n'avons pas assez à durer pour bouder et faire des façons.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt, ce n'est pas que je boudais, mais pour cinquante raisons, les unes que les autres meilleures. D'abord, je n'aime plus à écrire des lettres. Quand elles dépassent les trois lignes d'un billet, j'y suis gauche. Il faut s'intéresser à soi pour écrire des lettres, et je ne m'intéresse plus du tout à ma personne, ce qui prouve qu'il y a de l'égoïsme encore dans cette gueuse d'amabilité ! Ensuite, je ne suis pas une table tournante. Les tables tournantes savent écrire, disent ceux qui y croient, et moi je ne suis qu'un homme qui a tourné, depuis trois mois, comme une toupie cruelle, — savez-vous, Saint-Maur, ce que c'est qu'une toupie *cruelle ?* — dans ce pays qui me tourne la tête et qui me retourne le cœur. Le diable m'emporte, il me le met sens dessus dessous ! Et puis, les morts sont arrivées ! Celle de Du Lac (de l'*Univers*), celle de Mme Dash, — et d'un troisième, joyeux vivant que j'avais connu pendant le siège et avec qui j'avais gaiement mangé du cheval. Nouvelles et anciennes amitiés, tombant en

file comme des Capucins de cartes, tout cela tape sur l'âme et la met au silence, car l'âme est le contraire des cloches. Plus on la frappe et moins elle retentit. Voilà pourquoi ce n'est pas dans le premier moment, mais à distance de nos peines, que nous pouvons les dire, — en vers ! Vous savez cela mieux que moi, vous qui en faites de si beaux, Saint-Maur !

Donc, voilà ma poignée d'excuses. Je pourrais ajouter au paquet l'abbé d'Aurevilly qui dévore mon temps avec sa santé et ses idées noires qu'il me faut blanchir. Dure besogne ! Sa vie apostolique l'a tué, et je crains même qu'il ne meure par la cime (*by the top*) comme Swift. Le danger n'est pas immédiat, mais il a, selon moi, le plus mauvais des symptômes : il est découragé et sans volonté d'aucune sorte pour réagir contre son mal, qui est plus dans les nerfs qu'ailleurs et qu'il pourrait dominer, je n'en doute point, s'il faisait l'effort de vouloir.

Il vous dit les choses les plus charmantes et attend — et moi aussi, Monsieur ! — le recueil de rimes que vous lui annoncez, au lieu de les lui *envoyer* par moi, comme c'était votre devoir. L'Abbé est à Saint-Sauveur, logé féodalement dans *le donjon* de *Néel* de *Néhou* (1), qui a vu Bertrand du Guesclin

(1) Voir *le Prêtre marié.*

— un véritable logement de poète, — et de prêtre aussi, puisqu'ils ont fait du château fort un hôpital, logeant les pauvres où logeaient les soldats, idée sublime ! Mon frère, qui n'a pas cessé d'être Eudiste, est le chapelain, pour l'heure, des religieuses de Saint-Paul de Chartres qui desservent l'hôpital de Saint-Sauveur, et c'est là qu'il faut lui écrire, si on veut que la lettre lui arrive en droiture et n'aille pas se perdre dans sa communauté de Perriers.

Quelque langue trop longue vous dira peut-être, mon cher Saint-Maur, qu'on m'a vu à Paris ces jours derniers, — et c'est vrai. J'y ai passé deux fois vingt-quatre heures, pour affaires avec des libraires, ces vampires !... J'y suis allé arranger mes travaux de cet hiver, *exclusivement pour cela.* — De monde, je n'ai vu que Mme de Cisternes. C'est le privilège de l'affliction qui m'a fait aller chez elle. Quand j'en suis sorti, il était trop tard pour pousser jusque chez vous : je partais.

Et à présent, mille amitiés et au revoir.

Je ne rentrerai guère en Babylonie qu'au commencement du mois prochain. Mille choses à Delamare — le misanthrope *cambronisant* — et à Brot, que je remercie de sa lettre, enfermée dans la vôtre ; le pêcheur

m'a hameçonné le cœur avec son souvenir. Ne m'oubliez pas auprès de personne des vôtres, depuis la main de Mme de Saint-Maur que j'embrasse, jusqu'au front de la Suzannette, auquel je mets un bonnet de baisers.

Tout à vous d'amitié, — à l'épreuve de l'indifférence. *Understand you ?*

Mercredi, 21 février 72.

AVEZ-VOUS gardé le vendredi de fondation ? Cela aussi a-t-il disparu dans l'effondrement universel ? Si on dîne encore *rue des Dames,* à vendredi !

Un mot de réponse à cette question, *if you please.*

Je suis arrivé pour bientôt repartir. Voyons-nous beaucoup en ces dernières journées qui me restent encore à passer dans cette ville méprisée. Je veux retourner à mon Stratford - sur - Avon, comme Shakespeare. J'en ai fini de tout, excepté du mépris !

Immortale jecur !

Ce qui me reste de cœur est pour vous.

....
....

Paris, dimanche 3 août.

DIX lignes, dites-vous. Les voici !

Je pars jeudi pour Valognes, et de là, je vous écrirai. Je suis dans le diabolique frou-frou des emballages, et voilà pourquoi, par parenthèse, le *Constitutionnel* ne vous portera pas mon article de semaine *demain*. Ne croyez pas à la légère *indisposition* dont il parlera peut-être. Mon indisposition, c'est des malles à faire et tous les soucis d'un départ et d'un emménagement *là-bas*.

Je reviendrai pour le *lancé* de mes *Diaboliques,* vers la fin de septembre. Je passerai huit à dix jours à Paris, et alors je vous verrai et nous pourrons rire dans les cabarets ! Nous nous vengerons de ces absences. Vous cuisez, à ce qu'il paraît, si j'en crois vos vers recuits à la flamme de vos soleils. Nous, nous cuisons moins poétiquement entre nos damnées maisons blanches. Mais c'est toujours cuire. Vous ne vous plaindriez plus du gigot...

Ne vous carbonisez donc pas trop. Qu'il me reste un bout de tison que je puisse allumer encore, en soufflant bien...

....

....

Paris, jeudi 6 avril 76.

Mon héroïque Hector !

PUISQU'IL faut vous prévenir, je vous *préviens* que *samedi* je débarque chez vous, — et que j'y dîne de la dent, de l'esprit, du cœur et de tout ! Vous me direz où vous en êtes de cette publication, projetée lorsque je suis parti... Bonne râtelée de rires et d'amusettes. Nous nous gorgiasserons et nous rigolerons, comme dit Rabelais.

Ah ! vous trouvez La Fontaine un *vieux blagueur !* C'est vous qui blaguez, Monsieur de Saint-Maur !

....
....

Mardi (26 février 1878).

VOULEZ-VOUS, prieur, *congrégationner mauresquement* et *saintement* jeudi prochain, au prieuré ordinaire ?

Le Dom Arsène (1), qui est de ladite Con-

---

(1) Arsène Houssaye.

grégation de Saint-Maur, pourrait peut-être venir ce jour-là ?...

Mais Saint-Maur, mon prieur adoré, me voulez-vous pour ce jour-là, *avec* ou *sans* Arsène ?

En hâte ! Pas le temps de muser.

Paris, 6 avril 78.

AH bien ! prieur de Saint-Maur, le diable t'a-t-il emporté, toi et ton prieuré!! ô Hector — sacrée plume ! (Ce n'est pas de vous que je parle, c'est de celle de l'oie que j'ai dans la main !) — valet de cœur, sans cœur ! Le plus beau des valetages — par lequel nous avons tous passé !. Vous n'êtes donc plus qu'un valet de carreau ! Moi, je ne suis plus qu'un valet de pique, pour vous piquer !

Vous en mériteriez un fier coup... de pique! J'attends — et ne vois rien venir ! Monsieur est-il évaporé ?...

Paris, 19 juin 1878.

Mon cher Saint-Maur,

QUI s'accuse s'excuse, et fait mieux, — se fait tout pardonner. Je ne vous en veux plus, mais je vous en ai voulu. Partir comme un

fuyard, comme un traître, sans faire un signe, à moi, qui espérais un dernier choc de verres !... Ah ! vos lumbagos ne vous empêchent pas de détaler comme un lièvre, et pour éviter le provincial, vous m'avez fui... Vous m'avez traité comme un provincial !

Je suis vengé, du reste. Il *pleut, bergère,* sur ceux qui veulent faire les bergers et qui ne se contentent pas de traduire les vieilles églogues. Il pleut, et vous pouvez maintenant rentrer vos *blancs moutons*... Saint Médard est désormais mon saint ; il daube les amis. Il traite l'amitié comme une laitue. Il l'arrose quand elle meurt sur pied pour qu'elle repousse et relève son nez de laitue. C'est un grand jardinier d'amitié que saint Médard. Vous m'avez, trempé par lui, écrit une lettre aimable. Pardieu ! Je le sais bien que vous êtes aimable, mais je sais le cœur humain aussi, et ce n'est pas gai. J'écrivais — voyez le pressentiment ! — à Mathilde de Cisternes, le jour *même* où *elle* allait m'apprendre votre trou dans la lune : *Les âmes aimables sont oublieuses.* Je le disais *d'un autre.* On peut le dire de *tous !*

Mon cher Saint-Maur, je crains bien de ne pouvoir aller chez vous, comme vous m'y invitez. Je ne le pourrai pas ! Même après la pluie. J'en ai une aussi qui va durer, *ici*...

C'est une pluie détestée de travaux nécessaires. J'ai *quatre* éditions à surveiller chez *Lemerre,* que la grève de ces brigands de typographes a mises en retard et accumulées. J'ai un volume chez Dentu, et j'en prépare un second : — *horresco referens !* Tout cela me rive à cet affreux Paris que les imbéciles traitent de magnifique. Je l'exècre et j'y reste. Vous l'adorez, et vous n'y restez pas. Charmante logique que la vie !

Je n'y reste que pour ces gueux d'éditeurs qui m'oublieraient si je n'étais pas là à les piquer comme des buffles, car il n'y a pas d'oublieuses que les âmes aimables, il y a aussi les âmes maussades des éditeurs. J'y serais bien resté pour cette *Océana* (revenue de Russie) qui fut mon caprice de l'année dernière ; mais vous qui recevez tous les journaux, vous avez dû lire cet article du *Gaulois* dans lequel on l'a, pour moi, dépoétisée. Cet article, qui voulait pourtant la mettre en valeur, l'a roulée dans la boue. Une boue rose ; la couleur n'y fait rien : c'est toujours de la boue. Suprême maladresse ! Elle n'existe plus pour moi... A partir de cet article, Océana, pour qui n'est pas un crevé ou un gommeux, n'est plus qu'une étoile éteinte.

Sous ton étoile favorite,
Le soir, quand tu viendras errer...

Je n'y viendrai plus. Toutes mes promenades, sous cette étoile-là, sont finies.

Mon cher Saint-Maur, victime de la pluie, citadin égaré par peur des provinciaux de l'Exposition, les pique-assiettes de la curiosité, écrivez-moi quand il pleuvra et que vos *blancs moutons* seront rentrés. Que je vous serve à quelque chose les jours de pluie, puisque je ne vous ai servi à rien les jours de beau temps.

Votre ami *délaissé*.

....
....

---

3 décembre 78.

Mon cher Saint-Maur,

Je ne vous fais pas mes excuses de n'être pas allé vendredi « banqueter » chez vous. J'étais strangulé par les occupations les plus homicidement bêtes ! *The struggle for life.* Il fallait faire mon article, mais voici ma semaine *of leisure.* Voulez-vous de moi *vendredi,* à la condition qu'il y aura un plat de poisson pour mon catholicisme ?... Hein ? Parpaillot, voulez-vous de moi à ce prix ?

Puis, voulez-vous de moi avec Georges Landry, ce jeune homme auquel votre poésie a tourné la tête et que vous aviez invité à venir avec moi dîner chez vous avant votre escapade *épeurée* de l'Exposition ? Nous n'y sommes pas allés et nous avons bien fait ; vous aviez filé sans tambour ni trompette pour éviter les parents de province, — ô évanouissement de l'amitié ! — *même à Paris !*

Dites donc ce à quoi vous m'autorisez. Faut-il venir ? et puis-je venir avec mon *Fidus Achates ?*

Et à vous, quoi que vous disiez.

Mercredi.

VA pour l'oie ! Repas d'hommes d'esprit ! Manger une oie... délices ! cela a l'air d'une vengeance.

A vendredi donc !... Je vous amènerai Prosper (l'improspère) Delamare, d'humeur noire, et qui s'abattra sur votre vie comme un corbeau sur une charogne...

Et nous, nous rirons comme deux singes !

Tout à vous, Monsieur de Saint-Maur !

Vendredi.

Mon cher amphytrion éternel,

EMBROCHEZ-LE, puisque le drôle ne peut attendre !

Mais je suis plus malheureux que si j'étais moi-même à la broche, tournant au feu haletant de l'amitié !...

Moi, j'attends — hélas ! je le peux ! — un campagnard qui doit — le gueux payera probablement sa dette — dîner demain avec moi, demain, le jour de votre lièvre ! Il m'a promis, se réservant la liberté de ne pas venir. Si, à 5 heures *précises,* — il a dit *précises,* — il n'est pas chez moi, je serai libre. Vous, vous ne rentrez qu'à 6 heures. A 5 h. ¼, je prendrai donc une petite voiture et je filerai, d'un train de lièvre, vers le lièvre et vers vous !

Sinon, je serai plus triste que tous les lièvres, qui sont fort tristes, vous le savez, excepté le vôtre, heureux d'être mangé par vous ! *Cet animal* — non le vôtre — *est triste et la crainte le ronge.* Je commence d'avoir celle de ne pouvoir dîner chez vous, mais que sera-ce quand j'en aurai la certitude !

Quelle mine je ferai dans mon gîte !

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe ?

Je songerai au vôtre, où je ne serai pas !

Ainsi, à 6 heures, mettez-vous à table, comme à l'ordinaire. Faites comme votre lièvre : n'attendez pas, et buvez à mon infortune...

Jeudi.

Cher poète,

J'AI vu M. Delamare et il m'a dit que vous aviez pensé à moi pour vendredi. Je n'y faudrai pas. J'ai donné rendez-vous à *mon dit sieur* Delamare — comme disent les exploits que je reçois — pour demain *5 heures,* au café de Bruxelles, et c'est de là que je le phaétoniserai aux Batignolles, mais nous ne verserons que chez vous.

Des vers, du gigot à l'ail, du Chambertin, combinaison charmante ! Mais, mon ami, j'irais manger du pain sec et boire de l'eau chez vous que je ne serais pas attrapé, et la prose que vous faites, quand vous me dites que vous m'aimez un peu, est de bonne poésie pour mon cœur.

Ce qui ne m'empêche pas d'aimer l'autre ! Non, pardieu ! Avec vous, on est tout prêt à

tous les sentiments, et on n'est embarrassé que de la préférence !

Diable ! je marivaude, pardon !

Or, quand on dîne chez Grégoire
Il vaut mieux boire...

Paris, samedi, 26 juillet 79

Ma très chère Madame de Saint-Maur,

QUAND je serais né sans mémoire de cœur, vous m'en auriez créé une. Ah ! le silence n'est pas l'oubli ! Mais à quoi bon parler, et surtout par lettres, les impuissantes lettres qui ne valent pas une inflexion de voix ni un regard — de ce qui n'est plus et de ce qui ne sera plus jamais ? Saint-Maur, avec son amitié et sa gaieté charmante, était un rayon dans ma vie. Le rayon est éteint. Après mon frère, qui en était un aussi de gaieté spirituelle et de cœur, il était le dernier, et me voilà dans les ténèbres. Il faut *là-dedans* aller seul.

Ce que je vous dis là, chère Madame de Saint-Maur, est de la plus profonde et de la plus triste vérité... Je ne phrase pas, et si je vous dis même cela, c'est que vous m'avez écrit que j'oubliais ceux qui souffrent. Alors,

je m'oublierais moi-même ; mais je me souviendrais encore de vous en pensant à moi et à ce qui nous manque à tous les deux. Avec cette Chevalerie qui me le prenait, à moi, six mois de l'année, il semblait qu'il voulût d'avance m'accoutumer à sa mort. Il procédait par petites absences à la grande absence, à l'éternelle. Mais, chère Madame, c'était inutile, je ne m'y fais pas.

Adieu. Ecrivez-moi si vous y trouvez quelque douceur, car je ne parle pas de consolation ; je vous répondrai, malgré mon horreur d'écrire. Et ne me calomniez plus. J'ai la fatuité de croire que vous m'avez un peu aimé pour vous ; aimez-moi maintenant pour lui.

Deux fois votre ami et respectueux.

....

....

Paris, mercredi, 30 janvier 1884.

Miss Suzanne,

VOULEZ - VOUS, vous et vos chers parents, me donner à dîner vendredi prochain ?... Il y a bien peu de jours que je suis revenu à Paris. J'étais à Valognes lorsque j'ai reçu votre lettre... Offrez mes amabilités

à votre père, et à votre grand'mère mon respect le plus tendre. Elle reste toujours pour moi la femme d'un des hommes *que j'ai le plus aimés*, comme vous en êtes la petite-fille.

Et c'est l'étoile qui brillera toujours pour moi sur votre front.

Je serais heureux de dîner avec Delamare. Le souvenir des jours passés.

Vendredi, 8 mai 1886.

Mon injuste amie,

LA *veuve d'Hector* n'aura jamais rien à me reprocher.

L'absence, après la mort, est le plus grand des maux, car elle vous expose à l'injustice de vos amis.

Je suis arrivé très tard de Valognes, et je n'ai su votre retour de la Chevalerie que par la lettre où vous vous plaignez de moi...

Depuis mon retour, j'ai été cruellement malade de cette douleur de foie qui me torture de temps en temps pour me rappeler que je suis homme, et quand j'ai engourdi, à force de laudanum, l'aimable bête dont je suis la cage, j'ai été pris par une grippe qui

dure depuis trois semaines, et qui, à l'heure qu'il est, m'empêche encore de sortir.

Cependant, je serai chez vous, vendredi, — si, conformément au passé, on peut dîner chez vous, moins gaiement que *s'il* était là, — *mais comme s'il était là.*

Vous oublier, vous ! je vous défends de mettre jamais ce mot-là à côté de mon nom...

Faites pénitence au pied du portrait de votre mari de la mauvaise pensée que vous avez eue sur moi.

A vous toujours, même méconnu, et quand vous ne voudriez *plus de moi,* — ce que je ne croirai jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

Jules Barbey d'Aurevilly.

A Xavier Aubryet.

Vendredi soir, 11 heures et demie,
en rentrant chez moi (1860).

Monsieur,

On n'est jamais heureux que trop tard. J'aurais voulu être chez moi ce matin pour vous remercier plus tôt de ce livre que vous m'avez fait le très grand honneur de me dédier.

Voilà le premier succès littéraire qu'on ne me contestera pas. Pour moi, Monsieur, c'est bien plus qu'un succès de littérature, c'est un succès de conscience. En une fois, vous m'avez vengé des antipathies que j'ai eu toujours l'agréable avantage d'inspirer. Ça m'a été une sensation bien charmante et bien inattendue, et la sensation est tout de suite devenue un bien profond sentiment.

J'aurais voulu vous parler de ce sentiment-là mieux que dans une lettre, et Lundi j'irai vous en offrir l'expression. Je ne puis sortir ni demain ni Dimanche. Ce sont mes jours d'article et de travail forcé, mais qu'importent deux jours ! Nous avons maintenant la vie pour nous voir et je vous appartiens.

Quand vous avez juré, Monsieur, dans ce bel article du *Figaro* détaché de votre livre d'aujourd'hui, que nous autres critiques n'étions pas des chanteurs de la chapelle du Pape (même moi qui suis dévoué au Pape et à la Papauté), je suis allé vous voir sans vous rencontrer. J'espère qu'on vous aura remis ma carte. Je voulais vous remercier pour mon compte. Aujourd'hui me voici bien plus chargé de remerciements et de reconnaissance que jamais, mais je porte tout cela sans embarras, et en vous les portant, je ne veux pas m'en débarrasser.

Donc à Lundi, Monsieur, et laissez-moi vous dire : à tous les jours. Le *tendon d'Achille*, malgré mon *dandysme*, je l'ai dans le cœur, et vous l'avez touché. Mais on ne meurt pas de cette flèche-là. Allez ! vous avez pénétré bien avant... Je suis heureux d'avoir un ami inconnu comme vous et que je veux connaître. Mais si la vérité rapporte des amis comme vous, il n'y aura plus de mérite à l'aimer, et ce deviendra une spéculation.

Agréez-moi tout entier.

Jules Barbey d'Aurevilly

Lundi, 3 heures 1/2.

Au même.

Monsieur,

S'ECRIRE, c'est la moitié de se voir. J'étais chez vous et j'y laissais ma carte, au moment où votre lettre arrivait chez moi. Je me suis informé de l'heure où, tous les jours, on était à peu près sûr de vous trouver. Nous demeurons terriblement loin l'un de l'autre : mais pour vous j'irais au Monomotapa. Vous savez pourquoi ?

Ce que vous me dites, Monsieur, du peu de bien que je vous ai fait, sans savoir que je vous en faisais, me donne plus envie que jamais de vous connaître pour vous en faire, si je puis, toujours plus... *Phare* ou ver luisant, je *m'allumerai* toujours pour vous. Vous pouvez compter sur ma *lueur*. Qu'elle commence le rayon que je voudrais vous voir, un jour, autour de la tête...

A tous les jours et peut-être à demain,

Jules Barbey d'Aurevilly

Samedi, 26 Mai 1860.

Au même.

Mon cher Monsieur,

VOUS êtes le premier des amis à qui je suis allé porter mes *Prophètes du Passé*.

J'aurais bien voulu vous trouver, mais je suis arrivé trop tôt encore. J'ai vu un article de vous sur le livre de M. Noriac, dans le *Figaro*. Si, comme je veux le croire, vous êtes là, non pour une fois et en passant, je serais bien heureux d'y avoir votre impression *franche* et même *dure*, si elle doit l'être, sur mon livre.

Je vous en recommande l'introduction, que j'ai la faiblesse d'aimer.

Je vous aime aussi, mais ce n'est pas une faiblesse, ceci, c'est une force.

Tout à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly

A Monsieur Dutacq.

8 Juin 1855.

Mon cher Dutacq (1),

JE vous remercie de vos communications sur la Société des Gens de lettres. Vous me demandez si le prospectus de cette triste Société et la pièce du sieur Véron me tentent et me décideront à faire mon *Etude* sur Balzac. Je suis, vous le savez, tout décidé à faire cette étude, qui serait déjà commencée si les *Pensées*, pour l'introduction desquelles elle sera faite, n'avaient pas si malheureusement *accroché* au *Pays*. Le propre de cette étude est fort indépendant des projets du sieur Véron et de dame Société des Gens de lettres.

---

(1) Gérant du *Pays* et du *Constitutionnel*.

Mais, croyez-moi, je la leur enverrais pour leur concours qu'elle n'aurait jamais le prix.

Voici pourquoi :

Ces juges de l'*Etude sur Balzac* sont les ennemis de Balzac. Il a transpiré des noms d'une hostilité connue. D'ailleurs, ceux qui ne seront pas les ennemis de Balzac, *ses ennemis personnels,* dans ce Sanhédrin, seront les ennemis des idées qui font la gloire de Balzac et sa force. Vous avez vu, mon cher ami, quel *tolle* s'est élevé contre moi parce que j'ai écrit que Balzac était un grand esprit, essentiellement *autoritaire,* fermement catholique, monarchique, d'une moralité profonde, etc., etc. On a dit que j'inventais un Balzac. Et les gens qui ont dit cela étaient des liseurs, et la grande préface des *Œuvres complètes* leur crevait les yeux, qui n'étaient pas, à la vérité, des yeux d'aigle !

Partez de là, mon cher ami, pour pressentir ce qui aura lieu à la Société des Gens de lettres. Si on ne leur donne pas, dans l'*Etude sur Balzac,* la quarantième édition de ce Balzac de pacotille qui est un gros rabelaisien, sceptique et rieur, ayant par-ci par-là des accès de mysticisme et l'adoration des bottes fortes de Napoléon, on n'aura aucune espèce de prix de ces gens-là, croyez-le bien. Voici ce qu'il faudra dire et varier pour être

bien aimé d'eux. Etendez dans des phrases, claires comme un verre d'eau et de l'élégance d'un verre *mousseline*, le poison sucré de l'article de Sainte-Beuve du *Constitutionnel,* et vous serez l'associé de cette petite mauvaise action-là.

Vous serez aussi l'associé d'une bêtise, vous aurez donc tous les mérites aux yeux des journalistes et des écrivains qui sont juges ! Pour eux, l'indépendance de la critique s'éprouvera par de l'opposition à la gloire de Balzac, dont la circonférence les désole ! Il y aura des journalistes parmi les juges. Des journalistes ! Nous connaissons, *nous,* l'état-major du journalisme actuel. Ces gens-là sont-ils aptes réellement à juger Balzac, qui les a traités avec le mépris le plus mérité ? Et je dis juger Balzac, — car c'est lui qu'on jugera en jugeant cette étude, mise au concours par une haine hypocrite, envieuse d'une grande célébrité, qu'il faut empêcher de devenir une grande gloire.

Pour mon propre compte, mon cher ami, je n'ai pas une idée sur notre vrai grand homme qui ne doive être mortellement antipathique aux pygmées qui vont mesurer ce géant. La forme même de mon étude déplaira fort à cet aréopage de médiocrités *bridoisonnes.* Cependant, très prévenu que je sois, tout sûr

d'intuition que je puisse être d'un *fiasco* complet, je ne répugne pas à concourir. Mon étude, *qui paraîtra toujours*, confondra le jugement de ces Tartufes Perrins-Dandins de la littérature. Elle *repoussera* les ouvrages couronnés, et les gens d'esprit compareront... De là mon dédommagement et ma vengeance.

La seule chose peut-être (je dis : peut-être) qui pourrait forcer le succès et la main de ces bailleurs de prix, serait le *détail des renseignements* sur Balzac. Les faits peuvent sauver les idées. Dans ce pays-ci, on aime tant les faits ! On est si badaudement anecdotier ! Madame de Balzac, à une époque déjà éloignée, nous a *presque promis* de me donner sur son admirable mari des détails inconnus aux écrivailleurs, les punaises de la gloire d'un homme, qui la sucent pour s'en engraisser ; ces détails inconnus, intéressants, qu'aucun autre que moi ne serait en mesure de donner, neutraliseraient, *peut-être,* le mauvais effet de mes opinions.

Dans tous les cas, mon cher Dutacq, je ferai ce qui vous semblera utile et dans les intérêts de notre future publication.

Tout à vous et à la hâte.

Jules Barbey d'Aurevilly

A Mademoiselle Elysabeth Bouillet.

1869.

La veille Saint Michel.

JE vous ai dit, chère Mademoiselle, *très positivement* avant-hier soir, *que je ne louerais pas à M. Lebiez,* — que j'avais ruminé dans ma tête cette idée de la location des Tuileries, et que cette idée était pour moi la chose impossible.

Cette maison ne me convient sous aucun rapport. *Convenance* et *sentiment,* tout m'en éloigne. La maison par elle-même m'est odieuse. J'y mourrais de froid et d'ennui.

Je voudrais avoir un pied à terre à Saint-Sauveur, pour un mois ou deux de l'année, que j'en trouverais un qui me plairait mieux en m'y prenant un peu d'avance.

Je vous verrai ce soir, mais à quelle heure? Nous avons une longue et dernière séance chez M. Dassel.

Tout à vous de bonne amitié.

J. Barbey d'Aurevilly

Valognes, 4 Décembre 1871.

A la même.

Chère Demoiselle, *

DEMAIN soir, à Saint-Sauveur !

J'y resterai mardi pour voir M. Desylles et pour *terminer notre* voyage à Avranches et à Mortain, qui aura lieu *fin de la semaine.* Ainsi que l'Abbé soit averti !

Vous avez parlé en devineresse. J'ai couru le pays toute la semaine. Jeudi encore, j'étais à Brix et à Sottevas (*tout seul*) et je ne suis revenu que pour l'enterrement d'*Edélestand du Méril,* samedi matin.

Ne craignez rien, tête préoccupée de folies; je ne fais que ce que je veux et je ne veux *que ce que vous voulez.*

En hâte et à vous.

Jules

Samedi, Décembre 1871.
Saint-Sauveur.

Chère Mademoiselle,

JE voulais aller chez vous ce soir, mais la pluie qui tombe me claquemure chez moi.

(* Ce chère « *Demoiselle* » est un mot d'amitié. Bien entendu, il n'écrivait jamais ainsi.)

Préparez votre commission pour *demain matin*, et vous me la remettrez dans la voiture d'Emile que je ferai arrêter devant votre porte pour la prendre.

Heureux de vous rendre ce petit service, moi qui voudrais vous en rendre de si grands !

Votre très ami,

Jules Barbey d'Aurevilly

Puisque vous avez la bonne grâce de m'aimer un peu, cela vous fera certainement plaisir de savoir que, par son testament, mon cher cousin Edélestand du Méril me lègue deux mille livres de rente.

Vendredi, 22 Mars, 72.

MA bien chère Elysabeth, Merci de votre lettre pour l'ensemble et pour le détail, et surtout pour la pensée d'anxiété qui vous l'a fait m'écrire. Merci. Ce que vous me dites de mon cher Abbé me fait beaucoup de peine, mais j'aime mieux le savoir que de l'ignorer. Je vais lui écrire. Je vais écrire à Henriette. J'écrirai aussi à Ernest, qui aurait le droit de

me reprocher mon silence si (à Dieu ne plaise !) il nous arrivait un malheur.

Puisque le danger (comme vous l'a assuré le médecin) n'est pas imminent (1), je resterai au moins encore une quinzaine de jours ici pour affaires d'intérêt graves. Vous savez que mon dessein a toujours été de revenir au pays dans le cours du printemps, mais j'ai besoin d'organiser les travaux que je compte y faire et je les organise, en ce moment. Je viens d'entrer au *Figaro*. Vous le savez probablement. Madame Delille vous aura peut-être montré un article sur Sainte-Beuve qui a paru, ce matin, et dans lequel vous aurez reconnu ma pointe d'épingle.

J'ai ma place toujours au *Constitutionnel*, mais pour la remplir il faudrait qu'il y eût de la Littérature, et il n'y en a *ni stringot ni stringuette,* comme disait l'Abbé de Percy. J'attends des livres qui ne viennent pas. Le monde est hébété. C'est bien pis encore que Paris brûlé, cela ! Le nombre des sots n'a jamais été si grand. Depuis ma *retombée* et mon replongement dans mon gouffre, je suis allé une ou deux fois dans le monde et je l'ai trouvé aussi triste que bête.

---

(1) L'abbé Léon n'est mort qu'en novembre 1876.

On n'y dit qu'une chose : « J'ai une fameuse peur, et vous ? »

Pouah ! ma chère, de tout cela. Revenir ! Revenir ! Revenir ! Voilà ce que je me chante toute la journée, pour prendre patience de n'être pas revenu encore. Si Léon était plus malade, je brusquerais tout, intérêt et affaires. Sinon, j'attendrai les lilas. Ah ! quand je pourrai la briser, ma corde sera bientôt cassée ! Si vous saviez comme je m'ennuie de ce pays qui m'a repris le cœur avec de si charmantes mains.

Par exemple, lorsque je reviendrai, je ne vous prendrai pas votre chambre. Je ne veux point de ce dérangement d'une femme par un homme, qui serait ridicule pour moi et gênant pour vous. Non, ma chère. Merci. Vous êtes la plus aimable des amies de me proposer votre chambre : mais je n'en veux point. N'ai-je pas la *chambre de votre cœur ?*

Je vous écris du fond d'une grippe qui me tient étranglé, et hier au lit. J'ai passé une partie de l'hiver à Valognes et je n'y ai pas eu un seul petit rhume. J'arrive ici et j'y trouve la grippe, avec tous les autres agréments dont je viens de vous parler ! Ah ! la Normandie ! J'ai une rage de Normandie comme on a une rage de dents, seulement

cette rage de Normandie ne me fait mal que quand j'en suis loin !

Merci encore, et je vous embrasse comme je vous aime.

Votre

J. B. d'A.

Mon respect à votre mère et souvenir à votre voisine, Madame Le Vivier. J'allais écrire : à vos voisines, mais je n'ai pas le droit d'offrir mon souvenir à Madame Delille que je connais si peu. Je n'ai que le droit de *m'en souvenir...*

---

24 Avril. Paris (1872.)

MA chère Elisabeth, c'est vous qui êtes plus folle que votre cher fou !

Comment avez-vous bien pu m'écrire les sottises dont on vous a battu les oreilles ? Comment avez-vous bien pu croire que j'étais de *la proie à Ernest* et que je me laisserais plumer de sa main avec la grâce de la volupté ?... C'est insensé, tout cela.

Je ne sais pas un mot des affaires d'Ernest. J'ai écrit une lettre à sa femme, depuis que je suis revenu à Paris. Il ne m'a pas écrit une

seule fois. Je ne *lui ai pas écrit non plus*. Donc il ne m'a pas demandé, depuis mon retour (pas plus que pendant mon séjour à Mortain), d'être solidaire d'*une* de ses dettes ou de ses dettes.

Tout ce que vous supposez est donc radicalement faux, — et — je le répète — insensé.

Je n'en ai pas moins écrit à M. *Le Marinel* hier, au reçu de votre lettre, pour lui dire tout ce que je vous dis sur la bêtise et la démence de pareils bruits. Je ne vous nomme point. Je dis : *une personne dévouée qui s'intéresse à moi me mande,* etc., etc. Mais je lui parle au *long* et au *net* de ma volonté de ne jamais, sous aucune forme, *sacrifier* ou *risquer* un sou de ma pauvre petite fortune pour Ernest.

Le débris que j'ai sauvé du naufrage de mon père, je le garderai intact.

Que ce soit bien entendu une fois pour toutes. Selon vous, je ne serais qu'un polichinelle de sensibilité et de générosité qu'on pourrait, quand on le voudrait, casser en quatre morceaux et se partager. Je ris de cette belle idée que vous avez de moi. Si j'étais ce que vous dites, ou même seulement un peu de ce que vous croyez, je pourrais m'en fâcher, mais comme je ne suis pas cela

et que je suis très sûr de moi-même, tranquillement je ris.

Cependant j'aimerais mieux ne pas vous devoir ce rire-là.

Ma chère amie, faites-moi un plaisir, maintenant que *notre incident* est vidé.

Voyez ma bonne et chère Henriette, et — de concert avec elle — faites partir la *caisse de portraits* déposée aux Tuileries chez *Gréard.* Faites-la partir *immédiatement, la caisse de portraits.* Les autres choses m'attendront et je déciderai ce que je dois en faire à mon retour *prochain* au pays. Mais j'ai besoin des *portraits* pour les nettoyer, les vernir, redorer leurs cadres. Vous aurez soin de les mettre au chemin de fer *petite vitesse,* avec l'adresse non pas écrite sur une ou deux cartes, mais *à la main,* en *grandes et fortes lettres, tracées en noir profond sur le bois.* J'insiste là-dessus. Si on se servait de cartes et de pointes, on pourrait percer les toiles des portraits, auxquels je tiens beaucoup. Veillez à cela *vous-même,* puisque vous m'aimez.

Prenez toutes les précautions pour que cela m'arrive en sûreté. Aujourd'hui je n'ai que le temps de cette recommandation. Un autre jour, je vous parlerai de moi. Je suis content. Ma position est très superbe au *Figaro,* pécuniairement. Je vais faire le *Salon* au *Gau-*

lois, pendant toute l'exposition de Mai ; voilà pourquoi je ne partirai pour Saint-Sauveur que le 1er Juin. Je l'ai mandé à M. Le Marinel.

Mes éditions vont très bien. Excepté la nostalgie du pays qui me teint de noir le cœur, j'irais à merveille ; mais encore quelques jours *ici* et cela ne sera plus !

Je vous embrasse avec la plus vive amitié.

J. Barbey d'Aurevilly.

Rue Rousselet, 25.
Faubourg Saint-Germain.

Mon respect à votre mère et à
Madame Le Vivier.

---

24 Juin. 72. Paris.

MA chère Elysabeth. — C'est aujourd'hui le Jour saint Jean, patron de Saint-Sauveur ; mais ils ne mettent plus de couronnes au bas du Bourg, comme autrefois, à peu près à la hauteur de la maison que vous avez longtemps habitée dans la grande rue...

Toutes les couronnes s'en vont !

Moi, je devrais être parti pour aller vers vous : mais vous savez ce qui me retient.

Vous le savez par l'*Abbé* ou peut-être par M. Desylles. Le *Salon* du *Gaulois*, qui me force à improviser un article d'*un jour l'un*, et que je ne puis laisser inachevé. Il retourne pour moi de trop gros intérêts. Quant au *Figaro*, ce n'est pas lui qui m'empêche de partir. Je me suis arrangé de manière à lui faire des articles *partout où il me plaira*.

Je suis aujourd'hui à mon 17[e] article du *Gaulois*. J'en ferai probablement *vingt-quatre*, et puis je pars ! Dites à l'Abbé (et dites-vous le) que *ceci est certain*. On veut m'emmener en Belgique, en Hollande, au Diable, mais je préfère mon joli sépulcre blanc de *Valognes* et cette route *par Colomby* qui me conduit à *Saint-Sauveur*.

Donc, dans quelques jours, vous me verrez ! Annoncez-le à ma chère Henriette. Je pense que la chambre de Madame Vindard sera libre ; et je la prendrai jusqu'à nouvelle décision, car j'ai un logement dont on m'a parlé à Valognes et que je pourrais *attifer* (comme une femme) à ma façon : mais je ne puis l'*arrêter* sans l'avoir vu.

Je verrai votre petite religieuse, avant de partir, pour vous rendre compte de sa santé et de son bonheur. Mille choses à M[me] Bezot et à Madame Le Vivier. Mes affaires ici vont supérieurement ; mais ce serait trop long à

conter. Je vous dirai cela, par le menu, quand je serai à Saint-Sauveur.

J'ai fait terriblement le mondain dans ces derniers temps, mais cela ne m'a pas fait *ré-épouser* Paris. J'en suis toujours l'abhorrant et le méprisant, autant que j'aime le pays où vous êtes et où d'autres *sont, qui me sont très chers.*

Bonjour, sur cette phrase mystérieuse, bonjour et bonsoir ! J'ajoute celle-ci : *que je vous aime,* ce qui n'est pas un mystère pour vous...

Jules Barbey d'Aurevilly

Mon respect affectueux à Madame Bouillet.

J'envoie demain un paquet de journaux à M. Desylles. Prévenez-en Léon, *s'il lit encore.*

Paris. — 8 Juillet, 72.

MADEMOISELLE Elysabeth, — ma très bonne et fidèle amie,

Cela vous gêne-t-il ? (1)......................

....

Elle ni vous n'auriez longtemps à me faire cet *entreposage.* Je partirai *Lundi* ou *Mardi*

(1) Ici il manque quelques lignes.

soir, — si Dieu ne me jette quelque bâton entre les jambes. Ah ! j'aspire le pays comme un étalon sa femelle !

Je ne songe pas à *acheter* de maison à Valognes.

J'y veux avoir un appartement, voilà tout ! qui me coûtera moins cher que mon appartement de Paris (2), et on m'en a signalé un que je veux voir, avant de le prendre (3).

Hôtel du Louvre. Mardi.
(1er Janvier 1873).

JE vous remercie du *Salon* et de la photographie, ma chère Elysabeth. — *Celle-ci est très bien.* Que M. Leroux vous en donne une pareille et qu'il m'envoie les autres dès qu'il le pourra.

J'attends ma passe du *Figaro*, auquel j'ai écrit, pour partir. L'ancienne était périmée. Je l'attends *ce soir* ou *demain*.

Votre canif doit être chez Vindard, — ou dans une de mes boîtes. Je n'ai pas voulu me plonger dans ce puits pour l'y chercher. Il ne peut être que là ou chez Vindard. Si je le trouve, je vous le renverrai.

---

(2) Son unique chambre.
(3) La fin de la lettre manque.

Pouchin doit m'apporter, ce soir, du carmin, pour vous copier ce *Jupon rouge*, qui vous a encapricée en sa qualité de Jupon. Je suis comme Dieu même : *fidèle en mes promesses* et irréprochable en mes jugements.

Merci d'avoir eu l'idée d'approcher ma *sombre* image de la joue de cette moqueuse qui ne se soucie guère de moi, mais qui me plaît tant !

Votre ami,

Jules B. d'A.

Voulez-vous réclamer à Madame Le Vivier un *Des Touches* que vous me garderez ?...

(2 Janvier 1873. Valognes.)

Ma chère Miss Elysabeth :

VOILA les vers promis... et *envoyés* à la *condition* que vous les cacherez comme... une mauvaise action et que vous n'en *offrirez* ni n'en *donnerez* copie à personne. Je vous dis le grand mot : *Je me fie à vous.*

Je ne prendrai pas le *Walter Scott* de Mme Le Vivier. Il est trop sale. Le volume que j'ai relu à Saint-Sauveur (*Les Eaux de saint Ronan*) était tout maculé, et beaucoup de feuilles s'en détachaient.

Bonne nouvelle. Ernest me rend le buste auquel je tenais tant. Il m'enverra chez M. Le Marinel, dans le courant de Janvier, la liste des choses qu'il me doit (c'est-à-dire les choses elles-mêmes). Ce terme est convenu entre nous. S'il était dépassé, je ferais écrire pour le rappeler par M. Le Marinel.

Je n'ai rien à dire de la façon dont il s'est exécuté pour le buste. Je ne m'attendais pas à tant de bonne grâce, et comme avec de la grâce (rien qu'un peu) on m'enlèverait jusque par dessus le clocher de Saint-Sauveur, je suis très enlevé. Diable de sensibilité ! Je n'en corrigerai donc jamais ! La Grâce, c'est une femme aussi.

Je crois que je vais me faire expédier le buste à Paris, pour le nettoyer et lui redonner l'éclat de son argile.

Ma passe du *Figaro* est arrivée. Je crois bien que je partirai Samedi. J'ai toujours dit, Mademoiselle, que je ferais *les Rois* chez la Baronne de Maistre. Ainsi mes *folies* d'ici, comme vous dites, vont finir.

J'ai vu Mademoiselle *Fenella* Liais, cette *aiguille* (ne pas lire : anguille) de femme. J'ai vu aussi chez elle Madame de Rigny. J'ai vu et revu les Clamorgan, — toujours charmants pour moi. Mais on ne cause pas bien

en lettres. Ainsi bonsoir. Et vous qui devez aimer à écrire, écrivez-moi un dernier mot ICI avant mon départ, et je vous aimerai encore pour cela.

Votre ami fidèle comme l'acier, mais pas si dur ni si froid.

Jules.

Ne me rappelez qu'à une seule. Bonsoir, bonsoir.

Si je pouvais recevoir le reste de mes photographies, retouchées comme la dernière, cela me ferait plaisir.

Dimanche matin. Paris.
(23 Mars 1873.)

DÉVORÉ par les occupations et aussi un tantinet par le monde. Je suis redevenu mondain cet hiver, et c'est la faute de mon tailleur Séran. Affaire de gilets à montrer !

Quelle frivolité ! Pouah !

Revenons au sérieux. Voici l'ordre.

Je vous donnerai avec plaisir la photographie de votre Empereur (une des dernières, je pense ?...) Mais quelle grandeur de format voulez-vous ?

...J'ai enfin le buste de ma tante, Mme de Chavincourt. En me l'adressant, M. du Motel

me dit qu'il met à l'adresse de M. Le Marinel (PETITE VITESSE) un *premier* envoi de *lit* et *fauteuils.*

...Je fais de très longs travaux (et très payés) au *Constitutionnel*, tous les Lundis. Je les envoie exactement à M. Desylles, *qui ne m'écrit pas...*

...Je suis en froid avec *Villemessant* (du *Figaro*), qui s'est permis de me renvoyer un article sur *Amédée, le ci-devant Roi d'Espagne,* et que je boude depuis ce temps-là. J'aime bien les écus, mais j'aime encore mieux ma fierté.

Tout va bien, d'ailleurs. Adieu, ma chère Elisabeth. Les détails sur Saint-Sauveur que vous me donnez sont la chose qui puisse me faire le plus de plaisir. Allez toujours ! Parlez-*moi de* Galathée et parlez de *moi à* Galathée. Dites-lui que si je ne vais pas chez elle, parce que c'est ma niche à souvenirs d'enfance, vendue et bouleversée, je voudrais la rencontrer partout.

Mercredi, 2 Avril 73. — Paris.

MA chère Elysabeth, — M. Ernest s'est enfin exécuté. J'ai reçu le buste de ma grand' tante, Mme de Chavincourt, que je vais faire

nettoyer par un sculpteur, — et dont la beauté a été admirée, ici, par les connaisseurs en ces sortes d'œuvres d'art.

M. Le Marinel m'a écrit — comme vous — pour m'annoncer les fauteuils et la literie ! Si la santé de votre mère vous le permet, car vous m'avez inquiété de votre inquiétude, *passez votre regard investigateur* sur les choses reçues par M. Le Marinel et dites-moi si du Motel a bien fait les choses.

Quels sont les fauteuils qu'il m'a envoyés? Sont-ce les fauteuils *Louis XV,* — dossier *ovale,* — bois peint *en blanc,* — *velours orange,* qu'il avait fait très bien arranger, du reste, par M[me] Décugis (*de Valognes*) ?

Donnez-moi, ma chère amie, le détail de ces fauteuils. Si ce sont ceux-là, *ils sont bien ;* — mais si c'en est d'autres, j'ai besoin de savoir ce qu'ils sont, de *forme,* de *couleur,* et d'*étoffe,* et de *neuf* et *fraîcheur dans l'étoffe.* Ce que vous m'en direz fera, pour moi, autorité.

Ernest me mande que ma belle-sœur m'arrange mon linge et qu'on est en train de le marquer. Il me dit que le beau temps étant venu, il va m'expédier les autres objets qu'il me doit, et je lui ai écrit pour qu'il se dépêche.

Donc, à mesure que les choses arriveront, examinez-les avec M. Le Marinel, lequel a le double de la liste des objets en question, et faites attention surtout à l'argenterie.

Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, mais je connais votre amitié.

Puisque vous me proposez de donner à l'Abbé le montant des billets que je veux prendre à la loterie de ses béguines, pour m'éviter des frais de poste, prenez-lui 25 billets, *s'ils sont à 1 franc*. C'est le nombre de billets pris par les députés de l'arrondissement. Je ne suis pas député, mais je ne veux pas faire moins que ces Messieurs. Donnez donc les 25 francs à l'Abbé, en lui disant que je l'embrasse. Je vous les remettrai à mon retour à Saint-Sauveur, — époque désirée et dont je rêve comme une jeune fille amoureuse !

Adieu, ma chère amie, ma bouderie avec Villemessant est finie. Je dîne chez lui Dimanche en signe de réconciliation. Je viens de faire un traité avec le *Gaulois* et je n'ai plus le temps de respirer.

Mais j'ai celui de vous aimer toujours,

Jules Barbey d'Aurevilly

P. S. — Des nouvelles de votre mère.

M. Rajon, l'auteur de l'*Eau-forte* qu'on met à la tête de la nouvelle édition de l'*En-*

sorcelée et qui m'a promis de placer M. L., ne m'a pas encore donné de nouvelles du résultat de ses démarches, mais il n'en doute pas.

Dès que j'aurai le résultat, je le manderai *moi-même* à M. L.

Paris, 16 Avril 1873.

J'AI, avec mes articles du *Constitutionnel,* qui ont plus de 500 lignes chaque, deux articles par semaine à faire au *Gaulois.*

Paris. Mercredi 28 Mai.

Ma chère Elysabeth,

RIEN de vous ? J'en suis bien étonné !

Il y a déjà quelques jours que je vous ai envoyé *par la poste* un volume, *L'Ensorcelée,* — la nouvelle édition qui vient de paraître avec portrait. Une très belle *eau-forte.* Et vous ne m'en avez pas accusé réception.

Je sais que la poste est une voleuse ; je sais que l'administration est une insolente, qui ne répond pas même aux lettres qu'on lui écrit, quand on a été *volé ;* — je sais cela d'*expérience.* Vous n'avez donc pas reçu mon volume. Si vous l'aviez reçu, vous m'auriez écrit.

Je l'ai aussi envoyé à *Pouchin*, — le plus poli des hommes, — qui ne m'a pas non plus répondu. Donc, je suis porté à conclure que mes volumes ont paru bons à prendre à Messieurs les employés de la poste, — des *communards* qui pensent, sans doute, que la *propriété, c'est le vol.*

Ma chère Elysabeth, — *j'accepte* votre proposition de faire faire au lit tout ce qu'il faut pour qu'il soit bon. Occupez-vous-en, au reçu de ma lettre, car le temps passe comme une flèche et me rapproche de vous. Tout ce que vous ferez sera bien, j'en suis sûr. Quand je serai sur ce lit que vous allez m'arranger, je penserai à vous et je me dirai : *S'il est aussi bon, c'est à elle, ma bonne amie, que je le dois.*

Tout ce qui désespérait de la France, *à Paris, n'en désespère plus* depuis la nomination de Mac-Mahon. J'ai bien travaillé à ce qui arrive, dans le *Gaulois*, où j'ai fait quantité d'articles, mais vous ne lisez pas le *Gaulois !!*

Quant à mes affaires particulières, elles vont triomphalement bien. Je n'ai pas le temps de vous en parler en détail. Ma vie est un éclair. Les *Diaboliques* sont vendues. Les 6 premières doivent paraître en Octobre, — un volume. C'est Dentu qui est l'éditeur.

Donnez-moi des nouvelles de l'Abbé. C'est la pointe d'une pique sur mon cœur. Je n'ose pas lui écrire de peur de l'émouvoir et de lui faire mal. Donnez-moi de ses nouvelles, je vous en prie, au nom de notre amitié.

Ma chère Elysabeth, — je vais écrire à M. Du Motel pour qu'il m'envoie les autres choses, qu'il me doit, à l'adresse de M. Le Marinel. Je serai chez vous *vers la fin de Juin,* et je voudrais que tout fût arrivé vers cette date-là.

Votre ami de cœur et d'enfance.

Jules Barbey d'Aur.

Vous la voyez toujours, cette *Galathée*. Dites-lui, — c'est insensé, — mais dites-lui tout de même, — que je pense à elle toujours!

Je viens de rappeler à M. Rajon (la personne qui m'avait promis de s'entremettre pour M. L. et dans ses intérêts ici) la promesse qu'il m'avait faite, et j'espère *que je pourrai écrire moi-même à M. L. qu'il peut venir. Oui, bientôt.*

Qu'il ne m'accuse pas. Toutes les lenteurs me font horreur et colère. Mais Paris est la ville des promesses et de l'oubli. C'est une prostituée.

Moi, je ne suis pas Parisien, Dieu merci ! Je suis Normand.

Paris. 3 Juin 73.

Ma chère Mademoiselle Elysabeth,

VOUS êtes un peu bien prompte à m'appeler *maladroit.*

D'abord je n'ai reçu aucun *faire part* de Mme Delisle, — et je tiens à ce qu'elle le sache par vous. Elle a pu m'en envoyer un, mais ces lettres-là — non cachetées — se perdent très souvent à la poste.

...Les gens qui vous envoient des cartes à 90 lieues de distance, ne savent pas vivre et sont souverainement ridicules.

On est bien obligé de dire cela aux gens qui vous accusent de *maladresse* ou d'*impolitesse.*

Pourquoi donc serais-je impoli avec une femme qui me plaît et à qui je voudrais plaire ?... *Qui veut la fin veut les moyens.* Mais pourquoi, puisque je ne suis pas une bête, serai-je maladroit ?...

Rengaînez votre reproche et votre expression, ma chère Elysabeth.

Je vous prie de faire pour mon lit tout ce qu'il y a de mieux et tout ce que vous dites. Faites faire l'oreiller aussi gros que possible

et même faites-en faire deux ; vous savez que je travaille dans mon lit et ma tête n'y est jamais assez haute pour y écrire.

Mon dessein est de partir *fin de Juin* ou *premiers jours de Juillet* pour la Normandie, si quelque tyrannie d'affaire (que je ne prévois pas) ne me retient pas quelques jours de plus à Paris. J'ai vendu mes *Diaboliques* dont le premier volume doit paraître au mois d'*Octobre*, et je me suis engagé à ne pas interrompre mes grands articles de semaine au *Constitutionnel* pendant tout le temps que je serai hors de Paris.

Tout va très bien ici, en politique ! Fasse Dieu que cela puisse durer et que nous puissions travailler en paix, nous qui travaillons !...

Je vous embrasse et je vous aime, malgré votre pétulance à me condamner toujours sans m'avoir entendu. Je serai bien heureux de vous revoir.

Votre ami,

Jules Barbey d'Aurevilly

Et Madame Le Vivier ?...

1er Août 73, Paris.

JE n'ai pas besoin de doubliers, mon frère m'en doit *six* et je ne viens pas à Valo-

gnes pour y donner des dîners, mais pour y travailler et pour y vivre d'une *vie cachée*. Mais comme nous n'aurons jamais l'occasion d'en avoir à meilleur marché, — que, d'un autre côté, la pauvre Madame Le Vivier est à ce point de gêne, prenez-lui pour moi celui qu'elle vous offre, au prix que vous dites, et faites-en cinq.

... Je viens d'envoyer à Valognes 45 mètres de rideaux, — sans compter ceux de l'alcôve, qui vont partir. C'est Madame Décugis qui les fera et les posera.

Si les fauteuils et les bergères de *Mons* Ernest doivent être regarnis, c'est elle que je chargerai de ce travail-là. Mais il faut que je les voie pour savoir ce qu'il y a à faire.

...Ernest a été tout *dernièrement* mis en *demeure* par moi de continuer ses envois.

...Je vous aime et je reviens. J'arrive ! Tout le reste est du superflu.

J. B. d'A.

---

8 Août. Vendredi.

Ma chère Elysabeth,

MANGEZ votre coquillage sans votre ami.

Il m'est impossible de partir avant Dimanche soir.

J'ai des choses qui ne *dépendent pas de moi, mais des autres,* qui ont été remises à *Samedi soir.*

Et il fait si chaud que je ne veux partir que le soir.

Donc, *Lundi,* je souperai chez vous.

Votre ami.

Jules.

La saint Laurent ! Je suis sur son gril.

(En hâte.)

---

30 Août 73. Valognes.

Hôtel de Grandval-Caligny
Samedi.

NON, pas demain ! Mais quel jour après ? Le premier jour qu'il fera beau. Merci, ma chère amie, mais *demain,* non ! *sans intrigues,* je ne puis pas.

Mes rideaux sont posés et je fais travailler aux fauteuils. Je *travaille aussi très bien,* dans le silence de mon jardin, troublé depuis deux jours par le vent qui joue de l'orgue et de la clarinette dans mes arbres, comme un musicien effréné !

Valognes est deux fois plus mort qu'à l'ordinaire déjà si mort, mais *j'y vis, moi !*

Toutes les belles Dames de l'endroit sont à Carteret où je suis allé passer une journée, la dernière journée de feu qu'il ait faite, *il y a huit jours aujourd'hui.* J'y ai attrapé le plus vigoureux coup de soleil, en plein visage. Si les femmes vous embrassaient comme ça, on se ferait moins embrasser !

Mais j'ai écrit à ma belle-sœur que j'ai besoin de mon linge et de mon argenterie, et que quand on a des domestiques on peut très bien faire faire un paquet, et l'envoyer !

Elle m'a répondu qu'elle enverrait cette semaine à M. Le Marinel. Cela va donc arriver. J'espère bien trouver le paquet, quand j'irai à Saint-Sauveur.

A bientôt donc et tout à vous de la plus sincère amitié.

Jules

Madame Bezot, à qui je dis bien des choses, a pu lire mon article sur Favre, fait à Saint-Sauveur (qui a paru Lundi, 25 août).

Il y en aura un autre, dans un autre genre, dans le *Constitutionnel* de Lundi.

Vous voyez bien que je n'intrigue pas.

Lundi matin.

Ma chère Elysabeth,

VOILA votre commission faite. Je vous envoie les prix : ci-inclus.

Les à 18 sont très jolis, et les autres *bien.*

J'ai oublié dans mon lit, chez Vindars, le premier volume des Mémoires de Ségur. J'en ai le plus pressant besoin. Renvoyez-le moi, demain, je vous en prie, par Emile.

Je dis le *premier volume des Mémoires.* Il y a un volume de *Mélanges* de Ségur que j'ai lu et dont je n'ai pas besoin. Qu'il reste là-bas.

Merci et bonjour.

Votre ami,

Jules B. d'A.

Valognes. Jeudi, 18 Septembre 1873.

Ma chère Elysabeth,

LES draps sont trop petits d'une demi aune en long, et d'une demi aune en large.

Le compte des doubliers y est.

Le compte des torchons aussi.

Maintenant, *vérifiez* si, dans les serviettes, il n'y a pas des confusions. D'après ma note, il me faut

4 douzaines de serviettes (de table).

5 douzaines de serviettes (de toilette).

Détachez la note, à l'autre page, que j'envoie, par vous, à M. Le Marinel pour sa réclamation.

Mais envoyez-moi les serviettes de suite, avec le linge et les pantalons que j'ai laissés chez Mme Vindard.

Je vous embrasse et vous remercie.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Valognes, Mardi, 22 Septembre 73.

MA chère Bébé, — je ne veux point de paravent, puisque je ne suis pas dans ma salle à manger l'hiver. Et puis, c'est encombrant, et j'aime l'espace.

J'ai reçu des couverts, — les six dus, — envoyés par l'orfèvre de Caen. Ils sont enfin ce qu'ils doivent être. Je les ai fait vérifier et peser par Blaisot.

Il me manque deux douzaines de serviettes de toilette et une de table.

Je vais l'écrire à M. Le Marinel.
Je vous embrasse et vous aime.

J. B. d'A.

La pauvre Théodorine m'avait écrit qu'elle envoyait les couverts.

A Paris. Samedi.
(4 Oct. 73.)

Ma chère Elysabeth,

VOUS ne direz point que je ne suis pas fidèle dans mes promesses. Je vous avais promis de vous écrire de Paris et je vous écris.

J'y fais mes affaires et j'espère repartir pour Valognes Jeudi au plus tard. J'y passerai un jour, et, *de là,* je partirai pour Saint-Sauveur.

Je l'ai mandé hier à M. Le Marinel. Je crois vous avoir dit que j'ai reçu d'un orfèvre de Caen, pour le compte de M. Du Motel, des couverts d'argent vrai, et de poids. Mais j'ai aussi reçu une lettre assez plaintivement accusatrice de ma belle-sœur, qui m'appelle *tracassier,* parce que je trouve que du *Ruolz n'est pas de l'argent* et que le *lit n'était pas superbe !*

On n'a pas idée de ces gens-là !

Les draps, d'une ridicule insuffisance, ont dû être renvoyés par M. Le Marinel, avec réclamation de deux douzaines de serviettes de toilette et d'une douzaine de serviettes de table.

Le chagrin qu'elle a de son mari empêche probablement ma belle-sœur de compter...

Ma chère Elysabeth, puisque je n'ai pas stipulé avec M. du Motel des taies d'oreiller, voulez-vous avoir la bonté de m'en faire faire une douzaine dans le genre de celles que vous avez eu la bonté de me prêter ?...

Et puis, faites-moi faire à votre loisir des serviettes de toilette. C'est surtout de celles-là qu'il me faut pour plus tard. Ma manière de vivre est telle à Valognes que j'ai assez de linge de table comme cela.

Rappelez à Madame Vindard les pigeons que je lui ai demandés, et, à Vindard, l'armoire comme celle de sa bru. S'il pouvait m'en trouver une, je l'achèterais.

Il fait un temps superbe ici qui me fait d'autant plus regretter Valognes, où j'ai, avant de partir, planté *trois cents pieds de Rosiers* pour la volupté de l'été prochain.

Votre ami qui vous embrasse.

Jules.

Rue Rousselet, 25.

Mercredi.
6 Novembre 1873. Valognes.

Ma chère Elysabeth,

JE n'ai pu faire votre commission plus tôt, parce que Constance était morte et que M[me] G... était à Colomby.

Pas de gants de peau de castor chez Massif, ni de mitaines.

Il n'y a en a qu'en laine pour deuil. En voulez-vous ?

Votre ami,

J. B. d'A.

Et mes livres ?...

Valognes. — Jeudi soir.
(19 Déc. 1873.)

MA chère et récriminante et grondeuse Elysabeth,

D'abord, voici la note de Blaisot sur les couteaux de table.

Ensuite, vous aurez d'ici deux jours vos gants, car ils sont demandés à Paris.

Et enfin, fâcheuse nouvelle puisqu'elle renverse nos plans ! Le concert de Saint-Lô est remis au 27. Je ne pourrai donc aller à Saint-Lô que le 26, le *lendemain de Noël.*

Mais si je ne puis retourner avec vous à Saint-Sauveur, vous pouvez toujours déjeuner avec moi.

Ma chatte m'empêche d'écrire droit en se roulant sur mes genoux, mais elle ne m'empêche pas de vous aimer.

Jules B. d'A.

Valognes. 5 Janvier 74.

Ma chère Elysabeth,

JE vous écris sur la dernière feuille de papier qui me reste. Je vais partir !

Je serai *chez vous Mercredi, retour d'Emile.* J'écris à M. Desylles pour qu'il me donne à dîner *Jeudi,* et *Vendredi matin* je reprends l'Emile, pour m'en aller à cet abominable Paris *le lendemain !*

J'ai recommandé votre cabaretier au Préfet, qui ne veut pas être agréable au *Foubert,* qu'il déteste ; mais j'ai dit que *Foubert* n'était pour rien là-dedans (s'il était hostile, ce serait excellent), et, alors, j'ai eu l'assurance du dit Préfet qu'il ferait tout pour m'être agréable. Je lui écrirai de Paris, pour qu'il n'oublie pas. Il faut que nous l'emportions !

A bientôt, accompagné de bonbons !

Votre ami.

2 Mars 74. Paris.

Ma chère Elysabeth,

IL y a des rêveuses d'amour. Vous, vous êtes une rêveuse d'indifférence. Moi, cesser de vous aimer ! Moi chez qui nul sentiment ne finit... malheureusement ! Et je ne dis pas ce *malheureusement* pour vous, — mais pour moi.

Et tout cela parce que je ne vous écris pas ! Mais ma chère amie, vous ne connaissez pas ma vie, qui est un enfer d'occupations différentes. Monde (cet exécrable et adorable monde !), travail, ennuis, — car j'ai des ennuis, — dépense du temps sous toutes les formes, et joignez à ce délicieux inventaire la répugnance que j'ai *maintenant* à écrire à mes meilleurs amis. Toutes ces choses ne doivent-elles pas vous expliquer mon absence de lettres, sans avoir besoin de recourir à ces vilaines explications que vous me donnez de mon silence ? Et pouvez-vous bien avoir le *cœur* de m'écrire que je pense à rompre avec vous ! C'est tout simplement insensé !

Vous voyez ! Je n'écris pas davantage à M. Desylles, ni à M. Royer, à qui j'ai *écrit une seule fois* et qui s'est vanté de trois de trop, s'il a dit quatre. Je vais cependant lui

écrire, — à M. Desylles, — puisque sa sœur est si malade. Je surmonterai mon dégoût actuel de toute correspondance pour lui donner ce témoignage de déférence et d'affection.

Ma santé est très bonne. Je voudrais que les affaires publiques fussent aussi bonnes que ma santé. Mais elles traînent d'une façon terrible. On ne gagne point d'argent. Paris, malgré les fourneaux économiques de Mme de Mac-Mahon, crève de faim. J'ai été obligé de commencer un procès à l'éditeur Palmé, pour le forcer à exécuter ses traités avec moi dont il renvoyait l'exécution à la reprise des affaires, c'est-à-dire aux calendes grecques. Je me suis montré très Normand dans cette contention et j'ai épouvanté mon homme, qui s'est engagé pour le mois de Mai, par *peur du procès*.

Je ne vous parle pas de mes articles au *Constitutionnel,* puisque Madame Bezot voit le *Constitutionnel.* Seulement, *ils* ont maintenu les *deux* articles par mois, au lieu de *quatre,* toujours par mesure d'économie. Vous voyez que je ne suis pas plus sur des roses que la France entière, mais la France l'a bien mérité, tandis que moi !...

Tenez, ma chère amie, je suis tellement pressé et je m'appartiens si peu que je suis

obligé de brusquer ma lettre et de la terminer ici... Il faut que je m'en aille poser pour un grand portrait que l'on fait de moi et qu'on veut mettre à l'*Exposition*. Bonsoir donc et adieu. Je vous embrasse. J'avais pourtant bien des choses à vous dire ! Mais deux mots de conversation valent mieux que ces bêtes de lettres pour se mettre au courant l'un de l'autre !

Donc, tout à vous, en attendant que nous puissions causer.

Votre ami.

Jules

Mille tendresses à Léon, et à Galathée mille... quoi ?

Deux oublis :

Votre bonhomme a-t-il son autorisation de cabaret ? Faut-il que je ré-écrive à mon ami de Champagnac ?

Je prendrai à Mme Pilar quatre foulards anglais, — pas plus.

Paris, Dimanche.
8 Mars 1874.

Ma chère Elysabeth,

JE SUIS très touché, mais je ne *veux* point de votre argent. Gardez-le pour venir

me voir. J'aime mieux vous voir que tout. D'ailleurs je n'en ai pas besoin. Quand les temps sont mauvais, je sais boucler ma ceinture. Je fais moins de dépenses et de folies et peut-être cela vaut-il mieux...

D'ailleurs si je vous ai parlé de l'état de Paris, comme rasement d'affaires, c'est parce que c'est la préoccupation ici. Rien ne va et tout le monde se plaint. Les vils drôles qui ont dansé sur les ruines de l'Empire dansent sur les ruines de la fortune de la France. Quand sortirons-nous de l'étreinte actuelle, si même nous en sortons ?...

Pour mon compte pourtant, ma chère amie, rassurez-vous. Je crois bien que je vais rentrer au *Figaro*. Ils ont dit dans ce journal tant de bêtises depuis quelque temps qu'ils doivent éprouver le besoin d'y mettre un peu d'esprit. J'aurai (me dit-on) prochainement *un Théâtre,* et que ce soit prochainement, car vers le 25 Mai je filerai sur Valognes.

Mon amour pour cette belle morte adorée grandit de tout ce que je vois et de tout ce que je ressens ici. Quand serais-je entre mes platebandes de roses et mes *bouquets de femmes de la messe de midi ?...* Quand déjeunerons-nous ensemble à l'hôtel Grandval ?... Qui sait ? Si vous venez, je m'en retournerai peut-être avec vous !

Je vous écris au pied levé, à bâtons rompus, du monde autour de moi, car c'est aujourd'hui Dimanche, mon jour de réception. Je vous remercie encore. Je vous embrasse et je vous aime, et je vous défends de penser qu'il puisse y avoir un moment où je ne vous aimerais plus.

C'est là une pensée du Démon, et il en a de plus aimables, le coquin !

Votre Jules.

A propos du Démon, je touche à la fin de l'impression des *Diaboliques,* qui paraîtront avec les roses. Pourquoi ne parlez-vous pas de Galathée ? Est-ce qu'elle doit me fuir... même dans vos lettres ?

Dites à Léon que je l'embrasse.

---

4 Mai 1874. Lundi.

Ma chère Elysabeth,

VOUS partez ce soir. Vous êtes bien heureuse. Que ne puis-je m'en aller avec vous !

Vous me demandez une lettre pour l'abbé. Montrez-lui celle-ci. Il y trouvera que je l'aime et cela lui suffira. D'autant plus que je lui ai écrit il y a quelques jours et qu'il ne m'a pas répondu.

Je le priais de s'informer si M. Desylles avait reçu une lettre de moi, — écrite le jour même où vous êtes venue chez moi. Je ne reçois point de réponse non plus de M. Desylles à cette lettre où je lui disais que je n'avais reçu *ni de lui ni de personne* — que de vous, à Paris, — la nouvelle de la mort de M[lle] Adèle.

Ma lettre était très surprise et très indignée de ceci : qu'il *pût jamais* croire que je ne répondrais pas à une lettre, s'il m'en écrivait une, et que je n'en avais pas reçu.

Il y avait assez d'amitié exprimée dans ma lettre pour qu'il me répondît de suite.

Il ne m'a pas encore répondu.

Qu'est-ce à dire ?...

Y a-t-il des gens à Saint-Sauveur qui suppriment les lettres de M. Desylles à moi, ou mes lettres à M. Desylles ?...

C'est ce que je voudrais bien savoir.

J'ai écrit à ce sujet, pour me plaindre, au directeur général des postes. Mais il ne m'a pas encore répondu. Il fait faire probablement des recherches. Y a-t-il là quelque mystère ?...

J'ai écrit à M. le Curé, qui avait signé avec Léon la lettre où Léon m'avertissait des plaintes que M. Desylles faisait de mon silence. Je lui disais, à M. le Curé, ce que je vous ai dit à vous-même, c'est que je ne POUVAIS

pas avoir la bêtise et la grossièreté de ne pas répondre à une lettre de M. Desylles, s'il m'en avait écrit une.

Pas de réponse non plus !!!!!

Je vous prie, ma très chère, de vous informer de tout cela, — mais surtout *de ceci :* M. Desylles a-t-il reçu la lettre que je lui ai écrite *le jour même que vous êtes* venue me voir ?

Allez, si vous voulez, *de ma part*, le lui demander.

Je flaire des suppressions de lettres et je veux tirer la chose au clair.

Tout à vous d'amitié et à bientôt, du 3 au 5 Juin.

Jules Barbey d'Aurevilly.

(En hâte)

Paris, Dimanche 19.
Non ! MERCREDI.
(23 Sept. 74.)

Ma *cara* Elysabeth,

JE serai près de vous dans bien peu de jours. Je devrais même y être dans ce moment, mais j'ai été retenu par la difficulté de négocier et de faire escompter les billets que m'a-

vait fait *Palmé* pour solde de la nouvelle édition de mon *Prêtre marié*.

Grâce à Dieu, cette opération est terminée et je peux partir.

Mes *Diaboliques* sont prêtes, — et paraîtront le 15 d'Octobre.

L'impression (et les corrections) du *Prêtre marié* sont terminées entièrement, et le livre paraîtra aussi le 15 d'Octobre, — qui, pour les livres, est une date sacramentelle.

J'ai fait exactement ma série d'articles au *Constitutionnel*. Bref, j'ai fièrement travaillé depuis mon arrivée ici et je vais non pas me reposer, mais revoir mon bien-aimé *Valognes* avec délices.

Je ne puis plus dire mon bien-aimé *Saint-Sauveur*, mais le *Saint-Sauveur où il y a encore trois ou quatre personnes que j'aime*.

Vous savez — n'est-ce pas ? — où est votre place, parmi ces trois ou quatre-là ?...

Vous m'avez écrit (et je vous remercie de cette attention, qui m'a prouvé combien votre amitié est vigilante,) pour du linge à acheter à la vente de Mlle Desylles. Je ne vous ai pas répondu dans le moment, parce que j'étais en villégiature chez des amis à Enghien. Votre lettre était restée à Paris. Je l'y trouvai à mon retour, et comme je n'avais

point l'envie d'acheter du linge, en ayant bien assez avec la vie que je mène à Valognes, et comme aussi la vente de Mlle Desylles était peut-être faite, je m'épargnai de vous écrire, car une lettre, même à la meilleure de mes amies, me coûte maintenant. Je n'ai plus le cœur aux lettres, quoique j'aie encore un cœur...

Je pense bien que la vente est faite et archifaite. Si elle avait été retardée, j'y aurais bien pris quelques douzaines de serviettes de toilette, — les seules qui me soient utiles ; mais vous m'avez promis de m'en faire faire quand j'en aurai besoin.

Quant au linge de table, j'en ai vraiment plus qu'il ne m'en faut.

A bientôt donc, ma chère Elysabeth. Je crois être samedi à Valognes et la semaine prochaine, pour la fin du mois, à Saint-Sauveur.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Valognes. 4 Octobre 1874.

Ma chère Elysabeth,

J'AI oublié ma bague, au bouton du couvercle de la cafetière de Madame Vindard.



Je lui ai écrit hier, par Emile, de la mettre dans une petite boîte, — de l'envelopper, la boîte, et de la cacheter avec la cire qui est sur ma table.

Et de me l'envoyer le lendemain par Emile. à qui j'ai recommandé, en termes très vifs, la boîte et la bague.

Non seulement Emile n'est pas venu aujourd'hui, mais sa belle-fille n'a pas même passé chez moi. Je suis très mécontent.

Veillez à cette pauvre bague que j'attends. Je me fie à votre amitié.

Jules

La cafetière est sur la cheminée et ne sert jamais.

Envoyez, s'il vous plaît, le n° de la *Presse* à M. Desylles.

Valognes. Hôtel Grandval.
25 Novembre 1874.

Ma très chère Elysabeth,

J'AVAIS dit *Jeudi*.

Je ne pensais pas que j'avais un article à faire partir pour le *Constitutionnel* de la fin de la semaine.

Je ne serai donc chez vous que Dimanche, pendant Vespres.

Je vous embrasse. Jules

Paris le 20 Mars 1875.
Samedi.

Ma chère Elysabeth,

OUI, je suis insupportable, mais la vie est encore plus insupportable que moi. Je n'écris point, mais je ne vous en aime que plus... Je n'ai pas le temps de faire ce qui me plairait. Mon hiver a été effroyable d'occupations *bêtes* qui se sont ajoutées à mes travaux. J'ai eu un procès à étouffer, et ce n'a pas été une chose facile ! L'acharnement contre moi a été incroyable, ou plutôt très croyable... J'avais été dénoncé au Procureur-Général par des ennemis comme j'ai le bonheur d'en avoir et qui voulurent faire payer au *Romancier* la rigueur du *Critique*. La *morale outragée* n'était que le prétexte, *se venger* du critique, telle était la raison de ce prodigieux acharnement. Du reste, en me poursuivant, les drôles auxquels j'avais affaire ont décidé du plus grand succès que j'aie jamais eu. Comme l'édition de mon livre était épuisée *même avant d'être saisie,* on a vendu des exemplaires *sous le manteau* un prix fou. Chaque exemplaire faisait prime à *soixante* — *quatre-vingt* — et cent francs. Ils sont, tout à l'heure, tous à cent francs !

Malheureusement ce n'est pas moi qui profite de cette furie de curiosité ; ce sont ces chiens de libraires. Mais, plus tard, je ferai une édition à Bruxelles qui me vengera du tort énorme que pécuniairement le procès m'a fait. J'évalue cela, ma chère amie, à une perte de 10.000 francs, au *minimum*.

Je vous raconterai, à propos de tout cela, mille détails curieux que je n'ai pas le temps d'écrire.

Depuis ce procès, écrasé dans son œuf, à force de démarches et d'ennuis, j'ai été obligé de poser pour mon buste, et comme je n'ai pas beaucoup de loisir dans *ma journée* à donner à ces vanités, j'ai été obligé de donner bien des jours de suite à cette pose. Le sculpteur, un de mes meilleurs amis, habite loin de chez moi. Voilà pourquoi, ma chère Elysabeth, je n'ai pas écrit, comme j'avais dit à M. Le Marinel que je vous écrirais, dans le délai des quelques jours que je lui avais donné pour vous le transmettre. J'ai été, comme on dit, *débordé,* et votre seconde lettre est venue s'ajouter à la première et à mes torts.

Je vous remercie infiniment de cette dernière lettre, qui m'a bien prouvé que votre amitié plane toujours sur mes intérêts. Je vais référer de tout ce que vous me dites à M. Le

Marinel. Je savais que les Beaufort ne payaient pas, parce qu'ils étaient embarrassés, et ils m'ont même écrit pour me demander du temps. Je ne leur ai pas répondu, mais Mme du Motel, qui ne *me* paye point, moi, mais qui veut que les autres *la* payent, a exigé l'expropriation, et on la fait, en ce moment, tant en son nom qu'au mien, dont les droits priment les siens, puisque son mari est mon débiteur.

Vous avez bien deviné, ma chère Elysabeth, que si je suis parti sans retourner à Saint-Sauveur vous faire mes adieux, c'est que j'ai été obligé de partir de Valognes immédiatement, à cause de la saisie de mon livre. C'est cela qui m'a empêché de régler, comme je le faisais tous les ans, les Vindard, Emile et Aimable. J'ai pensé qu'ils ne seraient pas inquiets, puisque je suis à présent un habitant de Valognes en voyage. A mon retour, je les paierai, et ce retour se fera de bonne heure cette année. Je crois que je serai chez moi dès les premiers jours de Mai. Gardez pour moi et jusqu'à cette époque ce que m'a fait Aimable. Si elle ne pouvait attendre jusqu'à mon retour, je lui enverrais son argent. Mais j'ai le mois prochain d'assez fortes échéances et, je vous le dis *entre nous*, j'aimerais mieux qu'elle attendît.

Ils ont raison de s'amuser à Saint-Sauveur ! Et Flavie ?... Se marie-t-elle ? Et Galathée ?

Adieu et à bientôt, ma chère *Bébé,* comme dit l'Abbé. Offrez à Madame Bezot les amitiés de son scandaleux ami et croyez à moi, malgré mes silences.

Votre

Jules

Paris. 1er Juillet 1875.

Ma chère Elysabeth,

VOUS n'en aurez pas long de moi, mais pourtant vous aurez ce mot qui vous annonce mon arrivée.

Dimanche j'entendrai la messe de midi à l'Eglise Paroissiale de Valognes.

Il y a longtemps que je devrais être parti, mais...

(Ecoutez ces *mais* terribles !)

J'ai perdu mon amie de vingt-cinq ans (*sic,* mais lisez plus de cinquante), Mme la Baronne de Maistre.

Ensuite, la fille de Madame Le Breton (vous savez ce que m'est Madame Le Breton) est morte à trente-deux ans, en 24 heures, au moment où l'on s'y attendait le moins, et

comme je pouvais être utile à la pauvre mère j'ai retardé mon départ.

Sans ces deux morts, *l'une sur l'autre*, je serais à Valognes et vous m'auriez déjà vu à Saint-Sauveur.

Que ceci vous soit la preuve que vous êtes toujours dans mes pensées.

Votre silencieux, mais fidèle ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Lundi 12 Juillet 1875.
Valognes.

Ma chère Elysabeth,

JE ne serai pas jeudi à *homarder* le soir chez vous.

Les Vindard, qui ont des *foireux* chez eux ce jour-là, disposent de la chambre ; mais la semaine ne se passera pas que je n'aille à Saint-Sauveur.

Je suis allé chez Blaizot pour vous et j'ai vu son *atelle* de femme. La montre n'est pas prête, et ne le sera pas pour Jeudi. J'ai voulu la reprendre, mais les morceaux y sont, non la montre. Il faut donc que vous attendiez les loisirs de ce singulier horloger, qui ne s'occupe que d'agriculture.

A vous de cœur.

(Au galop) Jules B. d'A.

25 Janvier 1876.
Hôtel Grandval

Ma chère Elysabeth,

C'EST le diable (non ! car le diable se trouve toujours bien partout) que de trouver ici une toile d'emballage, même en la payant plus qu'elle ne vaut. La ville morte que j'adore, et peut-être parce qu'elle est morte, n'emballe pas ses momies. Cependant on m'a promis pour demain la dite toile introuvable. C'est le Hochu, ou le Houchu, qui a épousé une petite que j'ai vue à la poste et dont le front n'était pas trop laid, quand il rougissait, qui l'a déterrée dans le fond de ses magasins. Ces gens supérieurs n'emploient que le papier.

Dites à Emile de passer chez moi prendre les 40 francs contre un reçu signé de sa patte. Il vous les remettra et ainsi nous sauverons les frais de poste. Dites, après cela, que je n'ai pas d'ordre, Mademoiselle !

Envoyez-moi M. Le Marinel, dès qu'il sera revenu, en lui disant que je l'attends. Je suis si pressé de me rejeter dans mon gouffre de Paris, dont j'ai horreur en y tombant.

J'enverrai des bonbons à l'abbé un de ces jours. Adieu.

Il fait un temps superbe (quelle nouvelle !) mais pas dans mon cœur.

Votre ami.

Jules B. d'A.

Faites parler de moi à Galathée. Mon respect à Madame Bezot, — très aimable la dernière fois que j'ai dîné avec elle. Plus douce que vous, ma violente amie, que j'aime pourtant malgré ses cris de vautour.

Hôtel Grandval. Jeudi, 3 février 1876.

Ma violente, mais excellente amie,

J'AI hier, réclamé, par un mot d'écrit, confié à Emile, la clef de mon sac, oubliée chez Mme Vindard (sur la table ou sur la cheminée). Il ne se perd jamais rien chez Mme Vindard. Si donc la clé ne m'est pas revenue ce matin, c'est la faute d'Emile.

Voulez-vous veiller à ce que cette clé me revienne demain ?... Vous m'obligerez. Vous m'avez appris à compter sur vous. Je vous quitte pour profiter de ce rayon de soleil sur les routes des environs.

Votre ami grondé par vous, mais très doux.

Jules

Qu'on enveloppe bien la clé. Elle est très petite.

Paris. 11 Mars 1876. Samedi.

MA chère Elysabeth, — je ne suis pas un étourdi, — mais je suis un occupé et un *préoccupé,* — et j'ai perdu ou égaré la lettre où se trouvait le numéro de vos gants. Renvoyez-le moi de suite, et quelques jours après vous recevrez vos gants, gris, lisérés de noir. (C'est bien cela, n'est-ce pas ?...)

Je suis ici depuis le Mardi gras et je m'y ennuie comme je ne me suis jamais ennuyé. Je vous regrette. Je regrette Valognes, et je n'aspire qu'au moment où je reviendrai vers vous.

Vos jambons ont eu le plus triomphal des succès. Moi, je les ai trouvés un peu trop gras, *pas assez fumés,* mais j'ai été accusé de pessimisme, de n'être jamais content de rien. Il est vrai que je ne suis pas content de grand chose, dans ce temps de politique imbécile et infâme, qui nous mène au néant. Heureux ceux qui peuvent s'expatrier.

Adieu, ma chère amie, je suis trop noir pour continuer cette lettre. La seule chose *rose* dans ma vie, c'est l'idée de revoir bientôt Valognes et vous.

Votre ami.

Jules B. d'A.

Mes affections à Mme Bezot.

Paris, 7 février 77.

Ma chère Elysabeth,

C'EST moi, le cœur qui pense à vous, mais qui n'écrit pas.

C'est moi, ma chère amie. Comment vous portez-vous ? Comment vont les vôtres, Mme Bezot et M. Le Bouffi ? Comment va tout ce qui m'intéresse à Saint-Sauveur ? *L'iniquité* et *Galathée* ?...

Moi, je vais mieux. Je me suis raffermi, mais la mort de l'abbé a été un si vigoureux coup de tampon que j'ai eu beaucoup de peine à me remettre de cet ébranlement. Le temps, l'affreux temps fait son petit travail sur nos misérables cœurs. Il rend les souvenirs moins douloureux ; mais, franchement, je crois qu'il les rend plus présents, en les adoucissant. Je n'ai jamais pensé à Léon, quand il vivait, autant que j'y pense depuis qu'il n'existe plus. J'éprouvais cela *déjà à Valognes ;* mais plus je vais, plus cette sensation, au lieu de diminuer, se précise.

Que je comprends bien, ma chère amie, le chagrin éternel que vous ressentez de la mort de votre mère !

Donnez-moi, quand vous m'écrirez, des nouvelles de mon ami Desylles. Je lui ai écrit

depuis que je suis ici et il m'a répondu, presque poste pour poste, une lettre charmante, et moi qui n'oublie pas la touchante bonté qu'il m'a montrée après la mort de mon frère, je vais recommencer.

J'ai adressé mon *Prêtre marié* à M. l'abbé Anger, qui m'a répondu une fort belle et longue lettre. Je vais lui envoyer l'*Ensorcelée*. Cet homme me convient et je crois que nous nous lierons.

Si vous le rencontrez, parlez-lui de moi.

Et que *votre cœur* vous parle de moi aussi.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Paris, 24 Février 1877.

MA chère et toujours injuste Elysabeth, qui vous susceptibilisez de tout, et qui ne vous connaissez ni à mon cœur, ni à ma vie !

Je ne crois point avoir à répondre à M. de Saint-Albans, qui ne sait pas que j'existe et qui écrit à tout le monde, excepté à moi.

Dites à l'excellent M. Viel que je le remercie de son ouverture... Il peut — si cela lui convient — répondre sur la maladie et l'affaiblissement du moral de mon cher Abbé, — questions d'ami plus que de créancier. Je n'ai

jamais entendu dire à Léon qu'il dût quelque chose à M. de Saint-Albans, et même je ne lui ai jamais entendu prononcer le nom de M. de Saint-Albans. Or, comme quand quelque chose tourmentait Léon il me le disait avec plainte, je ne crois pas que la chose puisse être ce que vous croyez.

Si cela était ce que vous croyez, il aurait écrit au notaire ou au juge de paix de Saint-Sauveur.

Et puis, si c'était un créancier, pourquoi s'informerait-il de la maladie ?...

Il se serait informé des parents et des héritiers.

Ma chère Elysabeth, toujours prompte à accuser et à taxer les gens d'ingratitude ! — je n'ai pas répondu de suite à l'envoi des jambons, parce que je voulais vous dire ce qu'ils étaient. L'un d'eux — celui que j'ai donné à Mademoiselle Coppée — avait un trou au beau milieu, et les bords de ce trou, assez grand, commençaient à se gâter. L'autre était bon.

Je vous plains très fort, ma chère amie, de mettre *sous tout* de l'indifférence et de l'ingratitude. Cela est blessant pour vos amis, et si je ne pensais pas qu'*aimer absout de tout,* je penserais que vous avez une bien mauvaise manière de m'aimer.

Merci de la lettre de M. l'abbé Anger. C'est la seule amabilité qu'il y eût dans votre lettre que la sienne.

Votre ami, malgré vos injustices.

J. Barbey d'Aurevilly

(En hâte.) Le charcutier, consulté ici, a dit que le trou du jambon venait de cela : qu'il n'était pas assez salé.

Paris, Mardi 7 Mai 1877.

MA chère Bébé, comme disait mon pauvre Léon, vous avez bien fait de coucher dans mon lit. Madame Hébert a bien fait de vous y laisser coucher, et j'espère qu'elle a été une bonne femme de chambre. Elle est fine, et elle voit bien que vous êtes pour moi une amie.

Et parce qu'elle vous a bien reçue chez moi, je ferai ce qu'elle désire. Donnez-lui vingt francs sur l'argent que vous me dites avoir à moi. Donnez aussi la paire de bottines dont vous m'avez parlé à Madame L. et mettez dans ces bottines mon respect en les lui offrant.

Vous trouverez, ma chère Elysabeth, ici, dans cette lettre, un portrait de votre ami. Il (ce portrait) est trouvé très bien à Paris, pour ne pas dire un mot plus vif... Il faut être modeste. J'en ai envoyé un tout pareil à mon ami

Desylles, en lui écrivant une longue lettre et en lui annonçant que les *Bas bleus* (des Bas longtemps à *mettre*, mais, enfin, ils sont mis) étaient entièrement terminés et que leur apparition ne dépendait plus que de l'imprimeur. Il en est à la page 300 et quelques. Mais il est surchargé (me dit-il) de besogne, et il ne va pas aussi vite que je le voudrais.

Je dis à M. Desylles que j'espère bien les lui porter, moi-même, à Saint-Sauveur, quand je reviendrai à Valognes. Je n'y reviendrai qu'après le lancement du volume et je compte bien que ce sera en plein été, et que cela ne retardera pas de beaucoup mon départ à la date accoutumée, si cela le retarde. Valognes est toujours pour moi la terre des êtres adorés *qui n'y sont plus*. La ville des spectres qui me hantent et avec qui je vis, *au fond de moi*.

Tout cela est bien sentimental pour un vieux mauvais sujet de mon espèce. N'en riez pas, vous qui (mais c'est une autre affection) aimez votre mère comme si elle vivait.

Allez ! je ne l'ai pas oubliée, non plus que vous, et je vous embrasse, en pensant à elle.

Votre ami Jules

Puisque vous ne me parlez pas de Madame Bezot, elle va donc mieux. Dites-lui mes souvenirs émus.

Paris, 4 Septembre 77.

MA chère Elysabeth, merci de vos deux lettres et du sentiment qui vous a fait me les écrire. J'ai écrit immédiatement à mon grand et cher ami M. Desylles pour lui expliquer mon retard, puisqu'il avait la bonté d'être impatient.

Il a reçu ma lettre Dimanche, et, voyez ! il n'a pas tardé à me répondre. J'ai sa réponse *de ce matin*. Je lui avait dit la cause de mon retard, qui est seulement dans les soins *matériels* donnés à mon livre, — la nécessité de presser l'éditeur pour en finir et le désir de lui en apporter, à lui, M. Desylles, le premier exemplaire. Il a parfaitement compris tout cela, et même m'a donné le conseil de rester jusqu'à parfaite conclusion de la chose, — conseil que je ne suivrai pas.

Car, si d'ici le 15 le livre est encore retardé, je filerai vers Valognes et vers Saint-Sauveur, où j'attendrai qu'on me l'envoie.

Je suis très décidé à partir après le 15, comptez là-dessus, ma bonne amie, et que je ne serai pas deux jours à Valognes sans aller à Saint-Sauveur vous embrasser et vivre quelques jours avec vous.

Adieu, je vous aime de la plus profonde amitié.

Jules B. d'A.

Au galop de la plume et du cœur.

Valognes.
Hôtel Grandval-Caligny.

MA chère Bébé, comme disait l'Abbé,

J'avais prié M. Delisle de vous dire que je vous arriverais Lundi.

Mais, Lundi, c'est ici la *Foire crottée* et je veux me tremper dans cette adorable crotte de la *crottée*. C'est pour moi une crotte historique et patriotique, et je resterai conglutiné *là-dedans*.

Sérieusement, j'ai aussi un article à envoyer à Paris. Je n'irai donc que Mardi à Saint-Sauveur.

Votre ami, et aussi à Madame Bezot, — *la Raison que j'aime.*

Jules B. d'A.

Nuit du 30 au 31. 1877.
Hôtel Grandval

MA chère amie, voici ma dernière nuit ici, — il est minuit, — et je vous envoie mes

vœux de bonne année avec un pot pour mettre des fleurs.

J'y mets mes vœux, — dans ce pot, — mais s'ils devaient y être *tous,* il faudrait qu'il fût plus grand.

Il n'y aurait pas de pot assez profond pour cela.

Je n'ai pas très bien compris votre lettre. Je n'ai de notes que ce que je vous ai donné. Si celles dont vous me parlez manquent, je n'en ai pas de copies ; mais sont-ce celles-là qui manquent ? Voilà la question.

Je n'ai pas très bien compris. Adieu, mon amie. Je suis et serai toujours votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Envoyez, je vous prie, les jambons pour les *Rois !* Rue Rousselet 25.

Je veux en faire don, pour ce jour-là.

---

19 Juin 1878. Paris.

Ma très chère Elysabeth,

JE ne vous ai pas répondu poste pour poste, et voici pourquoi.

Je n'ai pas de billets d'Exposition, tout journaliste que j'aie le malheur d'être, parce que je ne fais rien sur l'Exposition. Celle de

peinture, que je devais faire à la *Revue de France,* je ne la fais point. J'ai rompu sur la question d'argent avec le directeur, qui est un cuistre et qui a voulu m'exploiter.

Mais j'ai vu plusieurs journalistes en position d'avoir des billets ; seulement, ils sont tous rongés d'une parentaille venue à Paris pour voir cette Exposition, si magnifique aux yeux de l'Imbécillité française, et ils n'en donnent qu'à cette vermine de parents et d'amis de province, et les amis de *leurs amis* ne sont pas pour eux des amis.

Ils n'ont donc eu rien à me donner. Je le regrette, ma chère Elysabeth, et encore plus le plaisir de vous les porter.

Serrez la main d'Alfred et croyez-moi ce que je vous serai demain et toujours,

Un ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

Paris, Samedi 30 Août 78.

MA chère Elysabeth, j'ai dit à l'abbé *Anger,* mon ami, que je vous écrirais, et je vous écris. Cette lettre me précèdera *de bien peu.* Je ne puis pas vous mander le jour de mon départ. Comme je l'avais dit à l'Abbé, comme je l'avais écrit à M. Desylles, la grève

des typographes m'a retenu à Paris ; à présent, *c'est* la *vente de deux volumes.* Je ne partirai que quand mes deux traités seront SIGNES, — mais j'espère que ce ne sera pas long, — quelques jours !

Maintenant, il ne m'est plus permis de compter sur *un autre que moi.* Je me doutais bien, du reste, qu'il en serait ainsi. Votre amitié pour moi avait des espérances que je n'ai jamais partagées ; mais on a beau être sagace, l'espérance, que l'esprit qu'on a repousse, est une diablesse de couleuvre qui se glisse encore par-dessous la porte la plus hermétiquement fermée de nos cœurs... et on n'écrase pas facilement, sous son talon, la tête de ce reptile-là !

N'en parlons plus. Vous aviez, par amitié pour moi, fait un rêve. Ma chère amie, il faudra mourir les armes à la main, c'est-à-dire la plume à la main, et c'est ainsi que je mourrai. Je n'aurai jamais eu de gagne-pain que mon cerveau, et le talent que j'ai n'est pas assez bas pour être une fortune, car le succès, la popularité, *la fortune,* n'appartiennent qu'aux *talents bas,* — au niveau de ceux qui les payent !

L'abbé, dont je reçois une lettre à l'instant, me parle d'un testament qui donnerait un soufflet au premier et qui *inquiéterait,* dit-il,

« ceux qui sont *nantis* ». Je n'en crois rien, ma chère Elisabeth. Ce sont là des commérages de Saint-Sauveur. D... était *un réfléchi*. Il savait bien ce qu'il faisait. Il n'y avait pas d'homme moins ambulatoire. Il a donné aux deux *crampons* de sa vie, P. et Mme de St. Moi, je ne l'avais *cramponné* que par un peu de gaîté, *le temps que j'étais là*. Je m'en allais, le crampon se levait ; mais les deux autres restaient fichés.....

Il était avec moi bien aimable, et l'on croit que l'*amabilité* est de l'*amitié* ; mais ce n'en est pas toujours !

Rien ne changera plus dans ma vie. Le travail ! Le travail, et encore le travail ! Cela ne m'épouvante pas, ma chère Elisabeth. Dieu m'a donné une si fière santé que je puis encore passer beaucoup de nuits ! Qu'il soit béni pour ce qu'il m'accorde, et béni encore (quoique je le dise avec moins de reconnaissance) pour ce qu'il m'a refusé !

A *bientôt*, mon amie. J'ai fait un article sur votre Adoration *Lamartine ;* lisez-le. Demandez-le à M. Anger. Faites-lui lire cette lettre, comme je l'ai prié de vous montrer la dernière que je lui ai écrite. Je mets ensemble vos souvenirs.

Je vous embrasse et je vous aime. Ce n'est pas la peine de dire cela. L'amitié n'a pas besoin d'être aimable, — et vous le voyez, je viens d'apprendre que l'amabilité n'est pas du tout l'amitié.

Jules Barbey d'Aurevilly

Bien des choses tendres à *l'Egérie* de ma jeunesse.

Hôtel Grandval. Samedi soir.
26 Octobre 1878.

MA chère *Bébette*, — comme disait mon pauvre Léon,

J'ai écrit à l'Abbé, mais comme les brimborions de papier, griffonnés par moi, font (dites-vous) *votre bonheur*, je vous griffonne celui-ci.

Venez quand vous voudrez dîner avec moi, mais tablez sur ceci : Je partirai Lundi 4 de Novembre pour Paris.

Que je vous voie !

J'ai de l'argent à vous remettre.

...J'ai le projet d'aller à *Saint-Wast*.

...Dites à l'Abbé que je l'attends à dîner Lundi.

Jules B. d'A.

Hôtel Grandval-Caligny.
(Toussaint 1878).

Très Pressé

Ma très chère Elysabeth,

VOUS trouverez sous ce pli une décharge à M. Gosse du *Lamartine* de M. Desylles. Vous la lui remettrez vous-même, contre les volumes qui me sont donnés.

Je vous envoie cette décharge pour éviter toute contestation et tout retard.

Je viens d'écrire à M. Le Marinel. Il me semble — et je le lui dis — qu'il pourrait donner décharge pour moi à M. Gosse, puisqu'il a *entre* les mains une procuration pour toucher tout ce qui m'est dû.

Voyez-le. Si quelque raison que je ne comprends pas, moi qui ne suis pas dans les affaires, l'empêchait de donner cette décharge, vous donneriez celle que je vous envoie, cela finirait tout.

Je suis bien pressé de recevoir ce *Lamartine*, que je veux emporter à Paris, et je pars Lundi à huit heures du matin.

Je ne vous dis pas adieu. Je vous le dirai en vous accusant réception du *Lamartine*, paqueté par vous.

Je vous aime et vous embrasse,

Jules Barbey d'Aurevilly

Dites à Aimable qu'elle aurait eu son argent hier, si ce drôle d'Emile n'avait pas refusé à Mme Hébert de venir prendre mes commissions.

Je finirai par casser aux gages une pareille brute ! Je suis furieux.

Je donne décharge à Monsieur Gosse, par les mains de Mlle Elysabeth Bouillet, des volumes de Lamartine (*Méditations* et *Harmonies*) que m'a légués, par son testament, mon ami et parent Monsieur Bottin-Desylles.

Valognes, 1er Novembre 1878.

Jules Barbey d'Aurevilly

Lundi, 30 Décembre 1878.

Ma bien chère Elysabeth,

C'EST moi, qui viens vous rappeler mon amitié et mes jambons !

La folie de travail à laquelle je suis livré ne m'a pas permis d'aller en Armagnac. Gardez-donc les jambons de la Bastide jusqu'à ce que je vous les demande. Mais Mlle Coppée, elle, est à Paris, et elle veut

fêter les Rois et les Jours gras avec moi. Soyez donc, aussi, assez aimable pour m'envoyer les deux jambons qui lui sont destinés. — Et si vous pouvez y adjoindre quelques douzaines de pommes de pigeonnet, vous me ferez singulièrement plaisir.

Vous m'avez dit que vous ne teniez pas à la longueur des lettres, — et qu'il vous suffisait seulement de ce mot : « *Je ne vous oublie pas et je vous aime toujours.* » Comme cela m'arrange aujourd'hui, moi qui n'ai que le temps de vous dire cela et de vous embrasser !

Votre Jules

Un mot seulement. Avez-vous su que le frère de M. Armand Royer s'est tué dernièrement ?... C'était un homme très doux, qui me faisait fidèlement compagnie, quand j'allais à ce fameux cabaret de Tivoli... Quand je retournerai à Valognes, je n'aurai plus, pour mes promenades du soir, de compagnon. Triste, cela.

Bien des choses à l'abbé Anger, à qui j'enverrai un article demain. Et mon respect et mon amitié à Mme Bezot.

9 Février 1879.
TRÈS EN HATE.

Ma chère Elysabeth,

PARDON de vous avoir fait attendre ce mandat.

Je viens seulement de lire votre lettre. Quand je suis en *conclave*, c'est-à-dire quand je fais mon article (et cela dure deux jours), l'ordre est donné de ne me remettre les lettres qui viennent pendant ce temps-là que quand j'ai fini.

Une lettre est une distraction, et sous aucun prétexte je ne veux être distrait de ma besogne !

Je vous embrasse ainsi que l'abbé Anger, et... je m'en vais à la messe qui sonne !

A vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

Accusez réception.

Ah ! un mot encore, quoique pressé !

Ma chère, j'ai été indignement volé par Seignot (*sic*), le *bonbonniériste.*

J'avais donné à un ami la commission d'acheter des bonbons pour vous, puisque, malade, je ne pouvais pas sortir.

Il en a payé pour une somme très honnête (je vous assure), et ils en ont envoyé pour *trente sous*. J'avais payé aussi le port, qu'ils m'ont coté deux francs, pour un si petit paquet ! Ce que j'ai trouvé fort. Mais ils sont tous, ici, comme cela, des voleurs. Et VIVE LA REPUBLIQUE.

J. B. d'A.

Paris, 15 Février 1879.

QUE me demandez-vous ?... Je ne saurais répondre à votre question. Ce que nous serons demain ou après-demain, je ne le sais pas.

Nous avons pour l'heure la République de la convoitise, — et de la platitude. Qu'aurons-nous après ?... je n'en sais rien...

Impossible de répondre à votre question. Demandez à un autre. Moi je ne prends pas sur moi la responsabilité d'un conseil.

Ma chère amie, je puis mieux répondre à votre seconde question. Je n'ai pas revu la*** Son amie est revenue chez moi prendre de mes nouvelles. Sa sœur aussi. Mais (qui me connaît ?) je suis l'implacable, et avec les femmes, je suis... le DESTIN.

2 Juin 79.

Ma chère Elysabeth,

JE partirais incontinent pour Valognes si je n'étais pas retenu par les éditions de mes œuvres, que je suis obligé de surveiller.

Je blanchirais mon frein d'écume, s'il faisait beau temps. Mais le temps est abominable ! Pluie et vent, et quel vent ! Glacé comme en hiver. Les Roses de mon jardin Grandval doivent être défeuillées et il n'y a plus que les épines qui m'attendent.

J'espère pourtant partir dans le courant de Juin. Mais quel jour ? Ma vie est l'escarpolette du Diable et c'est lui qui me lance en l'air !

Cela ne m'empêche pas de tomber à votre cou et de vous embrasser.

Parlez de moi avec l'abbé Anger.

En hâte.

Jules Barbey d'Aurevilly

---

6 Juin, 1879. Paris.

MA chère Elysabeth, je ne me fâche pas de vos épingles, parce que je sais que c'est l'amitié qui les enfonce. Ne croyez donc pas

que les nouvelles amitiés soient pour moi plus chères que les anciennes. Ce que je connais de plus puissant, c'est le passé ! Je n'ai point de correspondance avec mon ami (car il l'est) l'abbé Anger. J'ai répondu à une ou deux questions qu'il m'a faites ; voilà tout !

Je n'écris *plus*, — je n'aime *plus* à écrire. Dites-vous bien cela, quand je ne vous écris pas. Il faut croire à mes sentiments sans que j'aie besoin de les exprimer, comme je crois aux vôtres. Ceci est plus beau que toutes les phrases et que toutes les lettres. Nous sommes un peu mieux que les Perroquets de l'amitié !

Adieu, ma trop susceptible amie, mais pardonnée, parce que je lis dans le fond de son cœur... Aujourd'hui, il ne pleut ni ne vente, c'est notre premier jour de chaleur, et cette chaleur m'est d'autant plus douce qu'elle me fera plus tôt partir pour Valognes et pour *chez vous*.

Adieu, je vous embrasse *sans phrases*.

Votre robuste ami.

Jules Barbey d'Aurevilly

J'embrasse M[me] Bezot, qui croit, elle, à la force du passé.

17 Septembre 1879.
Hôtel Grandval.

EH BIEN ! miss, la lessive est-elle faite ? Le linge est-il *séquié* et rentré ? Et puis-je vous arriver maintenant ?...

Je voudrais, au plus tard, Lundi, car, voici la nouvelle qui ne vous fera pas rire, c'est qu'il faut que je sois les premiers jours du mois prochain à Paris !

J'entre au *Paris-Journal* pour y faire le Théâtre, et la saison théâtrale recommence en Octobre. Donc, bonsoir, Valognes ! la ville vide, d'où ma dernière espérance s'en va ces jours-ci, en même temps que moi !

Il n'y a plus que les pavés et le profil des maisons qui m'y plaisent encore.

Pour entrer au *Paris-Journal,* je ne sors pas du *Constitutionnel.* J'y garde ma position, et ce qui m'échoit double mon budget.

Comme vous m'aimez et que j'en suis sûr, ceci vous consolera peut-être de me voir sitôt repartir pour mon gouffre.

Votre ami et votre embrasseur.

Jules-Jeule

23 Décembre 1879. Paris.

Ma chère Elisabeth,

AMABILITÉS et reproches ! Reproches et amabilités ! C'est bien vous. Je vous ai reconnue. Vous n'aviez pas besoin de signer votre lettre. Je vous aurais bien reconnue à ce charmant méli-mélo !

Je n'ai pas la moindre idée d'avoir promis des bonbons à la petite Vindard, mais c'est tellement *minuscule* que c'est bien possible. Je l'aurai oublié. Eh bien, quand je reviendrai à Valognes je lui donnerai ce que je lui dois, — car on doit ce qu'on a promis. Et j'ajouterai les intérêts au capital.

Quant à votre *foin coupé,* ma chère Elysabeth, je vous l'enverrai avant la fin de l'année, mais il faut que je sorte pour cela, et le temps est si diaboliquement froid par cet enfer de glace que, depuis dix jours, je suis claquemuré et que j'attends le dégel pour sortir. Seulement un peu de patience et moins de promptitude à juger vos amis. Vous n'avez jamais l'esprit ni la plume congelés pour cela.

Les jambons, — venons aux jambons ! D'abord combien y en a-t-il ? Je ne me le rappelle pas. C'est comme les bonbons de la

petite Vindard. Mais, dans tous les cas, s'il n'y en a que deux, faites-moi le plaisir, ma chère amie, d'en envoyer un à la Bastide-d'Armagnac. L'autre à moi, ici, à Paris, rue Rousselet. Je voudrais que ces deux jambons arrivassent pour le *jour des Rois.*

S'il y en avait plus de deux (je ne me rappelle rien), les deux autres vous me les garderiez pour les *jours gras.*

Que s'il n'y en avait que deux, faites-moi le plaisir de me dire si je pourrais en avoir deux autres pour les jours gras (ces diables de jambons ont un succès ici ! !) et vous me direz aussi ce qu'il me faut vous envoyer d'argent pour m'en avoir et m'en faire arranger deux.

Ma chère Elysabeth, je vous aime toujours, malgré vos éternels reproches et ce froid qui menace de s'éterniser. J'aimerais mieux être au coin de votre feu qu'au coin du mien. Quel hiver ! L'avez-vous aussi terrible à Saint-Sauveur qu'à Paris ? Dieu en verse-t-il, de la glace, sur ce poisson pourri ; mais cela ne lui refera pas une fraîcheur !

Je *prends acte* du déjeuner que Mlle Noémie a l'envie de faire *avec nous* à l'hôtel Grandval. Vous l'amènerez. Hélas ! Je voudrais que ce fût demain, tant le temps actuel

m'est à charge ! On ne vit jamais que loin de soi, dans l'avenir ou dans le passé.

Envoyez-moi donc des commérages sur Saint-Sauveur. Cela me rappellera que j'en suis, — ou plutôt, ô mélancolie ! que j'en étais.

Adieu, reprocheuse ! Je vous aime, moi, sans reproche, mais n'allez pas vous croire parfaite pour cela. N'est-ce pas, Madame Bezot ?...

Jules B. d'A.

J'embrasse Madame Bezot tout en lui faisant ma question. Ne pas oublier.

Paris, 2 Janvier 80.

Ma chère Elisabeth,

JE mets sous ce pli un mandat de trente francs pour les jambons du Carnaval. Et je vous annonce que j'ai reçu le mien hier, 1er de Janvier.

Je suppose que vous avez envoyé dans les Landes l'autre jambon, jumeau de celui-ci, et dont ils sont tellement affriolés, ma chère, qu'ils m'en tirent une langue longue comme de la Bastide à Paris !

Nous sommes dégelés, mais quelle boue ! On dirait, tant nous sommes sales, de la politique dans les rues !

Je me respecte trop pour vous souhaiter la bonne année, mais je pense à votre *foin coupé* et je m'en vais vous l'envoyer d'ici deux jours. Je n'ai pas eu une minute à moi, pour cela, ni hier, ni avant-hier. Je faisais un article, — et non pas des visites de *jour l'an* (*sic*), je vous prie de le croire ! Chose anti-élégante et que je laisse faire aux animaux inférieurs !

Et puis, ce sera encore *un reproche* que vous aurez à placer ! ma négligence et mon peu d'amitié ! mon affreux égoïsme !

Répétez-moi ce joli couplet !

Pourquoi ne demandez-vous pas mes articles de théâtre à mon *divin* Abbé ? Il vous les prêterait très bien et vous verriez comme c'est *torché* et comme je me tire de ces exercices. De plus, vous apprendriez ce que le talent et la vérité, même sur des cabotins, rapportent !

Au bout de quatre articles, on m'a mis à la porte, avec force saluts et prosternements, du *Paris-Journal.* Pourquoi ?

Trop de *vibration,* Mademoiselle. Mes quatre coups de pistolet ont fait trop de bruit, et la Comédie-Française a intrigué et peut-

être donné de l'argent à mon brave *Paris-Journal* pour rompre ses engagements avec un être aussi dangereux que moi !

Grand scandale de coulisses et de journalisme ! Je regrette de n'avoir plus de cible pour mes coups de pistolet, — mais je suis trop Dandy pour n'être pas du plus beau calme. D'ailleurs je suis *accoutumé* à moi-même. Partout où je parais, — à l'instant même, — je trouve toute la bêtise humaine, — une forte armée ! debout et en bataille contre moi.

Dites cela à mon *divin* Abbé.

Il attend de mes nouvelles. Qu'il en ait par vous et qu'il vous prête les journaux que je ne vous ai pas envoyés, ces diables d'articles qui ont mis le feu aux théâtres. Je vais lui envoyer l'article sur la Saint-Barthélemy, en retard, que je n'ai pu lui envoyer avec le déménagement du *Constitutionnel*, qui a bouleversé toutes ses paperasses.

Et puis, comme nous voici *emménagés*, il aura pour Lundi (Lundi à Paris et à La Délivrande deux jours après) un autre article sur un livre fait avec des lettres d'amour que j'aurais, par parenthèses, voulu inspirer ! — C'est un livre exquis, — parce que ce n'est pas un livre.

J'arrête ce bavardage et je vous embrasse, mauvaise bonne fille, exécrable et que j'adore !

Votre *Jeule,* — comme ils disent où je ne suis plus !

Mademoiselle Noémie soigne-t-elle ses jolies mains ? Qu'elle ne les sacrifie pas à *empoter* et *dépoter,* et qu'elle les garde un peu pour déjeuner avec moi à l'hôtel Grandval et avec vous !

Jeules encore !

---

2 Janvier 80.
EN HATE.
Deux heures après ma lettre.
Voici une lettre qui court
après l'autre.

C'EST un ami qui me parlait pendant que je finissais ma lettre d'hier et qu'il a mise à la poste.

Or, j'ai oublié, ma chère Elysabeth, de vous prier de m'accuser réception du mandat de trente francs, me fiant peu à la poste et voulant être sûr.

Par exemple, je suis sûr de notre amitié...

Votre

Jules B. d'A.

14 Juin 80.

Ma chère Elysabeth,

VOUS m'êtes toujours présente, allez ! quoique je ne vous le dise pas, mais les femmes n'ont jamais rien compris à la profondeur sentimentale du silence...

Si vous voulez faire *présents* aussi messieurs vos jambons, je les attendrai majestueusement ici, et vous pouvez me les y expédier. La destinataire immuable d'un de mes jambons est à Paris justement en ce moment. L'autre ira à une de mes nouvelles amitiés, la comtesse de ***, au lieu de Mlle Coppée, qui, de cette fois, en torchera son petit bec.

Je serai dans quelque temps (c'est encore vague) à Valognes. Nous avons le soleil sans pluie seulement depuis hier. Et, d'un autre côté, mes affaires, qui sont très florissantes, mes relations qui s'augmentent et s'élèvent, me retiennent ici. Voilà les causes de ce retard. Mais ce n'est qu'un retard, Elysabeth, et ce gueux de temps va si vite !

Vous avez, dites-vous, beaucoup de choses à me conter. Moi, *itou,* j'en ai beaucoup à vous dire. Etonnante année ! Quand pourrons-nous ensemble vider nos sacs ?...

Vous m'avez mandé la mort de *Bataille, au nez d'améthyste.* C'est là qu'en fait de

nouvelles vous êtes restée. Le drôle ne mentira plus sur mon compte. Il ne racontera plus les ignobles déjeuners qu'il m'imputait, lui qui n'avait jamais mis son vilain pied de cochon chez moi. La mort lui a fermé sa bouche de gargouille. Tout est bien !

Je serai aussi bref que vous dans cette lettre, et je ne l'allongerai que *des amitiés* de mon amitié.

Votre ami éternel.

Jeule

Mais que jamais un mot de moi ne s'en aille chez vous sans qu'un autre mot, pour Mme Bezot, ne l'accompagne !

Samedi.
Paris. 9 Août 1880.

TENEZ ! ma chère Elysabeth, vous ne direz pas que je vous fais attendre.

Votre lettre m'est arrivée (juste) au moment où je puis vous répondre. J'ai une minute à moi, mais pas plus ! D'abord, trêve d'anxiétés. Je me porte bien et vos rêves ne sont que des rêves. Vous êtes comme l'ami du Monomotapa de La Fontaine :

Je suis vite accouru,
Ce maudit songe en est la cause.

Mais je ne me moque pas des superstitions de l'amitié.

Voilà qui est bien ! Et voici ce qui est moins bien ! Je ne peux pas, ma chère amie, partir pour Valognes avant le 6 de Septembre... Je suis retenu ici par une édition des *Prophètes du Passé,* à laquelle j'ai ajouté beaucoup de choses, et qui, heureusement, touche à sa fin. Or, avec ces damnés éditeurs, qui ont toujours dix mille choses à imprimer, si vous cessez d'être sur leur dos ils s'occupent d'un autre qui y est, et non plus de vous, qui n'y êtes plus. C'est pour cela que je reste sur le dos du mien.

J'aimerais mieux le dos de mon jardin ! Puis j'aimerais surtout à être près de vous, ma *dernière* amie de ce pays où je n'ai plus rien, ni personnes, ni choses... Quelle solitude, Elysabeth ! Il faut avoir du bronze sous la peau pour n'en pas devenir fou, mais, Dieu merci, j'ai un peu de ce bronze-là ! Ce qui n'empêche pas le cœur de saigner à certaines heures, quand je ne suis pas avec vous.

Avec vous, je ris, — et puis, nous nous souvenons ! Diables de bonnes choses que ces souvenirs !

Ma chère amie, j'attendais hier une lettre de l'abbé Anger, à qui j'envoie régulièrement mes journaux. Pas de lettre de cet *épistolier,*

qui aime autant à écrire que moi à écrire peu... J'ai peur qu'il ne soit malade. Il l'était quand il a écrit à Bloy. Informez-vous et daguez-le pour qu'il m'écrive, s'il est bien portant. Dites-lui qu'il ne compte pas sur moi avant le 6 Septembre. Une fois à Valognes, je rebondis jusqu'à *vous deux !* Je n'ai plus de raison d'aimer Valognes. Tout y est parti de ce que j'y connaissais (excepté Royer) ou de ce que *je voulais y connaître...* Pouchin même est mort, et ma chatte ! C'est le dernier coup !

Adieu, *vous.* Vivez ! Portez-vous bien ! Soyez assurée que je vous aime et que cela ne changera jamais.

Jules, — ou *Jeule,* comme ils disent là-bas.

L'orgueil jaloux a voulu se rapprocher de moi ; je suis resté implacablement éloigné.

Paris, 17 Août 1880.

Miss Elysabeth,

VOUS me prenez au saut du lit, et je saute sur ma plume pour vous répondre.

Aux reproches d'abord !

Je vous ai fait des remerciements de vos jambons par l'abbé Anger, et je ne pouvais vous dire que je les trouvais bons, car Mme***

avait fait largesse du sien à une de ses amies, et Mme *** était au Hâvre et je n'ai pu manger le jambon chez elle qu'il y a deux jours. Et celui-là était exquis !

Vous êtes la Notre dame des Jambons, et vous ne détruisez pas, par vos menaces, la dévotion que j'ai en vous.

Après les reproches, venons aux soupçons. Les filets que vous craignez, une fois que j'en suis sorti, je n'y retombe plus. Les *Barbeaux* sont un poisson difficile à reprendre, — plus difficile à *reprendre* qu'à *prendre*, et j'en ai deux dans mon écusson ! Je sais très bien mettre de l'irrévocable dans ma vie. Soyez donc tranquille. Le charme est envolé, et je n'ai pas même revu celle que j'avais vue une seule fois depuis que nous avons rompu.

Ce n'est donc pas cela qui me retient à Paris. C'est le *Gœthe et Diderot* que Dentu doit faire paraître au mois de Septembre, et un traité à signer avec Palmé pour le sixième volume des *Œuvres et des hommes*.

Je partirai pour Valognes du six au sept Septembre, et je n'y resterai qu'un mois, attendu que j'entre au *Gaulois* dans les premiers jours d'Octobre. J'ai beaucoup de travail pour cet hiver.

Voilà, Mademoiselle mon amie !

Paris n'est pas si désert que vous l'imaginez. Il y a encore des élégantes !

Dites toujours mes sentiments à Madame Egérie et mon amitié à l'abbé Anger.

Votre

Jules

Mardi, 24 Septembre 1880.

Ma chère Elysabeth,

J'AI trouvé votre lettre à Valognes. Elle m'y avait été renvoyée et elle y était arrivée avant moi.

Moi, je m'étais arrêté sur la route chez un ami et j'y avais passé quelques jours.

Mais enfin me voici et je vous attends. Venez, que nous puissions causer d'*intimité,* et surtout prévenez-moi du jour où vous viendrez.

J'ai écrit à l'abbé Anger pour qu'il me prévienne aussi du jour qu'il me donnera. Je tiens à être seul avec vous pour mieux causer, et *exclusivement* de nous.

Je savais bien que vous aviez de l'affection pour moi malgré vos brusqueries et quelquefois vos injustices, mais vous ne l'aviez jamais exprimée comme dans vos deux dernières lettres et cela a touché ce vieux cœur brisé et

bronzé qui a encore un attendrissement au service d'une amie comme vous.

Votre Jules de tous les temps.

Ecrivez-moi un mot demain, je vous en supplie, et mon souvenir à Madame Bezot, gravée aussi dans mon cœur.

---

15 Xbre. Paris. 81.

MADEMOISELLE Elysabeth Bouillet, *J'ai bien l'honneur de vous saluer,* comme disait Pouchin. C'était le commencement de toutes ses lettres. Invariable !

Un des deux jambons à la Bastide d'Armagnac. L'autre à l'adresse de ma personne : 25, rue Rousselet, Paris, dans le délai le plus prompt, ma chère amie, car je donne un superbe *Réveillon* (1), la nuit de Noël, et le *dit* jambon doit y figurer dans toute sa *Cochonne* Majesté.

Donc pensez à cet envoi.

Et dites à Aimable de me faire le sien, de *blouzes* et de *capuchons,* — dont elle a les modèles, — avec les modèles.

Je les attends à la fin du présent mois.

(1) Chez Madame Epinette, dans la maison même de Coppée.

Ceci est un ukase. Pardonnez-moi cette forme despotique de vous écrire. Mon amitié n'est pas bavarde, mais elle n'en a pas moins le cœur chaud.

Donnez-moi de vos nouvelles et de celles d'Egérie, que Bouillet appelait, dans ses chansons :

La jeune Octavie,
Tenant un calendrier,
Y cherchant l'Epiphanie,
Dans ce mois de Janvier !

Nous allons bientôt tenir, comme elle, ce diable de calendrier-là !

Donnez-moi aussi des générales (je parle des nouvelles) de Saint-Sauveur.

L'Iniquité tient toujours par ses racines à la terre et Mlle *Noémie* monte toujours en graine vers le ciel ?

Et ceci n'est pas une épigramme... Je n'aime plus que les filles qui ne se marient pas, et voilà pourquoi, aussi, vous êtes au plus profond de mon cœur !

Et Galathée ?

Votre ami de tous les temps.

J. B. d'A.

Paris, 27 Décembre 81.

IL y a un *Emile* à la Bastide d'Armagnac qui vient, en petit *cabrouat*, chercher les commissions et les voyageurs, comme notre délicieux bourru d'Emile le fait à Valognes pour Saint-Sauveur.

C'est aujourd'hui que paraît l'édition de Lemerre (5e édition) du *Prêtre marié.*

Cela date ma lettre d'aujourd'hui.

Adieu. Aimez-moi. Le temps est un temps de Normandie, — un ciel bas, fait pour vos marais, et que je suis, par parenthèse, en train de décrire, en ce moment, dans un livre dont l'action est sur les bords de la Douve, entre Saint-Sauveur et Saint-Lô, et des deux côtés de la rivière. Une étude de Marais.

Je vous embrasse et je vous adore, ô Notre Dame des Jambons !

Jules — ou mieux : *Jeules*, comme ils disent où vous êtes.

...Mais je rêve ! le jambon est peut-être tout à l'heure dans *leurs* estomacs, et je ressemble, avec mes recommandations, au délicieux maniaque monsieur mon père !

Paris, 3 Janvier 1882.

...SOIT en *Dupont*, car c'est un *du pont* qu'on doit dire, et non pas *chef du pont !*

...Horrible pensée ! Ces gens-là boivent souvent du vin qu'on envoie, m'a-t-on dit, remplaçant par de l'eau le vin qu'ils ont bu. Et pourquoi n'auraient-ils pas confisqué le jambon qui leur ferait mieux goûter leur vin ?...

Donc, *allez* VAIRE *à cha !* comme disait Jeanneton Roussel, en son vivant, quand quelque chose d'incompréhensible *emberlificotait* sa cervelle. Allez VAIRE *à cha !*

Paris. 6 Janvier 1882.

LES 400 francs ! Ils arrivent très bien, car la République ne nous fit pas des jours d'or et de soie.

Pardon, ma très chère, de cette carte de petite fille. Je vous écris bien à la hâte aujourd'hui, mais je vous promets une longue lettre la première fois que je vous écrirai. J'ai tant de choses à vous dire ! et je ne veux ni les brusquer ni les raccourcir ! Adieu, mon amie,

et je voudrais vous dire : A bientôt. Je vous embrasse et je vous aime, et chaque année qui tombe ajoute à la profondeur des sentiments que j'ai pour vous.

Votre ami.

Jeules

Paris, le 18 Mai 1882.

Ma très chère Elysabeth,

JE vous aurais écrit le jour même de l'arrivée de votre triste lettre, si j'avais été à Paris, mais je flânais dans un château des environs. Votre lettre m'a bien touché, — *à fond de cœur,* ma pauvre amie, et pour deux raisons. Je savais votre sentiment pour Alfred, — et je savais le mien aussi.

La vie avait passé entre nous et nous avions toujours été séparés par cette rivière, mais l'enfance était là, et vous me connaissez. *Je n'ai jamais rien oublié.* Il avait pris une voie ; moi une autre. Depuis que j'ai quitté ce pays qui fut le mien et qui m'inspire de si grandes mélancolies, quand je pense à ce qu'il est devenu, je ne l'ai revu qu'une *seule* fois, au Louvre, à Valognes, avec vous. Ce ne fut qu'une poignée de main. La mienne fut meil-

leure que la sienne. Il était là, avec sa famille : sa bru, son fils, leur enfant, vous ! Moi, je n'avais personne que ma personne. C'est moi qui serrai le plus fort la main amie qu'il me tendit. Et cela devait être. Quand on n'a plus que des spectres autour de soi, une main dans laquelle *on sent du passé,* c'est la vie ! Il était, lui, trop heureux pour sentir cela. S'il l'avait senti, je l'aurais revu à Paris, mais la famille l'a dévoré, et l'amitié ancienne, ce parfum, était évaporée !

N'importe ! Je l'aimais et je le regrette, et sa mort m'a fait la plus grande peine, — la peine involontaire.

Quant à vous, je sais ce que vous devez souffrir, et je ne vous consolerai pas. On ne console de rien, ma chère, quand l'âme est profonde, et la vôtre l'est. C'est ce qui me plaît d'être aimé de vous. Si je mourais aussi, je ne serais pas oublié.

Le temps usera sa lime sur le souvenir d'Alfred, et vous l'embaumerez dans la pensée religieuse que vous le reverrez un jour. *Au nom de Dieu,* disait saint Augustin, *il ne faut pas trop pleurer ce qu'on aime. C'est un péché contre la foi.*

Je n'ai plus de Théâtre, puisque le *Triboulet* a mangé un million dans une année et est mort de cette indigestion en apoplexie, mais

j'ai des affaires qui, je le crains, me retiendront jusqu'en Août à Paris. Le mois prochain, je publie au *Gil Blas* « *Une histoire sans nom* » (c'est une longue *Nouvelle*) que, par parenthèse, ils annoncent aujourd'hui. Puis j'entre au *Paris-Journal* transformé, dont M. Meyer (l'ancien directeur du *Gaulois*) prend la direction. Tout cela sans quitter le *Constitutionnel*, mon dieu-terme.

Voilà, ma chère, bien des crampons ; mais j'espère bien qu'au mois d'août je les lèverai.

Je vous écris au galop, mais je n'ai pas voulu que vous manquâssiez d'un ami, quand vous perdez votre frère.

Me voilà maintenant seul à vous aimer !

Jules, *Jeules* et votre Jules.

Si, il y a encore Madame Bezot ! Nous serons donc deux !

Ma chère Elysabeth,

1er Septembre 1882. Paris.

NON ! je ne vous oublie pas ! Je devais partir aujourd'hui pour Valognes et dîner Dimanche à Saint-Sauveur. C'était mon plan.

Voici ce qui me retarde, — de combien de jours ? je n'en sais rien, mais de très peu, j'espère.

Ecoutez !

1° Le départ de Valognes d'une personne que je ne veux pas y rencontrer et qui s'y trouve en ce moment.

Ai-je besoin de vous la nommer ?

2° La publication d'un roman qui a paru au *Gil Blas* et qui paraît en volume, *sous huit jours*, chez Lemerre. Et pour lancer cette publication dans les journaux il faut que je sois là, forcément.

3° Enfin, ces sacrés temps de pluie qui noient l'été et qui font de Valognes un *pot de chambre*. Pot de chambre pour pot de chambre, j'aime encore mieux Paris, parce qu'il y a plus de personnes sur le pot ! Au moins on n'y est pas seul !

Priez le bon Dieu, ma très chère, pour qu'il nous donne un Septembre qui nous venge de cet abominable mois d'Août. Je ne lui demande que trente jours *de beau*. Obtenez-moi cela.

Le roman que je vous apporterai et qui s'appelle *Une histoire sans nom* vous intéressera. Bataille, le père du *nez violet*, y est peint de pied en cap, avec l'amitié que j'avais pour lui, et je l'ai mis là sous son véritable nom, comme l'abbé de Percy dans *Des Touches*.

Tel est ce qui me retarde de quelques jours, ma chère amie. Vous n'êtes pas plus impatiente que moi de *nous* revoir. Je vous écris en hâte, et ganté, tant je suis pressé de sortir !

Mais, ma foi, je ne sors pas si vite que je ne prenne le temps de vous embrasser.

Votre

Jeules

Le plus tendre respect à Madame Bezot (toujours pour moi Egérie) et pour qui j'ai une amitié de granit.

---

30 Septembre 1882. Paris.
Vendredi.

Chère Elysabeth,

CE n'est pas pour les raisons que vous dites que j'ai attendu de partir. J'avais mon livre, qui va bien. On en a vendu des centaines d'exemplaires par jour. L'édition à trois mille exemplaires a été enlevée en quatre jours, sans avoir eu aucun article de journaux. On retire à six mille, et les journaux vont parler pendant mon séjour à Valognes, qui ne sera que d'un mois.

TRÈS PRESSÉE.
8 Oct. 1882.
Vendredi matin.
Valognes.

Mon amie Elysabeth,

JE suis arrivé hier, Jeudi, — et repars Jeudi pour cette exécrable ville de Paris.

Donc, une seule visite, à vous, ma chère amie, Lundi soir, — et, le lendemain, reparti !

J'en enrage, — mais j'ai un licou d'or au cou.

Prévenez M. Le Marinel de mon retour et de mon séjour d'*une minute* ici. Vous m'obligerez.

Que de choses à vous dire à ce souper qui pourrait durer toute la nuit si vous ne dormiez pas ! !

Votre Jules B. d'A.

Prévenez Mme Vindard.

Paris, 27 Décembre 82.
Mercredi.

VOTRE glorieux jambon, magnifique et exquis, et il a figuré à un Réveillon de Noël, digne de lui !

Paris, 15 Janvier 1883.

OUI, toujours *impardonnable*, et pardonné !...

...Donc, plus d'inquiétude... Je n'ai que le temps de répondre, en quelques mots, à votre lettre de quelques mots. Vous alliez hier à la messe prier pour moi ; moi je m'en vais dîner pour vous.

Et n'ai que le temps de m'habiller.

J. B. d'A.

---

8 Octobre 1883.
Lundi de Pâques.

Ma chère Elysabeth,

JE sors d'une de ces grippes de printemps qui sont les pires de toutes. J'ai quinze jours croupi dans plus d'un mètre de bêtise, et voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit, mais vous, vous m'avez rappelé mes jambons.

Ils doivent être à point. Vous me demandez leur destination. La voici, pour les deux premiers : l'un à la Bastide d'Armagnac ; l'autre à Toulouse, rue des Vinaigriers..

Les deux autres seront pour Paris, quand il en sera temps.

Francs de port, bien entendu. Je vous demande pardon de la peine que je vous donne, mais vous êtes si bonne pour moi !

Mon souvenir impérissable à Madame Bezot et à vous tous mes sentiments d'amitié composés de tant de choses qui pour nous furent la vie !

Votre *Jeules*

J'ai en ce moment mon ami Royer auprès de moi, mais cela ne vous fait rien, mauvaise ! Je vous entends me le dire d'ici.

A Valognes. 2 Janvier 84.

ME v'la !

Voulez-vous de moi Mardi ? Je ne suis ici que jusqu'au 12.

Rapide comme la flèche ! (1)

Une bonne soirée à passer ensemble, chère Elysabeth.

Monsieur *Jeules*

Lundi.

VOUS, ma chère, voulez-vous venir dîner Samedi prochain ?... Je vous attendrai ce jour-là.

J. B. d'A.

---

(1) Ici une flèche est dessinée.

Mardi, 4 Février 1884.

Ma douce Elysabeth,

VOICI le *Foin coupé*. Et je remets à Emile le *Lys dans la vallée*.

Je vous embrasse, — vous aime et vous souhaite une bonne fête.

Votre ami,

Jules

Le Lundi-Gras.
1884

MA piquante amie, — ou plutôt mon amie *piqûre*,

Oh ! j'ai très bien compris la sécheresse calculée et la politesse suraiguë de votre lettre, et vous êtes mécontente de moi parce que je ne vous écris pas... parce que, depuis mon retour à Paris, je ne vous ai pas écrit une seule fois. Vous voyez, je ne nie pas mes torts, — je ne les diminue pas. Seulement, écoutez une petite histoire :

Un soir, Piron, dans une queue de théâtre, marcha lourdement sur le pied d'un Monsieur *Elysabeth* de ce temps-là, qui, vif comme la Mademoiselle Elysabeth de ce temps-ci, lui

allongea un grand soufflet. « Ah ! Monsieur,
« — lui dit Piron, — que je vais vous rendre
« malheureux !... Je suis aveugle. »

C'est moi qui suis l'aveugle, Elysabeth, car j'ai été *aveugle* d'occupations, d'inquiétudes et d'ennuis de toute sorte, depuis mon retour à Paris, et vous, dans l'ignorance de tout cela, vous m'avez campé le soufflet de votre lettre. Je vais me venger comme Piron.

Je n'ai donc pas eu une minute à moi, sachez-le. J'ai un horrible travail à faire, un livre à terminer et des épreuves, des épreuves à corriger !... Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce que c'est que des épreuves!!!

Mais vous savez ce que c'est qu'un ami, quoique vous ne soyez pas douce pour moi, qui me *pique* d'en être un, mais qui ne me pique pas autrement. J'ai eu un *ami* malade: cet ami, c'est Coppée. Il a été malade, et pas d'une petite maladie de rien du tout. De deux abcès *consécutifs* dans la gorge ! Nous l'avons cru perdu pendant des semaines. Si j'avais été à Saint-Sauveur et que vous eussiez eu deux abcès consécutifs dans la gorge, croyez-vous que j'aurais pensé à écrire à mes meilleurs amis de Paris ? Enfin, j'ai été malade aussi, moi ! Mais ce n'est que moi.

Vous ne pouviez pas savoir cela, mais l'amitié, c'est la confiance. Ce que vous saviez,

c'est que je vous aime. C'est qu'il y a toute une vie entre nous, — toute une amitié, vieille comme nous, et il m'est impossible de croire que cette amitié puisse avoir des torts.

Vous avez celui de vous *piquer*, mais ce n'est pas un tort pour moi : ce n'est que l'envers de la qualité qui *fait qu'on aime*. Vous m'aimez comme vous pouvez ; moi je vous aime comme je peux. Acceptons-nous sans nous chicaner et embrassons-nous une bonne fois, et dans une embrassade, aujourd'hui, pour conclure, il faut envelopper toute la procédure !

J'ai dit et je fais en ce moment ce que je dis. Je vous embrasse.

Maintenant, puisque c'est aujourd'hui le *Lundi Gras*, parlons du jambon. Il ne faut pas qu'il se *pique* non plus, lui ! Il faut qu'il soit bon. Je vous envoie avec cette lettre un bon sur la poste et l'adresse des personnes à qui je veux offrir nos jambons, dont vous êtes la fée !

Un jambon à M. Albert Robin, docteur médecin, rue Saint-Pétersbourg, n° 4, à Paris ;

Un jambon à Mme Georges Zissy, rue Littré n° 1, à Paris ;

Et deux au bureau du Chemin de fer, à Mont-de-Marsan (ceux-là sont de fondation).

Tenez, ma chère, je suis tellement la *proie de tout le monde* que je n'ai pas le temps de vous continuer ma lettre et que je suis obligé de la finir brusquement.

Je vous ré-embrasse. Parlez de moi à la sage Egérie, et qu'elle dise si j'ai des torts avec vous que vous ne deviez pas pardonner.

Votre ami.

J. Barbey d'Aurevilly

La Saint-Louis 1884.

Ma très chère et très violente
Elisabeth,

MAIS je passerai tout le mois d'octobre à Valognes, — le mois du cidre et des soirs pourpres de soleil. Nous en sommes un peu blasés, de ce chien de soleil, qui, en ce moment, nous cuit les reins à Paris, mais dans deux mois, en Octobre, il est désarmé et charmant !

Adieu, vous tous que j'aime, vous d'abord, Madame Egérie et Anselme !

Votre fidèle JEULES

Dimanche, 11 Octobre 1884.

Ma chère Elysabeth,

NOUS n'avons pas ici de choléra, mais nous avons des grippes épouvantables, dues à la brusquerie du changement de température.

Au moment où j'allais partir pour Valognes, une de ces grippes est tombée sur moi, et j'ai, de par le médecin, été obligé de rester à Paris et même de garder strictement la chambre. Ma malle était faite. Je l'ai réouverte, et je crois bien que je ne la referai que le premier du mois prochain. Les nuits sont froides et je pars la nuit, et nous n'avons pas d'eau bouillante, dans ce mois d'Octobre, sous les pieds.

Rien donc, ma chère amie, n'est changé dans mes plans. Je passerai Novembre, au lieu d'Octobre, à Valognes. Voilà tout.

Je vous avertis afin que vous ne pensiez pas qu'il y a quelque chose de changé dans mes résolutions.

Voulez-vous me faire le plaisir de parler de moi à M. Le Marinel. Il paraît que ce chien de Le Loup est crevé dans sa ladre peau. L'échéance de la rente qu'il me doit est arrivée ou doit arriver ces jours-ci. Quels sont

les héritiers de cet abominable juif et aurons-nous autant de peine à nous faire payer d'eux que nous en avions à nous faire payer de leur parent ? Dites à M. Le Marinel de s'informer de ceux-là qui me doivent maintenant la rente de ma tante, et qu'il se mette (je l'en supplie) en mesure de la leur réclamer.

Adieu, et dans les premiers jours du mois prochain. Je suis maintenant guéri, mais toussant encore à crever la poitrine d'un bœuf. Je ne suis pas sorti depuis quinze jours, excepté hier où j'ai dîné chez mon médecin.

A vous et à Madame Egérie.

Votre ami.

Jules B. d'A.

J'ai reçu un *faire part* de M. Delille et je vais lui envoyer ma carte.

Pauvre Galathée qui me fuyait. Elle ne me fuira plus !

Le 11 Février 1885.

Ma chère Elysabeth,

ENVOYEZ le meilleur de vos jambons bureau restant, au chemin de fer, Montmarsan, Landes. Je vais prévenir.

Quant à celui de la belle-fille, gardez-le jusqu'à nouvel ordre. Je ne sais pas trop où elle est ; je vais le demander.

Quant à ma chapelière, prenez-la. Voici un mot pour Justine.

Adieu. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : c'est de m'envoyer pour *Dimanche* (Dimanche gras) mes deux jambons, — celui de Mlle Coppée et celui de mon ami le docteur Robin.

Je n'ai le temps que d'écrire ce mot.

Je vous aime et je vous embrasse.

Votre *Jeules*

Paris, le 29 Juillet 1885.

Ma chère Elysabeth,

J'ACCEPTE humblement ce que vous me dites des jolis *bons amis de Paris ;* je me trouve moi-même détestable. Vous ne direz pas de moi plus de mal que je n'en pense. Ainsi, allez ! ma chère amie, seulement ne croyez pas que je sois avec celui que vous appelez « le vieux de la Montagne » autrement que je suis avec vous. Je ne lui écris

pas davantage. Mais il a pour moi une amitié moins *orageuse* que la vôtre, et il me pardonne ce que vous ne me pardonnez point.

Il n'a eu de moi, — mais *sans lettre*, — que le volume que j'ai publié il y a un mois, et que je vous apporterai. Si je ne vous l'ai pas envoyé, c'est que ce n'est pas un roman, — le vrai livre des femmes, les *seuls* qu'elles aiment et qui les intéressent, — mais de la critique littéraire, qui ne les intéresse pas du tout. Vous l'aurez toujours bien assez à temps pour le plaisir qu'il vous causera.

J'espère être à Valognes du 15 d'Août au 1er de Septembre. Des publications en retard me retiennent dans ce chien de Paris où il n'y a plus personne que d'abominables éditeurs. Vous ne connaissez pas, vous, ces espèces d'assassins, mais, moi, je les connais, et ce sont eux qui me font rester, quand je voudrais être parti.

Vous voudrez bien dire à Aimable qu'elle m'a manqué ma blouse et ma capeline et qu'il faut qu'elle me retouche tout cela sur ma personne, à mon retour. La blouse était affreusement piquée des vers comme si elle n'y avait pas regardé ! Elle m'a fait cela dans le temps de son incendie, et c'est sur le trouble de cet incendie que je mets l'incorrection d'un travail qu'elle me fait toujours si bien.

Adieu, Elysabeth ! A la platitude de ma lettre vous comprendrez mes paresses d'écrire. Il fait, en ce moment, trente-deux degrés de chaleur. Un temps où ma mère et votre père pêcheraient dans la Douve, s'ils étaient vivants, et comme je les ai vus faire dans mon enfance. La Douve ! il doit faire bon sur ses bords, à cette heure ! Croyez-vous que je ne puis chasser son souvenir, et que, positivement, *je la vois* comme si elle était à mes pieds !

Ces Loups de souvenirs vous mangent le cœur quand il vous en reste, et les plus féroces sont les plus lointains !

Votre ami, le *souvenant*.

J. B. d'A.

Vous comprenez que je n'oublie pas Madame Bezot, restée pour moi Egérie.

Oui, envoyez-moi l'argent. Vous m'obligerez.

Paris. Dimanche, 27 Septembre 1885.

Ma chère Elysabeth,

RIEN qu'un mot, car c'est aujourd'hui Dimanche, et j'ai tout plein de monde chez moi.

Vos commérages de Valognes n'ont pas le sens commun. Je ne me suis jamais mieux porté.

Du reste, j'arriverai à Valognes à la fin de la semaine et je rassurerai Madame Rachinel.

Merci de votre inquiétude qui me touche. Je sais trop ce que c'est que l'inquiétude pour ne pas vous ôter, sur le champ, du cœur, ce villebrequin.

Votre ami et à bientôt.

Jules Barbey d'Aurevilly

(En hâte.)

---

17 Février 1886.

VIVE la France pour sa bêtise ! Par exemple, je ne sais pas si mon encre noire est indélébile et si j'écris pour l'*éternité !*

Ah ! ils veulent des mandats éternels !

Pauvre Galathée !

Un jour, tout de même qu'on veut que la signature du maire soit légalisée par le préfet, on exigera que la signature du préfet soit légalisée par le ministre de l'Intérieur, et celle du ministre de l'Intérieur par celle de M. Grévy !

Et vive la République ! Non ! mais vive vous qui vous occupez de mes affaires parce que vous m'aimez.

Paris, 25 Mai 1888.

Ma très Elysabeth,

J'AI été touché jusqu'aux larmes de votre dernière lettre. Vous m'aimez et vous me l'avez prouvé en m'écrivant comme vous m'avez écrit. J'ai eu, ma chère amie, une crise de ma maladie de foie, comme il y a quatre ans. J'ai été divinement soigné par mon ami le Docteur Robin (Albert Robin) dont vous avez appris le nom et pour qui vous montrez une reconnaissance que vous m'exprimez avec une délicatesse si charmante ! Nous parlerons de lui plus tard et de ce que vous avez l'idée de faire pour sa peine d'avoir sauvé votre ami. Je suis en pleine convalescence. Ne croyez qu'à moi sur ma santé, mais pas aux journaux, qui sont mal informés.

A vous, ma chérie.

Votre Jules

3 Septembre 1872.

Saint-Sauveur-le Vicomte.

Mon cher Monsieur Landry,

JE vous écris bien tard, mais le vagabondage auquel je me livre excuse tout. J'ai d'ailleurs prié M. Bloy de vous remercier de vos copies. Elles sont fort bien et je suis très reconnaissant de ce que vous avez fait là pour moi.

Quant aux copies du *Figaro,* puisque vous n'avez pas le loisir de les faire, laissons-les *momentanément.* Je ne suis pas pressé. Dans tous les cas, mon cher Georges (laissez-moi vous appeler Georges, cela me plaît), je n'aurais point demandé à Villemessant de me prêter sa collection et de vous autoriser à l'emporter ; je ne veux pas le gêner. Les collections, d'ordinaire, ne s'emportent pas. Elles restent au bureau pour les besoins de la rédaction.

Vous pouvez compter sur l'exemplaire que vous me demandez de mes *poésies,* quand viendra la publication.

Je fais mieux, en ce moment, que de faire des *poésies,* je vis poétiquement.

A vous de grand cœur.

Jules Barbey d'Aurevilly.

(En hâte.)

Saint-Sauveur, le 29 octobre 1873.

Mercredi.

Mon cher Monsieur Landry,

J'AI reçu votre lettre. J'y réponds, non de Valognes, — mais de *Saint-Sauveur*, où je suis venu voir mon frère, l'abbé. Je vais m'enfoncer sur la côte, recueillir les derniers rayons de soleil sur les bords de la mer, et rentrer à Valognes *vendredi*.

Que j'aie donc, mon cher Monsieur Landry, une réponse à cette lettre-ci, *samedi* ou *dimanche*, à Valognes.

Puisque vous avez accepté d'être mon chargé d'affaires à Paris pendant mon absence, voulez-vous avoir la bonté d'aller :

D'abord chez M. Dentu, Galerie d'Orléans. Je lui ai écrit, il y a déjà quelque temps, pour me plaindre de son imprimeur qui ne m'envoie pas d'épreuves de mes *Diaboliques*. Je ne reçois rien.

Si vous ne trouvez pas M. Dentu, vous trouverez M. Sauvestre, son *alter ego,* dont je fais le plus grand cas ; vous pouvez lui dire ce que vous diriez à M. Dentu.

Qu'il *active* l'imprimeur.

Ensuite, vous irez chez M. Lemerre, passage Choiseul.

MÊME commission.

J'attends, depuis que je suis revenu de Paris, des épreuves de la *Vieille Maîtresse,* et rien ne vient non plus. Ils se donnent donc le mot, les imprimeurs !

Enfin, mon cher Monsieur Landry, vous irez chez M. Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, lui rappeler que j'existe et que je compte sur lui, le 15 du mois prochain, pour la *mise en train* de l'édition du *Prêtre Marié.*

Vous rappellerez à M. Palmé, qui est un galant homme et qui vous recevra très bien (*le matin*), que j'attends toujours la *lettre faisant traité* pour les *Œuvres et les Hommes,* et en particulier pour les *Bas-bleus,* qu'il doit mettre en train immédiatement après le *Prêtre Marié.*

Voilà tout pour l'instant.

Dans ma prochaine lettre, je vous enverrai la lettre à Grenier, dont vous me parlez, mais, vous le voyez, nous avons le temps...

Si vous êtes passé chez Mme Le Breton, vous avez dû apprendre la mort de mon second frère, marié en Bretagne. Nous n'étions pas très bien. Il avait de grands torts envers moi, mais la mort passe son niveau sur tout. Les tracas de famille m'ont empêché d'envoyer de la copie au *Constitutionnel,* mais j'espère bien en envoyer la semaine prochaine et écrire à M. Bloy.

La lettre à Saint-Bonnet est écrite, mais elle ne partira que quand vous m'aurez envoyé son adresse, que je ne sais plus ou que je sais mal.

Mille choses à M. Bloy et à M. Lalotte, et à vous l'expression de ma *confiance profonde* et de mes plus affectueux sentiments.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Donnez-moi des nouvelles de M. Nicolardot.

Valognes 11 novembre 1873.
Hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher Monsieur Landry,

LA lettre de M. de Saint-Bonnet était partie quand la seconde adresse est arrivée,

mais il n'y a pas de crainte à avoir, j'ai mis sur l'adresse, à l'encre rouge :

Recommandée. En cas d'absence, envoyer *immédiatement*.

A présent, j'attends la réponse que je le prie de me faire ici.

Vous trouverez sous ce pli un dessin représentant la pomme de ma *canne bleue*. Vous le porterez au *faiseur* de cannes (je ne sais plus son nom) de la rue des Saints-Pères, et il fera sa pomme *aventurine* avec cette griffe.

J'ai trouvé plus commode de vous envoyer ce dessin que ma canne.

Je vous prie de rappeler à l'artiste qu'il faut que le cordon soit de soie *aventurine* et *OR*.

Rappelez-lui aussi que le prix de la canne ne doit pas dépasser *trente* francs.

Il me l'enverra ici, — à Valognes. Vous lui donnerez mon adresse, s'il ne l'a pas. *Il ne* l'enverra qu'à la *fin du mois*.

Quant à la béquille, qu'il y donne ses soins et la garde jusqu'à mon retour à Paris, les *six* premiers *jours de Janvier*.

Je lui apporterai un superbe bâton de houx, coupé dans la forêt de Brix, pour me le monter.

Maintenant, pensez à M. Palmé. C'est le 15 qu'il doit mettre en train le *Prêtre Marié.* Soyez doux avec lui, mais insistant. Je ne le crois pas capable de manquer à sa parole. C'est un honnête homme. Du reste, je vais lui écrire moi-même pour appuyer vos pouvoirs.

Et merci de tous vos soins. Bien des choses à M. Bloy. J'envoie cette semaine un article au *Constitutionnel,* et je lui écrirai pour qu'il me corrige si M. Nicolardot est malade et qu'il ne puisse pas...

Tout à vous de cœur

J. Barbey d'Aurevilly.

---

20 Novembre 1873.

Valognes. Jeudi.

CECI, cher Monsieur Landry, est moins une lettre qu'une dépêche.

Les trois premières pages de mon article sont parties *hier*. Les deux autres partiront *vendredi*.

J'écrirai à M. Bloy pour qu'il corrige samedi soir, si M. Nicolardot est malade, et même quand il ne le serait pas.

Je l'ai annoncé à mon ami *M. Lenglet*, gérant du *Constitutionnel*.

Ce n'est donc pas pour cela que je vous écris. Voici pourquoi :

Allez chez Ténier, le tapissier, qui m'a vendu une console, rue de l'Université, 34.

Je lui ai dit de m'envoyer la console pour le 26, mais je ne tiens *pas* à la recevoir précisément le 26. Ce à quoi je tiens, c'est qu'il ne la mette pas à la grande vitesse, ce qui me coûterait les yeux de la tête, mais à la *petite*, et qu'il me prévienne le *jour où il l'y mettra* afin que je sois à Valognes, moi et mon argent pour la payer.

Je vagabonde toujours. Il fait un temps splendide. Saint Martin nous coiffe de son capuchon d'or. Tantôt je suis à Cherbourg, tantôt à Saint-Wast, tantôt sur la côte.

Attention à bien *prévenir* M. Ténier de me *prévenir* quelques jours avant l'arrivée du colis.

J'ai reçu une lettre de Saint-Bonnet, laquelle lettre s'est croisée avec la mienne et n'est pas une réponse à la mienne, que j'attends.

J'ai tellement insisté sur la détente que je crois faire partir le coup de feu du cœur ! Du reste, dans cette lettre, il me dit que Bloy

aura de ses nouvelles et des *preuves de son intérêt* bientôt.

J'enverrai ce passage de sa lettre à M. Bloy *vendredi* ou *samedi.*

Je vous écris, pressé, dans ma main, avec une chatte sur les genoux, qui y fait le diable, une tigresse que j'ai apprivoisée !

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

V. les éditeurs.
Vous avez vu mon *homme à cannes?*

Saint-Sauveur.
Vendredi.

Frédégondien,

JE viens d'écrire à M. votre père pour qu'il *hallebardise* ce gueux de Palmé.

Demain, je lui enverrai une liste de journalistes. Si j'oublie de ces drôles, soyez assez bon pour boucher les trous que j'aurai laissés.

Je viens de recevoir vos envois : *Heine, Aubryet* et *Le Nain.*

On m'a dit ici qu'on avait vu des annonces de Palmé dans les journaux et même dans l'*Univers*.

Je vous trace ceci à bâtons rompus,

Mais voici l'important !

Mon article pour lundi, au *Constitutionnel*.

Je l'ai annoncé à Bloy en *lui retournant* son article, la chose la mieux écrite qu'il ait *écrite jusqu'ici*.

Allez donc avec lui & corrigez ! Corrigez bien, je suis si lisible.

Il faut que toute cette lessive soit tordue, blanchie, séchée, prête à être empilée dans le journal pour *deux heures* dimanche.

ATTENTION.

J. B. d'A.

L'éternel inquiet, — mais l'éternel ami.

Valognes.
Hôtel de Grandval-Caligny.
1er Novembre 1874.

Mon cher Frédégondien,

C'EST aujourd'hui le jour Toussaint. Demain les *Morts*. Mes articles ne paraissent maintenant que le mardi, en feuilleton

(résolution Matagrin), mais comme il y a un feuilleton de théâtre, je pourrais bien ne paraître que le mercredi.

Alors, mon cher ami, vous auriez le temps de passer vos yeux, pleins d'un si bon sentiment pour moi, sur les corrections de mon article et vous assurer qu'elles ont été bien faites.

Probablement vous avez corrigé avec M. Bloy, mais si vous n'avez pas corrigé, mettez vos deux yeux au bout des siens. Je lui ai écrit hier une longue lettre pour faire cesser la *Scie-Craven*. Il se vantait, dans sa dernière, de donner toute l'attention *dont il est capable* à ses corrections, — mais comme il y avait dans le Shopenhauer une faute qui me faisait parler comme Dubartas-Hugo, ajoutez votre attention à la sienne et je ne serai plus, comme il dit, INUTILEMENT inquiet.

Je ne lui aurais pas parlé de cette faute, mais qui se vante doit être humilié.

C'est la loi de l'Eglise. Il est dévôt ; donc il ne la contestera pas.

A présent, donnez-moi des nouvelles de mon très cher Hayem. Est-il à Paris ? Devait-il aller à Florence ? Je ne le savais pas. Mais il m'a mandé de Lyon qu'il pourrait y aller... Si je savais qu'il fût à Paris, je lui

écrirais, malgré *ma haine d'écrire*. Je lui ai envoyé cette *Craven* qui fait dresser les cheveux au vertueux M. Bloy. Mais je ne lui ai pas envoyé le Schopenhauer et je tiens à le lui envoyer, parce que les choses philosophiques sont du goût de ce gourmet intellectuel.

Répondez-moi vitement donc sur ce point, mon cher Monsieur Landry, & croyez-moi à vous autant que vous pouvez le désirer.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Je viens d'envoyer la Préface des *Diaboliques* à Magnard (du *Figaro*) ; il la publiera probablement demain. Du reste, Fervaques a fait un article au *Paris-Journal* pour annoncer ces diablesses, et il a été, le lendemain, suivi d'un autre dans le même journal.

J'ai écrit hier à M. Nicolardot pour savoir quand Palmé met en vente. J'agirai d'*ici* par des *lettres* sur ces vieilles détentes de journalistes qui ne parlent pas, car il m'est impossible de quitter ce pays *avant la fin du mois*, à cause d'affaires plus *graves* que des mises en vente de livres. Je l'ai dit hier à M. Nicolardot, — *nettement*, afin qu'on ne me chante plus comme M. Bloy « TOUT LE MONDE *se plaint de vous ; vous négligez*

vos intérêts ». Je suis las de ces clabauderies ! Il faut avouer que si tous les amis avaient de ces façons aimables et dévouées de vous prouver qu'ils vous adorent, ce serait une bien vilaine chose que l'amitié.

Valognes, 13 août 1875.
Hôtel Grandval-Caligny.

De cette fois, à vous, mon cher Frédégondien,

JE ne vous signale pas de copie, et voici pourquoi :

J'avais commencé un article sur le livre de V. Tissot (*Le Pays des Milliards*), article très désagréable à faire, avec les prudences de la politique, au *Constitutionnel.* Tissot est très courageux contre l'Allemagne. Cependant je l'avais commencé, cet article, où il fallait me contenir, moi, le *poulain de l'Ukraine,* mais voici qu'hier, en revenant de Saint-Sauveur, je trouve dans le *Constitutionnel* une note qui m'apprend qu'en Suisse le Roi de Bavière, un laquais de Bismarck, a fait saisir les papiers de Tissot, pour sa peine d'avoir manqué de respect à la Prusse. On craint probablement d'autres révélations futures et ceci m'a arrêté net.

Je ne veux pas faire d'article pour le voir jeté au panier. J'écris donc aujourd'hui, en même temps qu'à vous, à Matagrin, pour le consulter et lui dire dans quel esprit je veux écrire mon article... D'ailleurs, même quand le Matagrin me mettrait la bride sur le cou, je ne tiens pas à le faire. J'ai promis à Tissot, et il ne manque pas de talent, mais son livre n'est pas un livre *pensé*, c'est un livre *décrit*, ce n'est qu'une photographie, — un racontar, — une chose comme *ils en font* à présent où la pensée est sous tirée de la tête humaine, devenue la machine pneumatique de ce qu'elle était autrefois (un vide !), et je n'ai pas d'ailleurs de faits et d'observations pour la *contre-épreuve* des faits et des observations de Tissot. Or, en critique, on est tenu à cela. Pour toutes ces raisons, je suis très porté à envoyer l'article au diable. Cependant, comme je vous le dis, je vais écrire à Matagrin.

Mais comme je n'ai plus de livres, la *Madame Le Bailly* de mon très cher Fervaques ne valant rien & n'étant que de la mécanique de feuilleton, — la vielle organisée qui jouaille ses airs à la manivelle, au bas du journal, comme sous les fenêtres par lesquelles les cuisinières jettent un sou, — (comme les *Mémoires de la Forêt de Fon-*

tainebleau, dédiés à *Charles Hayem,* triste hommage ! ont l'air d'être écrits par une bûche de dite forêt, quoiqu'ils soient de mon ami Levallois : sans talent, sans esprit, un bavardage de citations, la salive des autres !), — je ne sais plus vraiment de quoi je puis décemment rendre compte. Je vais écrire directement à Lévy, pour me faire envoyer l'*Innocent III* de Gasparin.

Seulement vous, mon ami, passez chez Lévy pour vous informer si l'envoi m'a été fait ou pour le hâter. Vous direz à Lévy — qui est très brave garçon — que vous venez de ma part. N'ayez aucune gêne. Et si le paquet n'est pas parti, faites-le partir ! *immédiatement !*

Voilà toutes mes recommandations. Je mets à la poste une lettre à M. Léopold Delisle, le conservateur de la Bibliothèque, commise à vos soins & à votre adresse. Portez-la lui & copiez. Je demanderai le jour à Hayem. Dites-lui que je vais lui écrire. Adieu. Mille choses aux amis, et en particulier aux *deux yeux* nommés *Bloy.*

Tout à vous de cœur.

Jules B. d'Aurevilly.

Vous recevrez ma lettre à M. Delisle en même temps que celle-ci & par la même poste.

Hôtel Grandval-Caligny.
Mercredi.
18 août 1875.

Mon cher Frédégondien,

JE ne m'étais pas trompé. Le Matagrin a trouvé que ma prudence, qui n'était pas *endormie*, a eu raison de ne pas dormir. Il m'a approuvé de ne pas articler sur Tissot.

Mais alors sur qui ? Je vous ai écrit pour avoir le Gasparin (*L'Innocent III*) (1) et écrit aussi à Lévy, qui a dû recevoir ma lettre dimanche matin. Cependant rien encore.

Nous sommes à mercredi !!!

Etes-vous passé chez Lévy ? Je n'en doute point. Passez-y encore et, pique à la main, faites partir le paquet.

Me voilà en retard, ce que j'abomine.

Il fait ici un temps de feu *blanc*. On mange, on boit, on respire de la flamme. Quand l'Ouest se donne les airs (non pas l'*air*) d'être chaud, il se fout du Midi !

Je devrais être à la mer, et si je n'y suis pas c'est que j'étais resté pour l'*Innocent III* qui n'arrive point.

Innocent moi-même que j'étais !

Jules Barbe... d'Aur.

---

(1) *Historiens* (2e série).

Valognes. Jeudi... 26 août 1875.
Hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher Frédégondien,

JE vous écris en toute hâte et seulement deux mots. Je suis en proie aux sons du violon de M. Royer (l'élève du grand Remenyi), qui joue dans ma salle à manger pendant que je vous griffonne ce petit fetfa.

Je mets à la poste *immédiatement* les deux premiers feuillets à Ali, et le reste partira demain, avec une lettre pour M. Bloy. Je multiplie les lettres pour exercer votre damné portier à vous les remettre.

Vous m'avez fait trembler pour mes articles, en me disant qu'il ne vous les remettait pas !

Sur deux, vous en aurez bien une, et alors vous serez avertis !

J'ai reçu l'*Innocent III* et c'est là-dessus que j'ai articlé. Avec l'*Innocent III,* Lévy m'a envoyé trois cochonneries (pour le talent seulement : j'en aimerais d'autres). L'une de la Sand, tombée en enfance de talent ; l'autre de Cadol, intitulée *la Bête noire,* et c'est lui qui est la bête ; et enfin les *Dernières nouvelles,* d'Ourliac, digne d'être un catholique de ce temps, par la pied-platitude !

Mais Lévy n'a pas mis dans le paquet le 24e & dernier volume de son Balzac que je lui réclamais. Ne serait-il pas publié encore ? Je vous prie de vous en informer et de me rendre raison de cela.

Et c'est tout. Le violon de Royer fait dans mes oreilles des spirales d'harmonie et je ne puis écrire davantage. Il me joue du *Viotti*, — une musique forte et enivrante, comme les bras d'une femme qui vous bercerait sur son cœur...

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Nous *causerons* mieux dans la lettre que j'écrirai à M. Bloy demain.

Samedi 2 octobre 1875
Hôtel Grandval.

Mon cher Frédégondien,

SUR l'envers de la seconde feuille de ma lettre à M. Lalotte (dont j'ai reçu la réponse ce matin), je priais M. Lalotte de dire à M. Bloy de me faire envoyer par mon ami M. Azambre (du *Constitutionnel*) les quatre numéros de mon dernier article (1).

(1) Histoire de Gustave-Adolphe, par M. de Parieu : *Sensations d'Histoire.*

Comme je n'ai rien reçu, j'ai pensé que cette note, hors de ma lettre, n'aura pas été vue par M. Lalotte. Je n'ai accusé personne. Je vous sais *tous* les exacts de l'amitié ; mais je voudrais mes quatre numéros, car j'en ai à envoyer *un* à Mademoiselle Coppée et un autre à mon fidèle et bien aimé et très admiré Pommier.

Si vous le rencontrez, parlez-lui de moi.

Je ne m'attarde pas à vous écrire. La fumée des batteries de sarrazin m'appelle. Je vis ici sur les grandes routes, entre des paysages immenses qui auraient plu à Lord Byron mieux que ce *Lido* foulé par tous les pieds des badauds de l'Europe, sur lequel il allait traîner sa rêverie, tous les jours.

Vous ne humez pas, vous autres fumeurs, — je dis ceci pour M. Bloy, — votre damnée fumée de tabac, avec le quart de volupté que je prends à avaler cette fumée bleue du sarazin brûlé à tous les points de nos campagnes & à travers laquelle les filles de ce pays, au teint blond, — plus blond que les cheveux, — s'estompent et se vaporisent... Aussi bonsoir, mon cher Frédégondien. Il est quatre heures & je retourne à mes fumées.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Je ne sais si M. Hayem est en Italie, mais, dans tous les cas, je risquerai une lettre demain.

Valognes, 7 octobre 1875.
Hôtel Grandval-Caligny.

J'AI écrit à M. Bloy hier, à vous aujourd'hui.

Et d'autant que j'ai reçu votre lettre ce matin.

C'est bien de penser à m'envoyer toujours les quatre articles, le surlendemain de leur apparition. Vous m'épargnez d'écrire. Qui m'épargne d'écrire est mon bienfaiteur et mon ami.

Avec ce billet partent les feuillets 5 & 6 de mon article. Samedi, donc, tout sera sous les lunettes du Mamelouck Ali, qui n'aura pas à grumer de cette fois, car, samedi, l'article tout entier sera entre ses mains, — et dimanche dans les vôtres, Messieurs mes amis.

A présent, d'après toutes mes recommandations à M. Bloy, je ne vous humilierai, ni moi non plus, par des recommandations nouvelles. Vous m'avez appris à compter, l'un & l'autre, sur vous.

Vous êtes mon chevet.

J'ai la coquetterie de cet article sur Proudhon (1), qu'aucun catholique que moi n'était capable de faire dans cette gamme, et cette gamme chante la vérité.

Mon cher Frédégondien, dites à M. Lalotte que je lui enverrai un de ces matins la feuille du dictionnaire bâtonnée (2). Que ne puis-je en faire autant à l'auteur ! Je ne me presse pas. Il suffit d'avoir fait passer le tremblement sur la longue échine de ces âmes. Ils sont avertis. La nouvelle édition ne vient que dans un an, & j'ai une répugnance à toucher à cette cochonnerie, que vous comprenez, n'est-ce pas ? mais que je surmonterai, quitte à me passer dans un torrent d'oppoponax !

Interrompue par ma barbe à faire, —
ma barbe est faite, je vous reviens...

Je n'ai pas encore (voyez la paresse !) écrit à M. Hayem. Sa femme est-elle aussi, comme lui, en Italie ? Je ne veux ni d'*Odilon Barrot* ni de la *Rivalité de Charles-Quint*, que je connais et sur laquelle j'ai déjà craché. Pardon de vous écrire ainsi en abatis.

(1) *La Pornocratie*, par PROUDHON : *Philosophes et Ecrivains religieux*, 2e série.

(2) Il s'agit du Grand Dictionnaire Universel de Larousse (1re édition), dans lequel, à l'article Barbey d'Aurevilly, l'auteur de l'article imputait, volontairement ou involontairement, à l'abbé d'Aurevilly les romans de son frère.

Pourvu que ce ne soit pas des abatis de dinde ! Je suis si pressé ! Après les pluies dont je parlais hier à M. Bloy, un soleil vengeur a lui et a fait abréger ces sottes lettres. Il faut profiter de ces dernières journées d'automne où la nature, belle comme une mourante, vous envoie ces derniers regards qui vous fondent le cœur.

Je me fais horreur de tout ce sentiment & je finis ma lettre pour ne pas continuer dans cette bête de mélancolie.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Bien des choses à tous.
Ai-je besoin de dire les noms ?...

Valognes.
Hôtel Grandval-Caligny.
Vendredi 25.

Mon Frédégondien,

JE vous ai écrit hier, *en tête en l'air,* je vous écris aujourd'hui, *en tête plus reposée*... Mon article me tourmente, et comme je ne me juge que *sur épreuves,* je ne sais pas ce qu'il vaut. Je ne sais que ceci : *c'est qu'il est une idée,* mais la forme que j'ai donnée à cette idée, je n'en suis pas sûr.

C'est pour la forme de cette idée que je vous *supplie*, vous et Bloy, de vouloir bien surveiller au moins les fautes matérielles.

Que je ne périsse pas de toutes façons !

Mon très cher Frédégondien, je voulais partir d'ici le lendemain du *jour des Morts*, mais c'est un dimanche, et un aussi bon catholique que moi ne veut pas perdre sa messe, qu'il entendra à l'Eglise *St Malo à Valognes*. Donc, *le lendemain*.

Dites cela à Madame Le Breton.

Moins je lui écris, plus je pense à elle.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes, 12 février 1876.
Hôtel Grandval-Caligny.

Frédégondien,

J'AI dit à votre ami Bloy hier, dans une lettre qu'il devra trouver chez lui aujourd'hui samedi, — en sortant de son bureau, — que je vous écrirais aujourd'hui, et je vous écris.

Deux sûretés valent mieux qu'une, — comme nous disons, nous autres Normands. J'ai un article à corriger demain dimanche, au *Constitutionnel,* et cet article — si M. Bloy,

pour une une raison que je ne prévois, pouvait être en retard, — serait corrigible et sur le marbre jusqu'à lundi 2 heures, mais pas plus tard.

J'ai dit à M. Bloy de se doubler de vous et même (si possible) de se tripler de M. Lalotte, qui, paraît-il, est un correcteur incomparable.

Mon cher Frédégondien, — mon projet était très arrêté de partir pour Paris, lundi, — mais j'ai reçu une lettre de Mme de B. qui me conseille fortement de rester où je suis jusqu'à ce que la température de votre monstrueux Paris se soit modifiée. Elle regrette beaucoup, dans vos neiges et vos rhumes, d'avoir quitté son Midi, et elle me dit, à moi, de la belle pleureuse Normandie, aux larmes douces, « attendez un peu pour venir ». J'attendrai donc la semaine encore. Nous avons ici un temps qui n'est un peu froid *que de cette nuit*... A deux heures du matin je m'en revenais de chez les belles dames que je vais tous les soirs adorer comme un dévot sa Madone, et je vous réponds qu'il ne faisait pas chaud dans cette délicieuse rue de Poterie, blanche de gelée et de clair de lune, où les maisons d'albâtre avaient çà et là de larges pans noirs, comme si on les avait *ombrées* à l'encre de Chine ! — *jais sur albâtre,* — le drap mor-

tuaire de cette ville morte et que j'aime peut-être tant parce qu'elle est morte ! Le diable m'emporte, Frédégondien, c'était très beau !

Avez-vous remis à M. Hayem l'exemplaire de l'*Ensorcelée*, à la dédicace au marquis de Custine? Si vous ne l'avez pas fait, remettez-le lui. Cela lui fera peut-être lire l'*Ensorcelée* qu'il n'a pas lùe, le sybarite, parce que l'édition de Lemerre faisait mal à ses doux et chers petits yeux, qui ne craindraient pas de se crever à regarder le moindre tableautin. Je voudrais bien, pour des raisons *à moi connues,* — qu'il lût mon article sur Fustel de Coulanges. Prenez-en la date dans la collection de M. Bloy et prenez-le au *Constitutionnel* pour le lui porter.

J'avais encore autre chose à vous dire, entr'autres que M. Bloy (toujours M. Bloy) a oublié de m'envoyer mes *Quarante heures.* Cependant je *les* voudrais *ici*... Je ne puis continuer. On vient chercher mes lettres pour la poste. Adieu.

Votre

J. Barbey d'Aurevilly.

Que je reçoive une lettre avec mes journaux de mardi. — Une lettre ou même deux.

Valognes. Jeudi 3 août 1876.
Hôtel Grandval.

Mon cher Frédégondien, — sans Frédégonde,

C'EST à vous que j'écris d'abord, mais M. Bloy lira par dessus votre épaule.

Et il lira que je n'envoie pas mon article à Ali, comme j'aurais dû le faire si je n'étais allé à la mer, à Carteret, d'où j'arrive, et si les premiers moments que je passe ici ne me portaient tellement à la tête et ne m'enivraient tellement que je ne suis capable de rien.

J'ai fait deux pages de ce diable d'article (1). Le reste va venir, mais pas pour ce soir, et comme me voilà dépassé par l'heure, dites à Bloy de prévenir M. Ali que je lui enverrai mon article, non pas pour mardi (cela est maintenant impossible) mais pour le jour qu'il voudra de la semaine prochaine. Pourvu qu'il paraisse la semaine prochaine, je ne tiens pas au jour.

D'ailleurs cet article, qui est sur l'*Armelle* de M. du Clésieux, aurait peut-être besoin des papiers que j'ai laissés par distraction à Paris.

---

(1) Article sur ARMELLE, par Achille DU CLÉSIEUX, *Poésie et Poètes.*

Faites-vous ouvrir ma chambre. M[me] Le Breton ne perd rien des papiers que je laisse derrière moi. Vous trouverez deux documents (journal et prospectus) sur l'œuvre ouvrière de M. du Clésieux. Envoyez-les moi comme papiers d'épreuves ficelés et non cachetés. Le port devient imperceptible ainsi.

Et troisième encore !

Vous trouverez ici, sous ce pli, entre deux feuilles de lettres, le fragment de la lettre de M[me] de Bouglon sur la date de la lettre de M. de Falloux qui doit nous renseigner sur l'article de M[me] Swetchine. Voilà qui est parler.

Et maintenant occupez-vous activement de cela. Rien n'est plus pressé que cet article et il faut, de rigueur, que nous le trouvions.

Mon indigne Frédégondien, qui tremblez devant les Noémie, répondez-moi vite : Mademoiselle Coppée est-elle partie et Mélanie aussi, votre *jettatura* qui vous a ensorcelé avec son regard de côté qui s'en va rejoindre le coin de son rire ! Mélanie-Révolta-Herzégovine ! Elle doit n'être plus là non plus.

Dites à Hayem de vous remettre pour moi *la Chanson des Gueux* (1). Je ne puis résister à l'envie d'en parler et je l'annonce même dans mon article sur du Clésieux. Ajoutez

mes amitiés à ma demande. Parlez-moi de Bourget et du *Nain-Jaune* qui a paru dimanche, dit *Paris-Journal*, et que je n'ai pas reçu, — ce qui m'étonnerait, si dans les bêtes choses humaines quelque chose pouvait m'étonner !

Bien des choses aux amis & à Madame Le Breton. Renseignez-moi sur les nouveautés livresques. Dites à M. Bloy que je lui écrirai, quand j'enverrai mon article au *mamelouck*, et que d'ici-là j'aurai dagué Palmé.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Hôtel Grandval. Valognes.
Samedi 12 août 1876.

Frédégondien indigne !

DEUX sûretés valent mieux qu'une, et trente-six sûretés ne sont pas trop dans cette abominable vie. Voilà pourquoi je vous écris. J'ai écrit hier à M. Bloy. Je l'ai prévenu d'aller corriger, *avec vous*, mon épreuve au *Constitionnel*. Mais ma lettre peut s'être égarée. Mais M. Bloy peut être absent. Toutes choses improbables. Mais je n'ai pas seulement le génie de l'anxiété. J'en ai la démence.

C'est là le sens de cette lettre sans bon sens que je vous écris, — et que vous recevrez *dimanche*, DEMAIN, avant la messe, — et ne manquez pas plus à ma correction qu'à la messe.

Je viens de recevoir à l'instant la boîte de Mme Le Breton. Ayez la bonté d'aller immédiatement chez elle lui accuser réception et lui dire que je suis très content. Elle n'a rien oublié.

Enfin je tiens la Swetchine ! Très bien.

Mlle Coppée (je vous avertis) m'a écrit qu'elle revenait à Paris le 19. *Révolta Herzégovine* doit donc être revenue ou va revenir.

Ecrivez-moi, donnez-moi des nouvelles de Bourget, le poète et le dandy, et dites-lui qu'il m'écrive et que malgré ma haine des lettres, je lui répondrai...

Et voilà tout ! L'œil aux livres, s'il vous plaît ! Je vous trace ces mots la fenêtre ouverte sur un jardin où le soleil a rôti les roses qui l'aimaient, et où mes buis, que j'aimais comme un Génois, sont arrivés à n'être plus que des piquets jaunes. Dites à Bourget que quand sonnent six heures au clocher de Valognes je pense au Cirque et au *Faucon* et que je me dis que le 24 septembre, avec ce temps d'une chaleur et d'une *persévérance diabolique*, le Cirque ne sera pas encore fermé et

que nous pourrons y retourner ensemble *o nates quundo vos aspiciem.* Dites-lui de vous traduire cela...

A vous, à la correction ! à la correction ! et je vous aimerai, si vous corrigez bien.

Votre ami.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mille choses à M. Hayem et
à vous tous, les amis !

(En hâte sans relire.)

Valognes. 26 août 1876.

En hâte.

Hôtel Grandval.

A NOUS deux, Frédégondien ! Je suis toujours le même homme, l'éternel lord Anxious. J'ai écrit *hier* à Bloy pour le prier d'aller corriger (avec vous) mon article sur d'Héricault (1), et le diable de l'anxiété, qui est mon diable, me souffle aux oreilles de l'esprit que Bloy peut ne pas être rentré chez lui à temps pour avoir ma lettre, — qu'il est peut-être allé passer deux jours chez le chirurgien-major, notre ami Ménard, — enfin

(1) *La Révolution de Thermidor*, par Ch. d'Héricault : *Les Historiens* (2ᵉ série).

toutes sortes de choses qui ne sont probablement pas, mais qui *pourraient* être ; — et c'est sous l'influence diabolique de tout cela que je vous écris.

Donc, mon cher Frédégondien, soyez prévenu comme j'ai prévenu Bloy et corrigez — avec lui ou *sans lui* (ce que je ne crois pas), — un article auquel je tiens plus qu'à un autre, parce que, celui-là, je l'ai fait avec goût, avec le battement de cœur que me donnent les sujets que j'aime et la présence du talent devant moi ; il y en a beaucoup dans le livre de d'Héricault.

Je compte absolument sur vous.

Je n'ai pas le courage de vous écrire ce qu'on appelle une lettre. Depuis la mort de Fervaques, je suis accablé. Cela, par dessus la mort de Silvestre, est mon dernier coup (1), et il n'y a que la pensée de quelque travail qui puisse me tirer de là, s'il est possible de m'en tirer.

Allez, de ma part, vous informer de Mlle Coppée. Ce sera une bonne occasion pour voir *Révolta-Herzégovine,* dont la poitrine un peu maigre, mais jeune, vous fait m'écrire les recommandations que vous m'écrivez. Elle aura sa croix, si j'en peux

---

(1) Son ami Théophile Silvestre.

trouver une ici, car ces sortes de choses deviennent rares. C'est une vieille croix normande que je veux *bouter* sur cette poitrine d'Alsacienne. Quand vous verrez Mlle Coppée, demandez-lui des nouvelles de ses nièces et transmettez-les moi. Puis, aussi, faites-la répondre à cette question : Viendra-t-elle en Normandie ? Ira-t-elle, avec son frère, à la noce de la sœur de Lemerre ? Poussera-t-elle jusqu'à Valognes et m'y verra-t-elle, ne fût-ce qu'un jour ?,...

Et si elle y vient, qu'elle m'écrive d'avance pour me prévenir, — car je suis un rôdeur, et je suis souvent où l'on ne me croit pas, dans ce pays dont je *bats les quemins.* — Or, je ne voudrais pas n'être pas chez moi si, par hasard, elle frappait à la porte de l'hôtel Grandval-Caligny.

Voilà, mon cher, tout ce que j'ai à vous écrire aujourd'hui. Parlez de moi à ma chère *Bande :* Lalotte, les Ménard, Laforêt, — enfin tous. Si vous voyez les Astruc et Fourcaud, dites-leur que, certes ! je ne les oublie pas. Et quant à Bourget, qui aimait Fervaques sans le connaître et qui ne le connaîtra jamais, dites-lui de m'écrire, et que je le lui demande

AU NOM DU FAUCON !

A vous.

J. Barbey d'Aurevilly.

N. B. Vous recevrez ceci demain, — avant la messe. A propos de la messe, j'ai retrouvé ici, sur ma table, *le livre d'or* anglais que je croyais avoir perdu à Paris et que m'avait donné, il y a des années, Madame Stuart. Cela m'a fait un plaisir !... Ah ! si je pouvais retrouver comme ça le pauvre Fervaques !

Allez voir de ma part ma chère Madame Le Breton et donnez-moi aussi de ses nouvelles.

Valognes.
Mardi 12 Septembre 1876.
Hôtel Grandval-Caligny.

FRÉDÉGONDIEN ! Je vous écris ce mot au courant d'un vrai galop de plume.

Je pars pour Saint-Sauveur, — où je vais rester deux jours.

Il fait un temps d'averses folles, coupées de soleil ; et par un pareil temps, on ne s'attarde pas à rôder.

Vous avez présentement dans les mains la lettre que j'ai écrite à M. Bloy hier. Vous connaissez donc vos forfaits, ô correcteurs

distraits, c'est-à-dire préoccupés l'un de sa dévotion, l'autre de ses amours !

Et je vous écris toujours par surcroît de précaution & que cette précaution ne soit pas la précaution inutile. Je veux un *Richepin* sans fautes. Je ne suis pas mécontent de mon article. Que je ne sois pas mécontent de vous !

Tâchez de m'expédier quelque livre dont je puisse *décemment* rendre compte. Ce serait un livre de femme, cela n'en vaudrait que mieux. Il y a longtemps que je n'ai ri !

Toutes mes amitiés à M. Hayem et dites-lui que je reviens à la fin de ce mois. Allez voir de ma part Mme Lebreton et dites-lui combien je l'aime.

Quant à la Révolta Herzégovine dites-lui que je voudrais entendre les folles clochettes de son rire ! Pour l'heure, on est très triste où je suis. Valognes est *encrêpé*.

Mille choses aux Coppée, mâle et femelle. Mlle Annette s'ennuie-t-elle un peu en attendant son Gramadoch ?

Voici la voiture. Je pars. Adieu !

J. B. d'A.

Qu'en revenant à Valognes, j'y trouve une lettre de vous.

Valognes. Hôtel Grandval-Caligny.
14 octobre 1876.

Mon doux Landry,

JE devais vous écrire hier. Je l'avais mandé dans ma lettre, hier, à M. Bloy. Mais à l'heure où j'aurais dû écrire, j'étais sur les hauteurs de *Saint-Joseph,* avec un horizon de dix-sept lieues sous mes pieds, par un soleil digne du Corrège. Ecrivez donc des lettres dans ce moment et dans cette position-là !

Je rentrai à Valognes, la nuit tombée et toutes les postes parties. Je pensais bien à vous et à ce que j'avais écrit au sombre Bloy. Mais pas moyen d'empêcher les choses d'être ce qu'elles étaient ! Aujourd'hui je vous écris au lieu d'être à *Chiffrevas,* où je devais aller, et la pluie qui tombe est la *cause de ma lettre.* Hier un temps d'or. Aujourd'hui un temps gris, rayé d'une pluie intarissable ! Voilà ce climat aux *caprices de Marianne !* L'arc-en-ciel n'est pas plus changeant ni l'humeur d'une jolie femme, gâtée par son amant, non plus.

C'est peut-être cela qui me fait tant l'aimer !

Heureusement, je n'avais pas grand'chose d'impérieusement nécessaire à vous mander. Je n'avais à vous prier que de deux choses. La *première,* de vous joindre à M. Bloy pour la correction de mon article sur Doudan (1) (Il y avait encore *une* faute dans le dernier, mais j'en ai souffert en silence.) La *seconde,* de me donner le nombre et les *titres* de mes articles à partir de juillet, mais le *mois de juillet compris,* car je suis parti le 25 et juillet n'a pas été payé. Je vous demande cela pour étabilr mes comptes avec le *Constitutionnel.*

Vous pouvez faire le relevé que je vous demande sur les articles collés de M. Bloy à partir du 1er Juillet.

A bientôt, mais quand ? Je ne sais pas le jour. Tant qu'il y aura du soleil ici, je resterai. Je travaille en plein air et en battant les chemins. Faites mes compliments à Hayem et parlez-lui de mon retour prochain. Mille gracieusetés à Mlle Anne*tte* Coppée, qui est pour moi Mademoiselle Anna, et faites un *pinçon* pour moi où vous voudrez à *Révolta Herzégovine.*

---

(1) *Littérature épistolaire.*

J'écrirai à Bourget, mais que le Diable l'emporte, s'il va en Russie !

Votre

J. Barbey d'Aurevilly.

Je viens d'écrire à Madame Le Breton et de lui envoyer 300 francs par lettre *chargée*. Allez la voir et informez-vous si elle l'a reçue, et dites-lui que j'attends son *accusation* de réception.

J. B. d'A.

Valognes. Jeudi.
19 octobre 1876.

Mon cher Monsieur Landry,

JE reçois une dépêche et m'en vais à S. S. voir mon frère *qui est mourant.*

Je vous mande cela sur *le coup.*

Envoyez-moi nonobstant ici le premier volume de *la Ménagerie de Chasles*. Sur le champ. Cœur déchiré est une raison de plus pour travailler. Ce n'est pas pour rien que Dieu a placé la tête au-dessus du cœur.

A vous,

J. Barbey d'Aurevilly.

Ma première lettre sera
pour M. Bloy. Le dernier
article bien corrigé.
Enfin !

Valognes. 30 octobre 1876.
Hôtel Grandval-Caligny.

Retour de St-Waast.

Mon cher Frédégondien,

J'AI reçu votre lettre ce matin. Merci. Vous êtes le rosier d'*acier* qui ne perce pas la main, et sur lequel je m'appuie.

Et pour cette raison, je vais m'appuyer encore sur vous, et vous demander de vous occuper de moi qui... m'occupe d'*une autre*.

J'avais (vous le savez probablement) prié M. Bloy de me dénicher une pension dans un des couvents de Paris pour une personne *distinguée* qui veut y vivre *correctement*, mais pas avec les *brassières bêtes des couvents*.

Bloy est plus heureux dans ses *prières* que dans ses *recherches*. Ce qu'il m'a mandé ne nous convenait pas. On a écrit à l'*Abbaye aux Bois*, mais on n'y prend plus de pensionnaires.

Je vous prie donc (*Vous*) de voir encore dans trois établissements :

le couvent de Sainte Clotilde ;
St Thomas de Villeneuse ;
et l'Enfant Jésus.

Vous n'avez qu'à entrer et sortir. Prend-t-on des pensionnaires et quel est le prix de la pension ? Me l'écrire *immédiatement*.

J'écrirai demain à mon ami Hayem pour qu'il vous donne quelques heures pour *vous livrer* à cette recherche, de la plus grande importance pour moi.

Je compte sur vous.

Aujourd'hui vous devez me corriger. Je ne vous fais plus de recommandation. Quand ceci vous arrivera, ce *sera écrit*, — comme disent les Turcs en parlant de la fatalité.

Je n'ai pas parlé de la naissance de *Chasles* et du sentiment terrible qu'il en avait, ce n'était pas dans l'économie de mon article, mais j'en parlerai dans mes articles subséquents.

Adieu, — à vous, sans relire ; — pardon des bévues de cette lettre, s'il y en a.

J. B. d'A.

Samedi.
4 Novembre 1876.
Hôtel Grandval.

Envoyez-moi pour lundi le dernier volume de *Balzac* et le *Fréron*. Gardez les autres *jusqu'à mon retour*.

Je compte sur cet envoi rapide.

J'irai mercredi voir mon frère. Je sens bien la nécessité de revenir à Paris. Mais le temps est, ici, *élyséen,* comme dirait Lamartine. Le soleil m'attache à ce pays, avec des clous d'or...

C'est une merveille inouïe en Normandie et les paysans s'en ébahissent ! Parlez *de moi* à tous ceux qui se souviennent *de moi ;* et toujours le mot *vague* et pourtant précis.

A bientôt.

Votre

J. B. d'A.

En hâte. Je pars pour la Mer.

Jeudi 23 novembre 1876.
Valognes. hôtel de Grandval.

Mon cher Georges,

J'AI écrit hier à M. Bloy, je vous écris aujourd'hui. Qui écrit à l'un écrit à l'autre. Vous n'auriez donc pas besoin de cette lettre pour savoir ce que je veux de vous, mais moi, j'en ai besoin, parce que je vous aime et que j'attends de vous ce que j'attends de Bloy.

C'est la correction de mon article à laquelle je tiens beaucoup parce que cet article est sur

Balzac (1). Que les fautes d'impression qui l'ont fait tant souffrir, de son vivant, ne le fassent pas souffrir dans sa tombe, à propos d'un article sur lui ! Cet article, rompu en deux par la mort de mon frère, se tient pourtant debout, je crois. Ce n'est pas un article sur l'homme de génie, c'est un article sur l'homme de cœur. Ce n'est pas littéraire, c'est moral... Et c'est vous, qui, par deux mots de votre lettre, en m'envoyant la *Correspondance,* avez *décidé* dans ma tête le point de vue qui donne à mon article son unité.

Vous avez le temps de bien corriger. Ali reçoit ordinairement mes articles le vendredi et c'est le jeudi de cette fois.

J'ai été aussi lisible que possible, répétant les mots en surcharge quand je ne les trouvais pas assez nets. J'ajoute ici des membres de phrase que vous n'auriez pas bien vus peut-être sur la copie. Deux sûretés valent mieux qu'une et je m'appelle l'Anxiété (et le chagrin aussi, pour le moment).

Je crains TOUT, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Lire donc sur la copie, si vous aviez quelque doute ou quelque brouillard dans l'œil. Je n'ai pas besoin de vous signaler les pages

(1) *La Correspondance de Balzac : Littérature épistolaire.*

et la ligne, corrigez avec cette lettre sous les yeux. Lire ainsi :

1° Qui oserait toucher irrespectueusement à cette arche de la *Comédie humaine,* etc. ;

2° Le quatrième de ce whist de grands hommes ;

3° Mme de Hanska est entrée dans le génie et la gloire de Balzac, comme, etc. ;

4° Mirabeau surtout, ce porc à crinière, qu'on prit trop facilement pour un lion, etc. ;

5° (Bien lire le mot) : *Sorcellerie à froid;*

6° (Lire bien) : L'inspiration dont il entretint l'incendie, etc., etc. ;

7° Une main rachetée, etc., etc.

Je crois que c'est là tout ce qui m'a paru *papillotant* ou *confus au regard.* Toutes ces précautions vous diront à quel point une faute (plus que jamais à cause du *sujet* de l'article) me fait souffrir.

Et maintenant, allez mes enfants & ne péchez plus !

Je n'ai point reçu de lettre de vous depuis que j'ai perdu mon frère, mais je n'ai pas douté de vous & de votre pensée. Je suis sûr que vous avez été avec moi. Il y avait des amis invisibles avec moi, autour de cette fosse ouverte, où je l'ai déposé. Je les sentais dans l'air... autour de moi, cortège que je voyais *seul* et qui me semblait plus doux que

l'autre, car je n'avais, excepté les pauvres qui l'ont aimé, les Pères de sa compagnie, et M. Bottin Desylles, le cousin qui a épousé, en secondes noces, Madame Barbey d'Aurevilly, née de Crux, ma tante, je n'avais que des indifférents.

Je l'ai dit à Bloy, — je l'ai enterré dans le cimetière des pauvres, comme s'il avait été franciscain, — et il était digne de l'être, — et il s'est trouvé que ce cimetière est sublime ! On y peut enterrer des héros, des saints, des pauvres & des poètes. Il y est, entre une croix et le mur du château-fort de Saint-Sauveur, bâti par Neel de Néhou & qui a vu du Guesclin. Sa tombe est au fond d'un fossé de guerre dans lequel on a planté des pommiers qui seront en fleurs au printemps prochain, comme lui, il est en fleurs immortelles (j'espère) dans le jardin céleste de Là-Haut !

Fourcaud & Coppée m'ont écrit de très nobles lettres, et émues. Je leur répondrai certainement. Je n'ai plus que quelques jours à être ici. Adieu, et à la semaine prochaine. Quel jour ? je ne sais, mais vous & Bloy, vous serez avertis.

Jules Barbey d'Aurevilly.

J'envoie un *faire part* aux Hayem, mais dites à Charles que je lui écrirai.

Hôtel Grandval. Jeudi.

DEMAIN, je serai à la gare vers six heures du soir.

Pouvez-vous y être, mon cher Georges ? La despote de votre vie vous permettra-t-elle de venir me tenir compagnie dans cette affreuse attente des paquets ?

Vous dînerez *chez moi avec moi*. Ainsi ne vous préoccupez de rien que d'arriver et de me sauver l'horrible tristesse de l'arrivée, car (et c'est là ce qui me fait haïr les voyages) il est pour moi aussi triste d'arriver que de partir. Il n'y a de bon pour moi, qui suis un chêne d'une espèce particulière et qui trouerais le roc avec mes racines, il n'y a de bon que de rester.

A demain.

Jules Barbey d'Aurevilly.

(En hâte)

Valognes. Lundi.
octobre 1877.

Mon doux Georges,

EH BIEN, pas un mot !

Et Bloy ? Est-il avec vous ?

Et Madame Le Breton, comment va-t-elle ?

Et les livres ?

Je n'en ai pas reçu *un seul*. Cependant — je lis l'*Evénement* — (que ne fait-on pas en province ?) — j'ai vu annoncer l'*Histoire d'un Crime*, — du grand Benêt Victor Hugo.

Envoyez-la moi, car vous avez dû la trouver chez moi. Sinon, j'écrirai à Lévy.

J'arrive de Saint-Sauveur où j'ai passé huit jours. Le livre de Desylles, c'est-à-dire les *Bas-Bleus*, j'en attends toujours les *bonnes pages*.

Je viens d'écrire à *Monnoyer* pour le presser et pour les avoir. Dès qu'elles seront prêtes, je les ferai expédier à Bloy pour cet article qu'il m'a promis et que Palmé attend.

Mais Bloy est-il encore de ce monde ?...

Passez chez moi. Je suis inquiet de M[me] Le Breton. Recommandez-la de ma part au docteur Ménard, et dites-lui qu'il me la soigne comme MA CHOSE.

Une fois chez moi, montez dans ma chambre. J'ai oublié le portrait de *Sarah la Voilée*, que je voulais emporter. M[me] Le Breton vous le donnera s'il n'est plus à ma glace et vous le mettrez dans la *première* lettre que vous m'écrirez. Faiblesse de l'imagination ou force des souvenirs ! J'ai besoin de cette image.

Faites-moi aussi le plaisir de passer au *Constitutionnel*. Vous demanderez au garçon qui sera au bureau le nom de l'administrateur qui a remplacé mon ami Azambre. J'ai perdu ce nom et il me le faut pour lui écrire, car je dois lui écrire pour toucher mon argent.

Vous voyez si c'est important et pressé.

Je vous écris en hachis. Ce n'est pas une lettre que ces petits morceaux de recommandations.

A propos de lettres, j'en ai reçu une *charmante* de Bourget, à laquelle (dites-le lui) je répondrai.

J'espère que vous me répondrez de suite. J'attendais la note de Mme Le Breton pour lui envoyer de l'argent. Pourquoi ne l'ai-je pas reçue ?

Question que je vous prie de lui poser.

Mettez-moi au courant des livres qu'on publie et envoyez-les moi.

Je mitonne un article, mais j'ai vécu de la vie extérieure depuis que je suis revenu dans ce diable de pays, — qui me tue de souvenirs au lieu de m'en faire vivre, comme il y a si peu de temps !

Je ne puis pas dire les contradictions de cette chose insensée que j'ai toujours dans la poitrine.

Votre ami.

J. B. d'Aure.

Et Hayem ?

Valognes.
Hôtel Grandval-Caligny.
Samedi, 19 octobre 1877.

Mon cher Frédégondien,

J'AI reçu *tout* ce que vous m'avez envoyé.

Merci de la cravate pailletée. Je veux vous la payer à mon retour, car vous n'êtes pas, mon cher cœur d'or, assez riche pour me faire des cadeaux.

Bloy m'a écrit et j'*écrirai à Delisle*. Dites-le lui. Je vous remercie tous les deux de la manière dont vous avez corrigé mon article sur Michelet ; *moins* UNE VIRGULE POUR UN POINT, il était irréprochable.

Vous ne l'avez pas, je pense, envoyé à Hello ? Ne vous en préoccupez pas. Je viens de le faire partir.

Mon article sur Michelet (1) a transpercé le cœur de Charles Hayem. Il m'a écrit une lettre *émue*, qui m'a *ému*. Dites-le lui et ajoutez que je lui écrirai.

Je hais tant d'écrire que je me mesure cette absynthe et que je n'écris que *deux* lettres par jour. A la *troisième*, je meurs.

Dites-lui cela encore.

Et Delphine ? Par Dieu ! vous m'êtes assez dévoué pour aller prendre une tasse de café & la faire jaser de moi. Et Alix ?...

Envoyez-moi le numéro, — non, mais la date du numéro de la *Revue du Monde Catholique*, où se trouve le sermon de l'évêque de *Tulle*.

Plus le premier volume des *Etapes d'une Conversion*. Je vous le rapporterai.

J'ai toujours le projet de revenir bientôt. Je lis le *Fersen* et mon article *fait* et *paru*, je pars.

Votre ami.

J. Barbey d'Aurevilly.

Mille bouffonneries Gramadochiennes à Mademoiselle Coppée. Allez, de ma part, dire bien des choses à Mme Le Breton. Qu'elle ne m'envoie pas mes pantoufles *bleues*. J'ai trouvé ici des *boucles en strazz* très belles, à mettre dessus. Je les apporterai à Lambert.

---

(1) *Les Soldats de la Révolution : Les Historiens.*

Valognes. 29 octobre 1877.
Hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Georges Landry, — le Frédégondien,

VOICI mon article ! (1). Vous avez corrigé, vous et Bloy, — et c'est très bien ; mais, ô Lynx, il vous faut des lunettes ! Il y a plusieurs fautes de ponctuation et le mot *fois* oublié au passage de *de Maistre*.

Plus un *point* qui casse une phrase en deux au 3e paragraphe.

Pour un point Martin perdit son âne, mais pour un point, je ne perdrai pas le mien.

Merci, du reste, à tous deux pour ce que vous avez fait.

Vous avez remis, n'est-ce pas ? le livre de ce charmant Féval à M. Lefèvre.

A présent, une autre complaisance.

Prenez les numéros de mon article & envoyez-les moi poste pour poste. Au lieu de *quatre* tâchez de m'en envoyer dix. J'en ai besoin, car, ici, deux prêtres m'en demandent.

Puis, j'en veux envoyer un exemplaire corrigé à Palmé pour que, s'il reproduit l'article dans sa *Revue*, il ne publie pas les fautes avec.

(1) Sur « Jésuites ! », par Paul FÉVAL.

Si vous trouviez au *Constitutionnel* l'article sur *Les étapes d'une conversion*, je vous prie de le joindre au paquet. S'il n'est plus au *Constitutionnel*, dites à M. Palmé de me l'envoyer, puisqu'il a paru dans sa revue. Un prêtre de St Sauveur me le demande presque avec larmes. C'est l'intérêt de M. Palmé de me l'envoyer.

Adieu, Frédégondien sans Frédégonde. Allez donc voir miss Annette de ma part et dites à la *Révolta-Herzégovine-Despotowich* que je m'ennuie de ne plus entendre ces beaux éclats de rire qui percent le plafond & les tympans ! Ah ! ici, la vie est noire & j'ai grande hâte de m'en aller. C'est mon livre que je veux offrir à M. Desylles (1) qui me retient. Autrement je serais parti déjà...

J'écris à Monnoyer par cette poste, pour avoir les bonnes feuilles & les retourner à Bloy.

Votre ami,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mille choses à tous ! Il pleut, il pleut, Bergère ! et les blancs moutons sont rentrés... Ce qui n'est pas gai pour les loups !

---

(1) Les Bas-Bleus.

Valognes.
Hôtel Grandval-Caligny.
6 novembre 1877

Mon cher Frédégondien,

J'AI écrit à Bloy hier, — à Bloy qui, s'il n'est pas resté à la Trappe, a rapporté de la Trappe le silence ; mais vous qui n'êtes pas trappiste, pourquoi vous taisez-vous ?

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, — non pas même pour me donner des nouvelles de *Révolta-Herzégovine-Despotowich !*

Aujourd'hui, c'est question d'affaires.

Les *Bas-Bleus* doivent être, à cette heure, sous la vitrine de Palmé et sur la table de Bloy. J'ai dit à Bloy de me faire envoyer six exemplaires pour mes besoins personnels ici, mais, comme dit le vieux proverbe, deux sûretés valent mieux qu'une, ayez donc la complaisance de vous occuper de cet envoi, — et de le faire partir.

Voyez Palmé, si vous pouvez. J'ai écrit à Nicolardot pour qu'il remît à Palmé la liste des journalistes auxquels il faut envoyer le livre. Il le portera aux journaux. Il est très apte à cela.

Fourcaud-le-*Romain* est-il à Paris, revenu, chassé par l'obstination du Pape à vivre ?... S'il est revenu, portez-lui les *Bas-Bleus*. Il est non pas celui sur lequel je compte le plus de tous ceux qui parleront de moi, mais celui sur lequel *seul* je compte.

Je compte aussi sur Bourget, mais Bourget n'a que son esprit et son cœur. Il n'a pas de journal.

Sans cela !... Recommandez-lui, à lui, le byronien, l'article sur la *Guiccioli*.

Dès que je serai sûr que Palmé aura envoyé le livre à Bachaumont, je lui écrirai, — et même je vais lui écrire avant qu'il l'ait reçu. Dites à Palmé d'envoyer de ma part (de la part de M. d'Aurevilly). Sur l'adresse du paquet :

BACHAUMONT

rue Chalgrin, 32.

Enfin, dégourdissez - vous pour moi & tenez-moi au courant de tout.

Votre très ami.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mille choses aux amis !

(Sans relire)

Mercredi. 5 décembre 1877.
Valognes. Hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher Frédégondien. — Dégelé enfin ! !

JE vous *décoche* cette lettre en vrai *sagittaire !*

Je viens d'écrire à Fourcaud et de le remercier.

Je vais répondre tout de suite à vos questions. Oui, j'ai reçu le livre d'*Hello* (1). C'est de l'*interprétation de la Bible* (ce n'est que cela, au fond), hallucinée par le cerveau mystique de cet insensé d'*Hello*. Faites-moi le plaisir de me dire dans quel journal on peut rendre compte de cette production ascétique, mystique, tous les *ique* excepté celui de Bourrique, car il y a des éclairs bien frisonnants, bien coupant l'horizon du tout, et qui y font flammes sur bien des points. Je rêve là-dessus et je me demande comment, au point de vue pratique, je puis m'occuper *littérairement* de ce livre-là et je n'ai pas encore résolu la question.

Si vous avez chez moi le livre d'Aubryet, envoyez-le moi...

---

(1) *Paroles de Dieu.*

J'ai l'*Hugues de Lyonne* et je ferai un article, mais après le *Nabab*, de Daudet, sur lequel j'ai à dire. Ce sera mon article prochain.

Je n'ai pas envoyé les *Bas-bleus* à Bourget parce que ce palmipède de Palmé ne m'a pas envoyé mes exemplaires. Mais je vais, par une lettre que je dois écrire depuis longtemps à Bourget, l'autoriser à passer chez Palmé et à y prendre un exemplaire à mon compte sur ceux qui me sont dûs par ledit palmipède, lequel, en affaires, va comme le plus pesant des canards.

C'est pour cela qu'il me faudrait quelqu'un pour le *daguer* et faire ce service de la presse dont il s'est chargé — ce qui me fait trembler, car je connais (exemple le vieux père Amyot !) ces horribles marmottes d'éditeurs.

Connaissez-vous quelqu'un (vous? — puisque vous ne sortez de votre boutique que quand Palmé a fermé la sienne) qui puisse remplacer ce monstre de Nicolardot, évaporé dans l'argent et dans la gloire ?

Rien de plus instant que ce service de la presse et je voudrais être sûr qu'il EST FAIT ou qu'il sera FAIT.

Si, aimanté par le rire de *Révolta Herzégovine,* vous allez chez les Coppée, dites-leur de ma part qu'ils auront un exemplaire des

Bas-bleus dès que j'aurai reçu mes exemplaires ou que je serai de retour à Paris. Dites-en autant à Charles Hayem, qui, dans ce moment, du reste, *où la rue du Sentier* est un gouvernement, n'a pas, j'imagine, beaucoup de loisir à donner à la littérature.

Si dans vos courses à travers Paris vous passez près de la boutique de Lemerre, entrez-y et demandez qu'on m'envoie des épreuves du *Brummell.*

Encore des dormeurs ! Ah ! ces chiens d'éditeurs ! Quel fouet de poste faudrait-il pour les réveiller ?

En hâte et à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. 30 décembre 1877.
Hôtel Grandval.

Frédégondien !

JE mets ceci à la poste *après la poste,* pour que vous l'ayiez, en rentrant, demain soir samedi.

Je me suis ravisé. Il y a dans la lettre que j'ai écrite à mon négociateur *Victor* — le chirurgien de mes affaires — un post-scriptum, à propos de *Hugues de Lionne* (1), qui

(1) *La Diplomatie au* XVIIe *siècle : A côté de la grande histoire.*

titube sur ses pauvres jambes. Ne vous en troublez *mie*. La chose est de chez Didier. Didier est un satrape qui n'envoie pas ses ouvrages aux critiques. Il faut les faire prendre chez lui. Ordinairement c'est Nicolardot qui me faisait cette course, mais Nicolardot, ce météore de pauvreté, a disparu dans la pluie d'or que lui a versée Dentu. Je n'entends plus parler de lui. Où ripaille-t-il ?... ce Lucullus ?

Ci-contre un mot que vous donnerez à un commissionnaire de l'invention de Madame Le Breton (son concierge, par exemple). Vous donnerez l'adresse de Didier à Mme Le Breton, qui paiera la course au concierge, et vous, Frédégondien, vous m'enverrez le livre immédiatement par la poste. Je veux faire encore un article avant de partir.

J'espère que mon anicroche avec Amyot n'aura pas de suite. Cependant garde à carreau ! Passez tous les soirs chez Mme Le Breton et voyez s'il n'y a pas de papier timbré. S'il y en avait, par aventure, il faudrait le porter de suite à Victor (1) qui agirait comme il convient, pendant mon absence.

Vous voyez si je dispose de vous !

A bientôt. Nous avons ici un temps de tous les diables déchaînés dans les airs. Je meurs

---

(1) Victor Lalotte.

d'ennui, de spleen, de solitude ; mais j'ai une *raison* pour avaler tout cela. D'ailleurs, êtes-vous plus gais à Paris ? O le temps d'Océana, où est-il ? pas bien loin & il est triste, de souvenir, comme s'il était lointain !

Et Bloy? Et son article? Et les exemplaires des *Bas-Bleus* aux critiques ? Qu'a dit Palmé à votre père ? Vous me laissez dans le silence & je m'y morfonds. Ecrivez donc.

Votre ami *anxious*.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mercredi.

Mon cher Gondien,

JE dîne, ce soir, testa-à-testa chez Mlle Annette.

Il faut venir m'y prendre.

Si vous ne pouvez, — pour une raison mauvaise ou pour une autre, également mauvaise, je serai chez *Delphine*, à onze heures & peut-être avant...

Soyez-y.

Il *faut* (encore il faut !) que je vous donne une commission pour jeudi demain. Ceci est IMPORTANT.

A vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. 3 octobre 1878.
Le lendemain (jeudi)
de mon arrivée.

MON cher ami Georges. — Le *Frédégondien* sans Frédégonde, car *Blanche* n'est qu'une blanche deux fois !

Me voilà revenu ! Temps superbe, comme s'il coquetait avec moi, mais c'est peine perdue ! Je vous écris pour :

1° Aller chez la demoiselle Coppée lui demander EXACTEMENT l'adresse de la baronne de Poilly que je ne sais pas *exactement,* — et me l'envoyer immédiatement.

2° Penser à expédier Bloy-le-Noir chez Octave Uzanne, avec les deux volumes de Casanova très dûment empaquetés, 69, rue des Feuillantines.

Penser, *en tertio,* à finir la copie du *Memorandum* et à faire celle des *Ridicules du Temps.*

Et cela dit :

Bon soir ! Dormez bien ! Ah ! vous allez pouvoir dormir, puisque vous ne m'avez plus pour vous entraîner chez Delphine *la Guerrière.*

Dormez donc, dormez.

J. Barbey d'Aurevilly.

Valognes, vendredi.
5 octobre 1878

NULLE réponse. — Vous dormez sans doute, mon doux mou ?

Je vous ai prié de demander l'adresse à Paris de Mme de Poilly. — C'est rue de l'*Elysée* ou du *Colysée,* mais laquelle des deux ? Mlle Coppée sait cela. Pas de réponse. J'attends toujours.

Vous dormez *coppéenement...*

Je voudrais savoir si Michelet, sur lequel je fais un article, a été enterré civilement. Il me semble que cela a fait question. Demandez aux prêtres dont vous êtes entouré ce qu'il en est. Je ne voudrais pas dire de bêtises... hein ?

Adieu, vous ne méritez pas un mot de plus. Envoyez-moi mon article sur Silvestre (*Les plaisirs rustiques*) (1) dont j'ai besoin, et cela tout de suite.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Et Uzanne ? et Gayler-Hirou ? (2).

---

(1) *Sensations d'Art.*

(2) *Son grand relieur, et plus tard Guérin, son gendre.*

Jeudi 11 octobre 1878.

Mon cher Frédégondien BLANCHI,

J'ENVOIE à Lefébure, au *Constitutionnel,* mon article de lundi sur *Michelet.*

« Je crois, ma foi ! qu'il est bon,
« Et le plus gros ducaton
« Ne ferait pas mieux mon affaire ! »

Il faut tâcher de l'envoyer à la veuve Michelet.

J'écrirai demain à *Bloy-le-Noir* pour le prier de joindre ses deux yeux aux deux vôtres pour la correction que je voudrais parfaite.

Le sera-t-elle, scélérats ?!...

On peut douter de tout. Mais quelle rage de douter !

J'envoie à Madame Le Breton un télégramme pour lui annoncer 600 francs pour elle (1) et 100 francs pour Plaideur demain. Qu'elle dorme en paix, se guérisse de sa fièvre et m'adresse réception de mon envoi.

Et vous, allez chez Delphine ! une fois, que diable ! pour savoir ce qu'elle vous dira de moi.

Ici, l'ennui, — l'ennui, — l'ennui !

---

(1) Elle était sa logeuse.

Tout à vous,

J. Barbey d'Aurevilly.

Et ma divine ou infernale *tête de mort* aux yeux *trop* vivants, Alix ?...

Hôtel Grandval.
24 octobre 1878. Jeudi, 3 heures.

Frédégondien !

JE fais comme vous m'avez dit de faire. J'écris chez M. Hayem pour que vous ayiez ma lettre plus tôt. Le *Fersen* (1) part, à l'instant, pour le *Constitutionnel.* Avec Lefébure, qui est d'exécution, vous pouvez avoir les épreuves samedi.

Corrigez aussi bien que la dernière fois. Pas d'autre mot d'ordre. Il suffit.

J'ai répété les mots qui ne m'ont pas paru lisibles, à mes yeux plus que scrupuleux.

Faites bien attention à l'orthographe des noms suédois

Klinkowstrom
et
Ankastroëm.

Il y a, à propos du congrès, le mot *farce.* N'allez pas le prendre pour le mot *force.* Diable, non !

---

(1) *Le comte de Fercen et la Cour de France : De l'Histoire.*

Reçu, ce matin, *les Etapes.*

C'est bien...

et Delphine et Alix ?

O sourd-muet !

Votre

J. B. d'A.

J'écris à Bloy-le-Noir, le percheur hors de chez lui. — Mais je ne me fie qu'à vous.

Jeudi.

MON doux Georges. Vous devez savoir par Mme Le Breton, à qui j'ai envoyé un télégramme hier matin, que je n'arriverais que demain vendredi.

Ah ! si vous pouvez être à la gare, vous m'épargnerez l'*énorme* ennui d'être seul, une heure, à attendre mon bagage.

Nous reviendrions et nous pourrions souper ensemble.

Anxious.

Cinq heures et demie à la gare.

Hier allé à Saint-Wast. Vu les Lacombe et la mer sublime dans des flots d'or.

J'écris à M. Yierne pour une place, samedi, au Gymnase.

Valognes. Jeudi. 1er octobre 1879.
hôtel Grandval.

BLOY ou Landry, — Landry ou Bloy, — gens qui ne faites qu'un !

Allez de suite chez Madame Le Breton. Je me suis annoncé pour le 2 et je ne serai à Paris que Lundi soir. Train de 7 heures.

De l'argent à toucher, — chose sacrée ! une femme de Cherbourg à voir, — chose charmante ! Voilà ce qui retarde mon arrivée de deux jours, — d'autant qu'il n'y a pas de première représentation d'ici-là.

Vous attendez de la copie, vous n'en aurez pas. J'arriverai avec mon article sur le Duel (1), que j'ai roulé dans ma tête, dans ce diable de pays qui, cette année, m'a tiré positivement l'âme du corps.

Je m'y suis perdu en pensées intraduisibles et folles.

Tout cela coupé net par la mort de l'abbé Tardif (2), un coup par dessus tant de coups ! C'est pour moi plus qu'une amitié que je perds. C'est ma vie spirituelle qui se brise. Comment en rapprocherai-je les morceaux ?

---

(1) *Un nouveau code du Duel,* par M. le comte DU VERGER DE SAINT-THOMAS : *Critiques diverses.*

(2) L'abbé Tardif de Moidrey, prêtre de la plus haute intelligence des choses de Dieu et d'une ardeur sacerdotale exceptionnelle. Une âme d'apôtre.

A lundi ! si le doux Landry ou le Bloy m'attendait ou me prenait à la gare, j'y mangerais moins mon sang, en attendant mes bagages. Chose tuante.

Saint Bloy est un anachorète, mais le sensuel Landry se soucie de dîner. Qu'il me sacrifie le dîner chez son père et il dînera avec moi, chez Delphine ou ailleurs.

Pas un mot de plus.
Bonsoir.

Jules B. d'A.

Valognes 12 septembre 1880.
En arrivant.

Mon cher Georges,

JE crois bien que je ne changerai jamais. Je viens d'écrire à Madame Le Breton pour les recommandations les plus sottes sur les clés oubliées, la fermeture des tiroirs, la conservation du moindre papier, comme si tout était en danger chez elle et qu'elle ne fût pas l'ordre incarné à faire quelquefois souffrir mon incarnation ! Eh bien, mon cher, je suis tellement le *Lord Anxious* éternel et incorrigible, que je vous prie de mettre ce passage insensé de ma lettre par dessus mes insensées recommandations.

Vous trouverez sur le petit meuble contre la porte les livres à faire cartonner pendant mon absence. Je m'en rapporte au goût de M. Gayler pour les couleurs, mais qu'elles soient vives et gaies ! Je prie Bloy, à ce propos, de me copier la dédicace à du Méril avant de partir pour La Salette et vous la donnerez à Gayler pour qu'il l'insère au volume des *Historiens.* Vous direz aussi audit Gayler (quelle plume ! elle est si mauvaise que je m'en sers comme les Sodomistes se servent de l'homme, en la retournant). Et puis mon papier boit, c'est le chaos !

Vous direz donc audit Gayler que, puisqu'il n'y a pas de maroquin rose et qu'on ne maroquine pas les femmes, il prenne du rouge le plus clair, le plus approchant du rose, et qu'il fasse les *coins* or & vert de mer, relevés d'un filet noir.

Et que ce soit fait à mon retour.

Faites écrire les livres que vous lui portez et demandez-lui ce qu'il a pour moi en main présentement. Tout est à cartonner de ce que vous allez lui remettre, excepté le *Rivarol,* qu'il faut mettre en maroquin rouge, comme était son habit, — feu ou vermillon, — avec les coins d'or.

Que ce soit *sardanapalesque !* Pardieu ! il n'y a pas tant de gens d'esprit à qui on

puisse faire honneur ! et quand on en tient un, il faut battre aux champs !

Envoyez-moi des livres *pour article,* si vous en trouvez, et demandez chez Lévy si *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent* ont paru. Ce me sera une occasion de parler de *Typhaine* qui m'a *tué* d'ennui. Je veux offrir quelques fleurs à Dumas, — ce Vincent de Paul des femmes imbécilles !

Et le *Traité du Prince ?* Si vous ne le trouvez pas en italien, traduction en regard, envoyez-le moi en français.

Que de commissions ! heureusement elles ne sont pas pour l'heure que vous consacrez à l'amour. Dites à Madame Georges que j'espère la voir *au sortir de son deuil,* puisque son deuil en est un pour moi.

Il a plu hier toute la journée dans ce pays *pluviose* et mes roses étaient lourdes de pluie, ce matin, quand je suis arrivé. Elles me recevaient... comme on vous quitte, quand on s'en va... Triste augure pour le temps que je vais passer ici !

Ma plume *sodomite* est si mauvaise, qu'elle révolte ma pudeur d'écrire ;

Donc, bonsoir !

J. B. d'A.

Hôtel Grandval-Caligny.
Jeudi 24 septembre 1880.

Mon cher Monsieur Landry,

J'ARRIVE de Saint-Sauveur et je croyais trouver une lettre de vous à Valognes. Mais non, rien ! De maître Bloy — le maître Saint — rien non plus ! Moi je vous écris pour vous *chanter pouille*. Jolie expression pleine d'élégance, mais vous ne valez pas mieux que ça !

Et, d'ailleurs, je n'ai pas d'article à vous envoyer. Je suis en retard, — lâchement en retard. Une inexprimable paresse s'est coulée en moi depuis que je suis ici, et ma vie se passe dans l'accablement des rêveries et la danse des spectres du passé autour de moi !

Je n'ai fait d'utile que le triage des articles qui doivent servir à la confection du VIe volume des *Œuvres et des Hommes* (1). J'en rapporterai un bon paquet. Je rapporterai aussi des articles de théâtre (du *Nain Jaune* et du *Parlement*), et vous pouvez compléter la copie que vous avez commencée et dont, par parenthèse, j'ai le volume relié pour vous et à vous à Paris, dans un placard.

(1) Il ne parut qu'en 1885, chez Frinzine.

Je vous écris de travers sur une table surchargée de papiers et *à la diable,* tant je suis pressé ! Ne prenez souci de ce gribouillage. Il fait aujourd'hui une journée de printemps et je *galope* cette lettre pour aller *galoper* ailleurs.

Si le Saint Bloy est revenu & que La Salette le lui permette, qu'il dresse la liste des *Critiques,* mais il n'a pas besoin de me l'envoyer. Que je la trouve, quand j'arriverai, et je crois bien arriver dans huit jours.

Passez, je vous prie, chez Palmé, pour savoir le jour de la mise en vente des *Prophètes.* J'ai demandé les *bonnes feuilles* pour les envoyer à Bloy, mais je ne les ai pas encore reçues. Passez aussi chez Lemerre. Donnez-vous de grands airs d'acheteur et demandez (sans aucunement parler de moi) : Quand donc paraîtra le *Brummell ?...*

Bien des choses à Uzanne et à Buet, qui me demande aussi les bonnes feuilles des *Prophètes.*

Etes-vous allé chez Didot ? Les livres ont-ils été envoyés ? Donnez-moi des nouvelles de Madame Le Breton et de ma chambre. Rappelez-lui qu'elle m'a promis que tout serait prêt quand j'arriverai.

Bonjour et bonsoir ! Le soleil, qui sort d'un bain de pluie, m'appelle sur ces routes

dont j'aime la poussière. Annoncez à M. Ch. Hayem que je reviens dans les premiers jours d'octobre, et comptez là-dessus.

Et tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Et le memorandum?... Passez chez Dentu, qui ne m'envoie pas le *carton* promis, et montrez-lui *les dents*.

Les Coppée sont-ils de retour ?

Valognes. Hôtel Grandval.
le 7 octobre 1880.

A NOUS deux, enfin !

Mon cher Monsieur Landry, hier soir, 6, est parti à l'adresse d'Aly au *Constitutionnel* — et par conséquent est arrivé ce matin — un article de moi dont vous allez corriger l'épreuve.

J'ai prévenu Aly — à qui j'ai écrit — de votre intervention.

C'est un article sur Léon XIII. Difficile à faire ! et qui m'a beaucoup coûté. Il est très ferme de ton, mais il ne dit pas encore tout ce que je pense, car il est moins sur

Léon XIII que sur le Léon XIII de Teste qui me raconte des choses auxquelles il faut que je me fie et que *je ne puis pas contrôler*.

Enfin, tellement quellement, le voilà ! Il fallait bien le faire. Le livre, où malheureusement le journaliste domine, est important, et moi, catholique, je ne pouvais pas le laisser passer en silence. Puis je n'avais pas la liberté du choix. Le livre de Cladel que j'ai lu ici (*Crête rouge*) manque d'intérêt, c'est l'histoire d'une femme plus brave et plus forte *physiquement* qu'un homme, — un *bas-bleu* donc dans *l'ordre de l'action* et cela me fait horreur. J'aime Cladel et je ne veux pas l'affliger.

Quant à la *papilotte* de Dumas, cela ne donne pas *l'étoffe d'un article*. C'est matérialiste au fin fond, — et fataliste en histoire, — d'un raisonnement qui se croit la raison, et sans le moindre petit mot qui sente son écrivain mordant et spirituel. Cet éternel *raisonnailleur* sur toutes choses est pour moi insupportablement ennuyeux, et il m'ôte jusqu'à l'envie de me moquer de lui.

D'ailleurs, je suis d'une paresse de plume inouïe depuis que je suis ici, et il aurait fallu un livre intéressant pour me tirer de mes rêveries, qui sont accablantes, dans ce chien

de pays, — et qui m'empêchent de travailler. Plus ce pays devient désert, plus les personnes qui m'y plaisaient, pour une raison ou pour une autre, y manquent et s'en vont dans l'absence ou dans la mort, et plus ce pays m'absorbe et s'empare de *toutes* mes pensées. Excepté Royer — le violon de velours dont le violon est une évocation de plus du passé, je ne connais *plus* une âme ici. Mais toutes les âmes que *j'y ai connues* s'y pressent et s'y accumulent autour de moi, et c'est ainsi que l'invisible m'emplit le *visible* et donne un charme amer aux éternels paysages qui ne meurent pas, eux ! et qui n'ont pas bougé depuis ma jeunesse. Diable de domination exercée sur moi par ce pays ! Je ne l'aime plus, comme tant de choses qui furent aimées, mais j'y reviens et je crois bien que je n'en guérirai jamais, car c'est une espèce de mal que le sentiment que j'ai pour lui. Cela ressemble à du désespoir.

Laissons ces tristesses et revenons à la prose, c'est-à-dire à la mienne. J'ai écrit aussi lisiblement que j'ai pu, et quand le mot n'a pas semblé lisible à mes scrupules, je l'ai répété, en surcharge. Il y a (au feuillet 5, je crois) une rature et je vais vous répéter ici, pour plus de sûreté, la surcharge de cette rature : « *...une pierre d'attente, que le*

radicalisme qui, comme son nom le dit, doit en finir avec les racines de tout, jettera bien un jour à la tête de l'Eglise ». La phrase suivante a de la rature aussi, mais je la crois lisible. Vous connaissez depuis assez longtemps mon écriture pour, avec un peu d'attention, vous en tirer !

Enfin *Lord Anxious* sera toujours *Lord Anxious*. Ainsi pardonnez-moi. Ah ! il y a encore le mot *cunctator* sur lequel, après coup, j'ai fait un brouillon. Le mot latin veut dire temporisateur.

...Léon XIII, celui que les Romains appellent Cunctator.

Assez de tout cela ! Je suis insupportable. Faites seulement à temps pour que mon article paraisse lundi. Que l'amour ne fasse pas tort à l'amitié ! Que Madame Georges ne me prenne pas trop Monsieur Georges. Est-elle toujours *en noir* Madame Georges ? et quand je serai de retour à Paris, sa robe me permettra-t-elle de faire sa connaissance ?... Tenez, j'effeuille ici une rose de mon jardin pour elle, ne pouvant de si loin la piquer à son corsage. Je la lui envoye *défeuillée*. Qu'elle prenne deux de ses feuillets entre ses lèvres et qu'elle vous dise d'aller les chercher !...

J. B. d'A.

Hôtel Grandval,
le 7 octobre 1880.

VOUS allez bien me reconnaître encore !

Je vous écris et *je viens de vous écrire.* Ces deux lettres vont partir en même temps.

J'ai pensé que celle qui va s'en aller rue Rousselet vous trouvera parti pour toute la journée, et que vous rentrerez peut-être *georg-iquement* très tard, tandis que *celle-ci* qui va s'en allez rue du Sentier est sûre de vous trouver sur *votre pont* quand elle y arrivera, et qu'elle pourra (question de temps !) vous avertir de l'autre et de ce qu'elle contient qui est ceci :

Que mon article pour lundi est, de ce matin même, dans les mains d'Aly.

Je l'ai envoyé *hier* au *Constitu.* Si donc vous dînez demain chez vous, vous pouvez entrer en repassant à l'imprimerie et demander quel jour on vous donnera les épreuves, pour les corriger.

Il y a encore dans cette lettre bien des choses que vous lirez peut-être avec intérêt, mais, pour moi, la tyrannique, c'est toujours la recommandation ordinaire et insensée qui est une fatalité de mon cerveau et dont je vous prie d'avoir pitié.

Et c'est pour cela que je vous la fais, c'est que vous en aurez pitié.

Corrigez donc, la *copie sous les yeux* et si vous avez besoin d'ajouter aux vôtres, prenez *ceux* de votre ami Lalotte et ses lunettes.

A Paris j'envoie mon article le *vendredi ;* je l'ai envoyé le *mercredi* pour le *jeudi*. Nous sommes donc *deux* jours en avance. Vous avez le temps de bien faire.

Dans la lettre de la rue Rousselet, j'ai oublié de vous parler de Bloy, le mystagogue. Si vous en avez, donnez-m'en dans votre prochaine lettre, que je veux recevoir lundi sans faute, avec mon article sans faute ! et, comme ils disent ici : ne *fautez* pas !

Puisque vous serez au *Phénix* quand cette lettre vous viendra, dites bien des choses à ce mouvement perpétuel, l'homme toujours parti qu'on appelle Charles. Le trouverai-je à Paris, lui et sa femme, quand je reviendrai, — ce qui sera bientôt — quoique le temps me fasse mille m'amours pour me faire rester. . .

Aujourd'hui, il est de nard et de miel...

Mes politesses à Madame Georges sont dans l'autre lettre.

Votre ami,

J. B. d'Aure.

(Au galop!)

Hôtel Grandval-Caligny.
Lundi 11 octobre 1880.

TRÈS BIEN ! Bravo ! et merci ! mon cher Georges.

J'ai reçu l'article très soigneusement corrigé et qui m'a paru meilleur imprimé qu'en manuscrit (1). Merci aussi de votre lettre. Je vous en demanderai encore une avant de partir d'ici et ce sera la dernière.

Aux termes de mes projets, j'aurais dû partir hier, le 10, mais une *circonstance d'affaires* et dans laquelle ma volonté n'est pour rien me retiendra toute la semaine encore. Je partirai samedi ou dimanche. A part l'*affaire* en question, il faut aussi que *jeudi* je sois à Sainte-Mère-Eglise (quel beau nom moyen âge!) une bourgade située dans des marais immenses, où je dois aller renouveler & assurer mes impressions d'enfance, dans l'intérêt de ce roman que je corrige : *Ce qui ne meurt pas !* La scène s'y passera justement dans ces marais que je veux peindre, comme j'ai peint la Lande de Lessay dans l'*Ensorcelée.* Ces marais sont magnifiques d'étendues, de tristesse & *d'une*

---

(1) *Louis XIII et le Vatican.* Louis TESTE : *De l'Histoire.*

tristesse à eux, d'une autre tristesse que les landes. Ce sont des landes mouillées, qui deviennent des lacs sous l'action des pluies ; rien n'est plus désolé, mais rien n'est plus beau. Je veux peindre cela.

Je serai donc à Paris, *dimanche* ou *lundi au plus tard*. *Dites-le* à Madame Le Breton, qui aura son argent pour le 15. Je le lui enverrai d'*ici* et il ne me précédera pas de beaucoup. Malgré cette arrivée prochaine, envoyez-moi ici — et poste pour poste — le premier volume du *Philippe II* de Formeron (la lettre était de lui) que j'aurai le temps de lire ici avant de partir, — ce qui m'avancera d'autant pour mon article que je veux faire en arrivant à Paris. Je ne vous demande que le premier volume, parce que je crois bien que je n'aurais pas le temps de lire les *deux* avant de partir. Quelle garantie de mon départ !

Nous avons eu ici un été Saint-Denys superbe, — mais hier, la nuit, une furieuse inondation. J'étais à St-Sauveur et je suis revenu l'eau à mi-roue de la voiture. Les rivières sont des routes qui marchent, a dit Pascal : c'est sur une de ces routes-là qu'hier j'ai voyagé !

Envoyez-moi aussi le numéro — s'il en est un — où l'on parle de mon article d'aujourd'hui. Au *Paris-Journal* il est impossible qu'il n'en parle pas et qu'il n'y ait pas une

citation au moins, *non pour moi, mais pour Teste*. Je serais curieux de la voir. Le *Paris-Journal* vient chez moi, prenez le numéro que je vous signale et qui doit paraître d'ici quatre jours & envoyez-le moi. Madame Le Breton vous le donnera.

Armand Hayem m'a écrit pour m'annoncer son mariage, et je lui réponds aujourd'hui même. Sa lettre va partir de conserve avec la vôtre. Dites à Charles que j'espère toujours le retrouver à Paris. Peut-être le mariage de son frère l'empêchera-t-il de partir. Dites-moi si Buet est revenu de Savoie & ce que devient Bourget, à qui je veux écrire, s'il est à Paris. Je ne vois rien de lui dans le *Gaulois* qui a bien besoin de talent, pour ses articles, car depuis que je suis à Valognes, je n'en lis que d'abominablement mauvais.

Voilà toutes mes interrogations épuisées ! Si Bourget est à Paris, je lui écrirai pour mes arrangements au *Gaulois*. Quant à Bloy, je ne compte plus sur lui. Il est emporté dans des sphères où je n'irai pas le chercher ! Il ne m'a pas écrit plus qu'à vous. Que sommes-nous pour lui ?... des néants !

Bien des choses aux amis *qui nous restent,* Ménard, Lalotte, etc., et pour la Georgiana qui est plus pour vous que tous les amis du monde, le regret de ne pas l'avoir vue

encore & l'espérance de la voir !

Votre ami.

Jules B. d'Aur.

au galop.

Valognes. 15 septembre 1881.

Jeudi.

Mon cher Monsieur Landry,

JE suis arrivé et voudrais déjà repartir. Temps magnifique pourtant, mais cette année, le temps n'y fera rien. Je me sens nécessaire à Paris, ou plutôt Paris m'est absolument nécessaire.

Ecoutez-moi.

Il faut m'envoyer demain (pas plus tard que demain) les noms des acteurs et des actrices qui jouent dans le *Voyage de noces*. (Est-ce là le nom de la chose que j'ai vu jouer ?)

Je suis l'*anxious*, anxieux jusque de sa mémoire. Comment écrit-on le nom de la *Tissandier* ou de la *Tisserandier ?* (je ne sais plus).

Vous trouverez tous ces noms corrects dans les journaux (*Figaro* et *Gaulois*) qui

ont rendu compte, le lendemain, de la pièce de Tiercelin (1).

Moi, je les ai oubliés dans leur orthographe. Envoyez-les moi, je vous supplie. Demain je les mettrai en blanc dans le courant de mon article, en attendant votre lettre.

J'enverrai l'article à Monsieur votre père, rue de Babylone, 15, samedi ou dimanche matin.

Et vous corrigez le soir, — comme moi.

Votre ami *confiant* : grande chose, se confier ! ! !

Jules Barbey d'Aurevilly.

Faites un petit paquet de mes rasoirs que j'ai oubliés & envoyez-les moi immédiatement. Ils sont dans leur étui & dans le premier tiroir de la toilette.

En hâte.

Saint-Sauveur-le-Vicomte, 2 novembre 1873.

Mon cher monsieur Coppée,

JE me permets de vous écrire pour vous prier de me venir en aide auprès de ce damné

---

(1) *Le Voyage de noces. Théâtre contemporain* (tome V).

homme qui rit. Vous m'avez promis de le *daguer,* en mon nom et place. Daguez-le donc un peu, je vous prie. Croyez-vous que depuis mon retour en Normandie je n'ai pas reçu, en fait d'épreuves, de quoi faire une papillote ?... Ce matin, un paquet pourtant de sa librairie, — un volume de vers de M. Aimé Gyrion, mais de *l'Ensorcelée,* rien ! Daguez donc ! Daguez, et que ses rires ne vous désarment pas ! Je vous tais mon lancier.

Nous avons ici un temps qui ferait fuir vers l'affreux Paris tout autre moins *canard sauvage* que moi. Cela ressemble à une gageure du Diable. Figurez-vous des pluies frénétiques et continues, quoique ce ne soit pas l'usage de la frénésie de durer.

Je ne vous écris pas davantage. Je hais tant d'écrire à présent ! A quoi bon, d'ailleurs ? Je suis sûr de vous et de votre intervention auprès de *l'homme qui rit.* Si vous voyez M. Nicolardot, dites-lui mille choses. A vous trois mille,

et tout à vous,

(En hâte.)

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. Hôtel Grandval-Caligny.
6 juillet 74.

Mon cher Coppée,

J'AI reçu une lettre du rédacteur en chef de *la Chronique illustrée,* M... (ma foi, je ne me rappelle pas le nom, et il faudrait chercher sa lettre, et je suis si paresseux par cette chaleur) ; vous savez, du reste, qui je veux dire. Il me propose de lui écrire tous les mois *une fantaisie.* Le prix qu'il m'offre est convenable. Tout est bien ; je ne demande pas mieux, et je lui écrirai, quand vous m'aurez répondu.

Mais voici les questions que je vous fais, INTER NOS. Il a fait chatoyer les deux diamants fascinateurs : votre nom et celui de Banville ; mais je vous demande, à vous, l'un de ces deux diamants, qui ne me ferez point une réponse *Strazz :*

Cette *Chronique* a-t-elle de la vie dans son petit ventre ? A-t-elle paru ? Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé *les numéros* ou *le numéro* si elle a paru ?

Si elle n'a pas paru, qu'on me l'envoie quand elle paraîtra, pour que je puisse juger de l'esprit de la chose, et de son corps : le format,

les lignes, la longueur des articles, etc., etc. Et vous, si vous le pouvez, renseignez-moi sur tout cela.

Je vous le répète, j'attends vos renseignements pour répondre.

Nicolardot me mande que Lemerre, qui bâtit des châteaux, au lieu d'en brûler, comme un Rouge qu'il *affecte* d'être, mais qu'il n'est pas, le farceur ! doit vous emmener prochainement dans son pays. Je serais fâché que ce fût *bientôt,* car, *bientôt,* moi, je retournerai à Paris et je ne vous verrais pas. Nous ferions l'X d'un chassé-croisé. Dans les derniers jours du mois (celui-ci) mes affaires avec Palmé me rappellent à Paris ; et, — ceci va vous faire mépriser un peu plus la nature humaine, si vous, jeune homme, vous vous permettez de la mépriser autant que moi, — et ce ne sera pas sans plaisir que je retournerai à *ce Paris que je déteste.* Le pays où je suis retourné, comme un chien à l'abreuvoir, ne me paraît plus si charmant que l'année dernière. *O cœca pectora mortalium !* Le Diable m'emporte si je comprends un mot de ce qui se passe en moi.

Mes souveirs respectueux à Madame votre mère et à Mademoiselle votre sœur. Je n'oublie pas même Mélanie, au rire sonore,

et croyez-moi votre très dévoué

Jules Barbey d'Aurevilly.

Sans relire ;
je nai pas le temps.

Mardi.

Mademoiselle,

J'IRAI donc dîner chez vous, ce soir, puisque vous êtes assez bonne pour m'en prier, et quoique je sois horriblement malade du plus *défigurant* des rhumes.

Je vous sais gré de vous intéresser à mes *peines*. Quel conte vous aura donc fait le Nicolardot ?...

Je n'en ai pas d'autres que de ne pas vous voir... et ce soir je serai consolé.

Votre respectueux,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. Jeudi (5 août 75).
Hôtel Grandval-Caligny.

Mademoiselle,

LE cachet qui va fermer cette lettre porte la mauvaise devise de ma vie. Tout ce qui m'est arrivé d'heureux est arrivé toujours

trop tard. Et tenez ! C'est pour moi un bonheur que de vous écrire, et c'est trop tard aussi que je vous écris.

Mais c'est la faute de la vie éparpillée que je mène ici. Pardonnez-moi donc, Mademoiselle ; je suis toujours par voies et chemins. Je me dépense en plein air et je mène la vie la plus désordonnément extérieure. Je ne sais pas si votre frère travaille beaucoup sur son rivage, mais je sais bien que je ne fais pas grand'chose sur les miens, car j'en ai *trois* (moi !), au bord de trois mers différentes. Cependant, j'agite encore ma cliquette d'articles pour n'en pas perdre l'habitude. Je vous en ai envoyé un, il y a deux jours. L'avez-vous reçu ? Il a dû intéresser plus votre frère que vous. Vous vous souciez bien de l'Empire romain ! Les femmes ne se soucient que du leur. Mais votre frère, qui est un bonapartiste (avec *fatuité, chez* les Hayem), a dû comprendre la portée du livre de Fustel de Coulanges, lequel est un *futé* et qui, je vous le jure, ne se *coulera* pas ! Il est inouï que les journaux bonapartistes n'aient pas fait tapage autour d'un livre qui, sans *avoir l'air d'y toucher,* établit une tradition superbe à l'Empire des Bonaparte. Ils n'ont rien vu dans ce livre... L'ont-ils même lu ? et d'ailleurs c'est toujours la même bêtise qui règne sur le

monde, et son empire, à celle-là, est encore le plus grand de tous les empires !

Mais que vous fait toute cette historico-politicaillerie ? Je vous enverrai dans deux ou trois jours un article qui pourra vous intéresser davantage. C'est une dissection du vieux cœur de M[me] Geoffrin. J'ai découvert que c'était un reliquaire d'amour. L'article a paru mardi, et dès que j'aurai reçu mes numéros je vous l'enverrai.

Merci, Mademoiselle, de la petite anxiété que vous m'exprimez sur ma santé. Elle est raffermie. Les nerfs sont solides et l'épigastre d'acier comme un busc, — le busc que vous ne voulez pas porter, et qui est le *sabre de Mahomet* pour les femmes ! C'est avec cela qu'elles pourraient faire la conquête de l'univers ! La vie que je mène me rend fort comme un Turc. Je bois du cidre comme un Normand, de l'air comme un cheval arabe, et de *l'odeur* des roses comme un poète persan. J'en ai dans mon jardin, Mademoiselle, à vous en faire un matelas, si un matelas pouvait s'offrir. Tout irait donc bien sans mon pauvre frère, dont la santé empire chaque jour, avec toutes les apparences physiques de la force. Il n'est pas même intellectuellement le fantôme de lui-même. Il meurt du cerveau, sans voir qu'il en meurt (heureusement !). L'ombre

monte vers *sa* cime, qui était éblouissante autrefois, et le rayon qui y tremble encore va tout à l'heure s'évanouir.

Il ne faut pas que je pense à cela, si je veux rester *l'enjoué* qui a le bonheur de vous plaire un peu.

Puisque je vous parle de mon frère, parlez-moi du vôtre. Comment va sa bile, à ce doux morose ? Son *Olivier* avance-t-il, dans ce pays de sable où il est et où ne poussent guères d'oliviers ? Il doit *engranger* des poésies pour le temps où il reviendra à Paris, — dans cet exécrable et pied-plat de Paris !! S'il est comme moi, le pays où il vit lui plaira davantage quand il n'y sera plus. Se retourner par le souvenir vers les choses laissées derrière soi les rend plus charmantes. Je le sens, en vous écrivant.

Dites-moi, Mademoiselle, l'époque où vous retournerez à Paris. Moi, je continue à vouloir y être pour la *Saint-Louis,* cette date mystérieuse que vous appelez de ce si joli nom !... qui me charme ! J'entends d'ici votre éclat de rire... Il égaie une fin de lettre qui, sans cela, serait triste, puisque c'est une fin...

Votre sentimental *Gramadoch.*

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mardi soir.

Mademoiselle,

MA laryngite va mieux, mais je suis *chambré* jusqu'à demain.

Je tousse à me jeter hors de la tête ces yeux qui aimeraient mieux vous voir.

Votre GRAMADOCH.

Voici mon Reményi.

Violon sur violon !

Mon cher Coppée,

ENVOYEZ-MOI les dernières poésies de *Silvestre* ou *Sylvestre* (what ?). Si vous avez les autres, joignez-les y.

Votre ami, en hâte,

Jules B. d'Aur.

(Juin 1876)
Mardi soir.

CE dévoré par les répétitions, ces *goules,* s'il reste quelque chose de la personne qui me visitait autrefois, veut-il me prendre demain, *à VI heures,* pour aller dîner chez M. Hayem ?...

J'ai une voiture à sa disposition.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mon cher triomphateur,

JE vous demande deux billets pour le jour que vous voudrez de cette semaine, et pour des êtres qui ont soif de vous admirer.

Votre très à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly.

(Mars 1877)

DORMEZ !

Endormez-vous, en vous berçant de l'espérance *de ne pas me voir ce soir !*

Que dis-je, espérance ? C'est une certitude !

Ronflez donc de bonheur, — et ne rêvez pas de moi, car cela vous réveillerait !

Le Dieu de vos nièces m'a protégé ! Je dînais et devais enrager chez Mme *** Jeudi prochain, et, joie de ma vie ! le dîner est renvoyé à la semaine prochaine. Qu'il aille !

Je verrai donc les demoiselles *aux noms bibliques* jeudi, si vous voulez de moi à dîner. Je vous envoie pour Coppée le 2e volume de la *Légende.*

Adieu, marmotte ! Marmottisez ! Marmottisez tout votre saoûl.

Le Sagittaire,

Gramadoch.

(1876)

Pour M[lle] Coppée.

MAIS ce n'était pas de déjeuner qu'il était question l'autre jour,

mais bien de *dîner* chez Lemerre ! *Déjeuner,* je ne peux pas ! Je perdrais ma journée, et j'ai un article à faire.

Donc bon soir ! et bien du plaisir, par cette pluie qui commence, et tout à vous, mais pas *pour cela.*

J. Barbey d'Aurevilly.

(1876)

MILLE respects et mille excuses. Impossible d'aller dîner ce soir chez Mademoiselle Annette. Je suis un peu souffrant, fatigué, avec d'horribles lettres à écrire. Je ne puis bouger, — quoique j'aimâsse mieux passer la soirée entre le frère et la sœur.

L'ami des deux,

Jules Barbey d'Aurevilly.

(1876)

EH bien ! oui, — à ce soir. J'aime mieux cela que Vendredi.

C'est moins loin et je verrai votre sœur.
Respectueusement à vous, Mademoiselle.

Jules Barbey d'Aurevilly.

---

12 avril (1877). La Saint-Jules donc !

Mademoiselle,

CELA ne peut être que vous... Quand une chose est très aimable, elle porte vos couleurs, et on la reconnaît toujours.

Je suis, par le fait de cette atroce grippe, à peu près muet, et quand je m'entends, je voudrais l'être tout à fait. Mais mon cœur ne l'est pas, et que ne puis-je mettre toutes ses voix dans ce billet !

Si je puis traîner mes morceaux, j'irai chez vous dans la journée... vous faire au moins les pantomimes de la reconnaissance !

Votre respectueux

Jules Barbey d'Aurevilly.

(1878)

Mon doux Coppée,

ALLEZ ce matin à l'Exposition sans moi. Quand j'ai fait la partie d'y aller avec vous et M. Haag, j'avais oublié que j'avais donné

rendez-vous, *pour ce matin*, à queiqu'un qui doit venir, *pour moi*, de *Puteaux*.

Il serait indécent de le planter là, — sans l'attendre.

Il m'a rappelé mon rendez-vous par une lettre que j'ai reçue *hier en rentrant*.

Mille regrets, non pour l'Exposition mais pour vous.

Votre ami,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Si j'écris mal et de travers, la faute en est à mon chat qui fait le diable *sur* ma table.

(1881)

Mon cher Coppée,

AVEZ-VOUS la baronne (1) ce matin ?... Puis-je venir ?...

J. B. d'A.

(1881)

Mademoiselle,

J'AI vu la pièce du Palais-Royal, et même j'en ai *rendu compte*.

---

(1) de Poilly.

Je ne tiens pas à faire du *consommé* avec ma personne dans la *chaudière* d'une loge, — par ce temps colonial.

Je suis bête comme un lazzarone. Je boite comme une chinoise.

Mon cœur est aux regrets, mais mon pied est bien content de n'avoir pas à mettre de botte.

Votre respectueux,

Jules Barbey d'Aurevilly.

(Décembre 1878)

Mademoiselle,

LE voici, — ce n'est pas le jambon, — (ne pas confondre) !

Mais l'un suivra l'autre. Voulez-vous me donner un *pied de cochon,* ce soir ?

On peut tant s'aimer dans cette bête !

Votre *bouffon,* revenu triste.

Gramadoch-Manfred.

(1879)
Vendredi soir.

Mademoiselle,

J'ESPÉRAIS aller moi-même répondre à votre lettre ce soir, mais je me suis regardé

dans la glace, qui me vient de vous, et je me suis trouvé si défiguré par mon rhume que je n'ai pas voulu vous effrayer de mon horreur.

Vous savez que je suis *Monsieur Célimène.*

Je dînerai chez vous Lundi, si le démon du rhume le permet. Merci de compter sur moi.

Comptez-y *toujours* et *pour tout*, Mademoiselle.

Votre très respectueux

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mon cachet n'est pas ce que vous croyez. — C'est le *cachet d'un spectre.*

(1880)
Dimanche.

Mademoiselle,

IMPOSSIBLE d'aller ! Grippe d'abord. C'est la tunique de Nessus *à froid*, que je ne puis arracher de mes os. Article et corrections ensuite. J'écrirai à M. de Lescure pour lui dire mes regrets, mais *dites-les-lui*. En passant par votre bouche, ils seront mieux accueillis.

Un bonheur perdu qu'il faudra retrouver. Je vous écris en *vert* ce matin. C'est la couleur de l'espérance pour plus tard. Aujour-

d'hui, pour moi, c'est la couleur de l'absynthe.

J'aimerais mieux être à vos côtés dans le wagon que dans cette triste lettre à vos pieds, où je me mets, Mademoiselle.

Jules Barbey d'Aurevilly.

(Juillet 1885)

DANS l'indigence du papier! prière à Mademoiselle Coppée de m'envoyer le *Figaro* d'hier.

Je ne peux dîner ce soir chez elle. Je dîne avec M. de Ronchaud.

Puis-je remplacer le dîner d'aujourd'hui par le dîner de demain ?

J. B. d'A.

Vendredi (avril 1887)

Mon cher ami,

DONNEZ-MOI un renseignement. N'y a-t-il pas trois éditions de la même *Vie* d'Alfred de Musset par Paul de Musset :

Une pour l'édition Lemerre,
Une pour l'édition Charpentier,
Une pour l'édition Jouaust ?...

La *Vie* de Paul servirait donc à trois fins ?

Ajoutez à cela votre volume de la *Vie* pour l'édition Lemerre que je n'ai pas. Et si vous avez le volume de l'édition Jouaust, envoyez-le-moi aussi.

Faites cela demain matin de bonne heure. J'ai besoin de cela pour assurer la correction de mon article.

Je ne suis pas sorti depuis votre visite et je suis resté dans les horribles fureurs de cette monstrueuse grippe qui m'a déchiré et mis en morceaux !

J'irai vous présenter mes débris demain.

Your's.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Vendredi soir (1874)

Mon cher Monsieur Hayem,

JE ne suis pas si recherché ni si répandu que vous me faites l'honneur de le croire. Mes temps de dandysme sont finis. Quand je ne vais pas chez vous, je ne suis pas chez un autre. Je suis chez moi. Je m'aimerais mieux chez vous !

Demain soir, j'y viendrai, mais tard. Je vous dirai pourquoi lorsque j'y serai. Je m'y dégourdirai d'un ennui inévitable, — inconnu

chez vous et que je prévois. Chez vous, je rattraperai un peu de mouvement d'esprit et de vie, dont j'aurai probablement grand besoin.

Quant à dîner chez vous *Mercredi,* eh bien ! oui, — avec délices !

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Que de *chez vous* dans ce billet ! C'est votre faute. Votre amitié m'y voudrait toujours.

Mercredi soir.

MON cher Monsieur Hayem, les peintures vous ont fait oublier de me montrer la robe dont nous avions parlé avant dîner (hier soir).

Je vous saurais un gré infini de m'envoyer, au reçu de ce billet, le prix du mètre de l'étoffe de cette robe.

On voudrait le savoir pour se décider à acheter.

Pardon de ce billet, bête comme une commission,

et croyez-moi toujours le plus passionné de vos amis,

Jules Barbey d'Aurevilly.

rue Rousselet, 25.

Samedi. V HEURES.

Mon cher Monsieur Hayem,

CE sera pour samedi. M. Coppée me fait dire qu'il ne peut me *prendre* ce soir, et moi-même je suis *pris* par dame *Besogne*.

C'est la seule femme qui ait la puissance de m'arracher à vous. Il m'est tombé sur la tête une masse d'*épreuves*, qu'on viendra chercher *demain matin*. C'est la tuile de Pyrrhus.

Je vous envoie *de dessous* cette tuile-là mes regrets et mes tristes compliments.

A vous,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. hôtel Grandval-Caligny
23 8bre.

Mon cher Monsieur Hayem,

JE vous écris pour, que Paris vous paraisse moins laid, demain, selon votre aimable expression. Sans cette considération, je crois bien que je ne vous écrirais pas, mais l'amabilité est la plus charmante des despotes.

Je ne vous écrirais pas par la raison qui fait que je ne vous ai pas encore écrit. J'ai perdu,

depuis que je suis revenu, le frère qui était marié sur la frontière de Bretagne, et vous comprenez, n'est-ce pas ? mes préoccupations et mes ennuis. Il était pour moi *beaucoup moins* frère que mon frère l'*Abbé,* dont la santé, en ces derniers temps, s'est heureusement raffermie ; mais cependant il était frère, et la perte d'un frère *fait toujours trou.*

Je suis donc empêtré dans des affaires de famille ; peut-être vais-je quitter Valognes pour quelque temps et aller vers ma belle-sœur. Cela n'est pas certain, mais cela est possible, quoique cela me fût très désagréable dans ce diable de moment.

Il fait un temps de tonnerres *froids* et de pluies diluviennes. Si c'est ainsi à Paris, vous devrez bientôt quitter Enghien, si même vous ne l'avez quitté. Tout le monde n'a pas mes goûts de canard sauvage. Donnez-moi des nouvelles du fameux buste. Moi, je vous rapporterai la photographie du mien.

Pardonnez-moi les formes sans transition de ce billet, écrit d'une main gantée par un homme pressé qui va sortir. Mille grâces de votre amitié, mon cher monsieur Hayem, et mille assurances de la mienne.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Tous mes souvenirs à vos parents & mon respect à Mesdames Hayem.

Valognes. 18 Février 1876.
Hôtel de Grandval-Caligny.

MON cher Charles, — *ceci* vous arrivera le matin de votre soirée. — Je n'y serai pas. C'est presque pour moi une mélancolie, quoique les soirées et moi, nous ne soyons plus maintenant frère et sœurs.

Je crois être à Paris la semaine prochaine, et j'irai alors vous voir, sans soirée. J'aime mieux cela. On se touche par plus de points, et vous avez tant de choses à me dire. Vous êtes, depuis mon départ, devenu voyageur. Moi, je suis toujours le même solitaire, — le même rôdeur sur son éternel rivage, — le loup du même bois !

Tant mieux que l'article sur le livre de Levallois vous plaise et tant mieux qu'il lui plaise, à lui ; mais voici le résultat des absences : il y a des fautes d'impression (des SARTORIUS pour des *Sertorius*) qui m'ont donné certainement plus de colère que l'article ne donnera de plaisir à Levallois (1).

Serrez-lui la main, — cette main qui ne m'a pas écrit encore, et croyez-moi

plus à vous que jamais,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mon respect à Madame Hayem.

---

(1) *Corneille inconnu,* 15 Février 1876.

Samedi 14. (Avril 1877.)

Madame (1),

J'ÉTAIS *hier* chez vous. — Que j'y sois encore ! — que j'y sois toujours !

Ils disent que c'est ressemblant. Je n'en sais rien ! Est-ce qu'on se juge soi-même ?...

Mais tel quel, me voilà ! je me mets à vos pieds, regrettant qu'il n'y ait pas, dans ces yeux, la flamme que, posant devant vous, vous y auriez certainement allumée !

Très respectueusement,

J. Barbey d'Aurevilly.

Mardi, 28.

Mon très cher absent, — trop absent,

JE n'étais point inquiet de vous, parce que j'avais indirectement des nouvelles de vous, — mais j'avais la nostalgie de vous...

Vous ! c'est un mot qui tient autant de place dans mes phrases que dans mon souvenir...

Je ne vous verrai pourtant pas cette semaine. Je suis à la chaîne... que je mords. A

(1) A Madame Charles Hayem.

partir de Lundi, dites le jour où je pourrai boire à *votre retour*, — entre *vous* et votre *autre vous* ?... Vous ! vous ! je tapisse mes phrases et mon cœur de ce mot-là.

Aussi tout à VOUS !

Jules Barbey d'Aurevilly.

Avez-vous lu mon *Flaubert* ?

Paris, lundi.

MON cher Charles, — c'est une lettre & non pas moi. Bondissez ! — Je vais vous rasseoir en m'expliquant.

Vous étiez comme une mouche autour de moi, Samedi, chez votre sœur (1), une mouche à miel, je le veux bien, — une très bonne mouche, — mais si mouche pourtant qu'en bourdonnant et en *spiralisant* autour de moi vous m'avez fait oublier que cette semaine était ma semaine d'article et qu'il m'était impossible de m'occuper *cette semaine* d'autre chose, et d'autant que j'ai plusieurs livres à lire pour savoir lequel je prendrai.

Si donc il faut faire ce dont nous sommes convenus — *immédiatement* — je ne puis.

Je ne puis le faire que la semaine pro-

(1) Madame Klotz.

chaine. Si la chose est impossible avec ce délai, qu'elle reste impossible, — mais mon article doit passer le premier, et avant tout.

Lundi, — c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, — je verrai M. Gibiat, mais vous savez que même dans cette hypothèse je ne réponds encore de rien.

Je vous le répète : je ne veux pas marcher sur les platebandes de Trianon *sans y être dûment autorisé.*

Etes-vous rassis ?... Je crains bien que non. Vous allez bourdonner de nouveau contre moi, mouche terrible ! mais que voulez-vous ? La littérature est mon métier et mon obligation forcée et je n'ai pas pour la peinture cette adoration que vous avez et à laquelle on sacrifie tout.

A vendredi *trois heures* pour chez Moreau.

En hâte & au galop.

Your's.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mercredi.

Mon très cher Charles,

CECI, j'espère, vous arrivera assez à temps pour vous confirmer ce que vous aura dit Landry : c'est que je ne puis aller avec

vous, aujourd'hui, à Enghien. Vous ne m'en voudrez pas, quand vous saurez que je ne préfère à vous que la peinture, que, vous, vous préférez à tout !

J'ai pris jour avec quelqu'un qui vient me chercher à trois heures pour aller voir un peintre inconnu et *gigantesque* qui a la fierté de ne pas exposer. Le « *Gigantesque* » n'est pas de moi, mais du cornac de cet éléphant. S'il y a la beauté et la force annoncées, je vous en rendrai compte et vous conduirai à la chose.

Mon ami, j'espère aller à Enghien la semaine prochaine, mais pas avant... Je suis sous une montagne d'ennuis et d'occupations, car, dans ce joli monde, les *unes* n'empêchent pas les *autres*. J'espère encore que ce jour-là vous aurez votre *sorcière de Thessalie* qui m'a JETÉ LE SORT, non pas de l'aimer (heureusement !) mais de l'admirer.

A bientôt, je pense plus à vous que si je vous voyais.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Je ne m'en irai dans ma Normandie que vers le 15 juin.

Valognes. 26.
Hôtel Grandval-Caligny.

Mon très cher et très aimable,

L'AMITIÉ a donc des mots comme l'amour ?... Vous m'appelez *cruel*, comme le Pigeon voyageur, parce que je ne vous écris pas. C'est trop pour vous... et surtout pour moi. Vous me connaissez. Puisque vous me parlez comme à une femme, je vais vous dire ce que j'ai parfois dit aux femmes : « Il faut m'aimer avec mes vices ». Mais elles ne veulent pas !... Ni vous non plus !

Non, je ne vous ai pas écrit, même pour vous dire que je revenais. *C'est* que je ne reviens pas *seul*. J'ai *charge d'âme*. Est-ce âme qu'il faut dire ?... J'accompagne *una Dama*, et c'est avec vous *seul* qu'il m'aurait été agréable de revenir, après (mais nous reprendrons ce projet) deux ou trois jours passés ensemble dans cette blanche ville-sépulcre, qui n'est rien peut-être pour les autres, mais qui pour moi est tout... Mes souvenirs d'adolescence la remplissent jusqu'aux bords, comme les feuilles de l'automne emplissent une urne brisée et ouverte à tous les vents sur un tombeau.

Ne phrasons pas ! J'ai l'esprit tourné à la mélancolie. Je l'aurai à la gaîté & au bon rire dans la salle à manger d'Enghien, avec *vous* TOUS que je distingue et que j'aime.

Quelle lettre vaudrait jamais cela ?...

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Par exception, il y aura, je crois, un article de moi dans le *Constitutionnel* de demain. Du moins, je l'ai envoyé.

Al riveder !

Valognes. 31 9bre 78,
Hôtel Grandval-Caligny.

MON très cher Charles, — Surprise charmante ! Je vous verrai donc encore, avant votre départ ! J'arriverai au *plus tard Lundi 4 à 6 heures.* Or, on ne dîne chez vous qu'à *sept* heures ; mais si *par impossible,* qui est si souvent l'imprévu, je n'étais pas là, à l'heure de vous mettre à table, ne m'attendez pas *une minute.* Je vous verrai toujours dans la soirée. J'y *compte* et *comptez*-y. Je régalerai mon cœur et mon esprit, et je me *fiche* bien (pour ne pas dire un mot plus vif) de mon estomac !

Et au revoir, mon cher ami, et pour dire mieux encore, à bientôt ! Je viens de faire de sombres *études de solitude*, dans cette *ville morte*, et je vous assure qu'il faut avoir quelque force d'âme pour y résister !

A vous, — et si j'osais, je dirais : et aussi à Madame Hayem.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Paris, Mercredi. 11 Février.

MON très aimable, — j'ai attendu d'être mieux pour vous le dire et pour vous remercier de vos inquiétudes et de vos *déceptions*.

Oui, j'avais fait un article pour le *Constitutionnel* de Lundi, mais baste ! M. de Mouy a pris ma place. *Perché ? Chi lo sa ?*... Il n'est pas assez léger pour qu'on dise : *Ce fut un danseur qui l'obtint*. J'ai trouvé ça bête comme une élection à l'Académie.

Et puis l'article, *mon vainqueur*, est-il assez indigeste ? un pâté d'oie, — mais pas de foie gras !

Qu'importe, du reste ! Il n'y a de bon que d'être chez vous, et j'y serai Samedi.

Tout à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mon abracadabrant Charles,

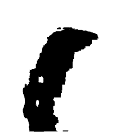
BONDISSEZ ! Je ne peux dîner chez vous demain. La tuile du sentiment me tombe sur la tête, — un ami de province qui ne fait que passer à Paris ! Vous savez, vous qui l'êtes, ce qu'on doit à un voyageur ; et que ceux qui passent soient préférés à ceux qui restent, cela ne peut pas vous étonner beaucoup, vous qui ne faites plus guères que passer à Paris... en temps d'*Exposition* encore !

Voulez-vous remettre notre dîner à *Vendredi ?* Je sais bien que j'ai promis à Madame Hayem pour demain. Mais ses fines mains doivent être aussi habiles à dénouer les nœuds qu'à les faire et elle en aura — j'en suis sûr — la grâce pour moi !

Quant à vous, vous méritez toutes les infidélités des femmes et de vos amis ; et on vous paie en votre monnaie, quand on vous en fait une.

Donc, *infidèlement* à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly.



Paris, Lundi 25.

A UNE HEURE TROP AVANCÉE POUR PARTIR.

Mon cher Charles,

VOUS m'attendiez à Enghien, et ce billet vous attendra chez vous.

Je n'ai pu être prêt à temps. Ma vie est un désordre. C'est tout simple. J'aime trop l'ordre pour ne pas être un désordonné. Je n'ai plus de tyrans ou *tyrannes*. Je me gouverne moi-même et mon gouvernement m'ennuie. Je fais sans cesse opposition à mon gouvernement.

Excusez-moi, — mais non, nous n'en sommes plus aux excuses ! Nous nous aimons assez pour tout nous pardonner.

A quand chez vous ?...

Jules Barbey d'Aurevilly.

Samedi.

Mon cher Charles,

AINSI donc, *à Lundi,* puisque vos relations vous dévorent ! *A lundi ;* je vous prendrai au Phœnix, Phœnix nous-mêmes ! Selon nos *us et coutumes*. Merci de l'entourage que vous me promettez pour le soir.

Tâchez de me donner le buste au sein de sphinx, qui m'a plu l'autre jour, et dont le nom m'échappe.

Pour moi, c'est « Notre Dame des deux lances ! »

Tout à vous d'amitié,

Jules Barbey d'Aurevilly.

QUE le diable emporte les lettres ! Je n'ai plus de papier !

Mais, mon cher ami, ce n'est pas *Mardi*, mais bien *Mercredi*, que j'ai promis à Madame votre femme de dîner.

Mardi j'étais promis, lié, *ligoté*, — comme dit la police.

Je n'ai pas pu dire *Mardi* ou j'ai entendu *Mercredi*. Quel des deux ?...

Pardieu ! Je suis bien capable de n'avoir pas compris et fait confusion ! et ce soir-là Madame Hayem était bien assez jolie pour que je fisse plus attention à sa personne qu'à ses paroles ! Faites valoir près d'elle cette excuse-là. La faute de mes oreilles, c'est celle de mes yeux !

Yours.

Paris, 2 Janvier 79.

Mon très cher Charles, —

VOUS savez combien il m'est désagréable d'écrire. Alors pourquoi me lancez-vous par le télégramme : *Ecrivez-moi !... ?*

Vous êtes charmant, — mais impérieux !

Il y a quelques jours, j'écrivais à votre frère, — Armand, — ce mot qui peut s'appliquer à tous les Hayem de la terre :

« *Ceux qui partent ne méritent que le silence de ceux qui restent.* »

Que voulez-vous donc que je vous dise ?... — Que vous me manquez ?... Vous ne méritez pas que je vous le dise, puisque vous vous en êtes allé...

Adieu ! J'ai pour vous *l'amitié dans l'absence,* la plus belle amitié, puisque l'absence ne la tue pas. — Pour preuve que je pense à vous, c'est que je vous envoie mes articles : *Poste restante.*

Avez-vous reçu le *Berlioz ?* Demain vous y trouverez le *Caro !...* Que celle qui s'appelle *Cara* au fond de *nos* cœurs, votre charmante femme, Charles, dise si cet article sur Caro n'est pas de la plus *juste justesse !...* Il me déplaît tant, ce fat universitaire, qui parlait, un soir, à M. Franck de la *cruauté*

de mon couteau, lui à qui je n'en avais montré que le manche, que je suis bien aise de lui avoir montré aujourd'hui ce que le manche pèse quelquefois.

Adieu, les absents ! Je vous aime tant que je vous exècre !

Jules Barbey d'Aurevilly

PRESSÉE.

Paris,
Samedi matin 9.
(1882)

Madame (1),

LE collier de force d'un affreux mal de gorge, qui me fixe chez moi, m'empêche, comme je me le promettais, d'aller vous faire mes adieux.

Cependant, je veux vous les faire, même de loin, à vous qui vous en allez plus loin encore !... Adieu donc, Madame ! *Farewell, but not for ever farewell.* Je vous retrouverai au printemps assez ensoleillée, j'espère, pour n'avoir plus besoin de soleil. C'est mon ennemi que ce sot astre, dont je commence à être las, et qui me prive de votre présence et des heures charmantes d'un esprit que j'aime mieux que lui.

---

(1) Madame Charles Hayem.

Soyez heureuse, quand nous allons ne l'être plus, et revenez-nous de force à ne plus nous quitter, nous les Dieux Termes de l'amitié !

Votre respectueux *cœur qui ne bouge,*
Jules Barbey d'Aurevilly.

---

16 Février.

Mon cher ami,

HIER matin, Mardi *gras,* j'ai fait *maigre* de vous.

..... « *A midi sonnant — au sortir de la Messe* », j'étais au café *Caron,* vous attendant patiemment, comme on attend un bonheur dont on est sûr.

O fatuité ! !

On n'est jamais sûr de rien, en fait de bonheur. Vous n'êtes pas venu, — et je reprendrai, pour la prochaine fois, mon ancienne manière de m'impatienter, quand je vous attends.

Au moins, vous ne m'attendrez pas *demain,* car je vous préviens *aujourd'hui*... Je ne puis dîner chez vous, mais vous dînerez avec Madame Hayem ; qu'avez-vous donc besoin de moi ?...

L'Amour, c'est la *rature* de l'Amitié.

Votre *Raturé*
Jules Barbey d'Aurevilly.

Mardi (au soir).

MON cher Charles, votre lettre est charmante et elle a le charme d'avoir été longtemps attendue.

Je me croyais presque oublié, — non des vôtres, — mais de vous !

Disparu de votre cœur, — ce double musée de femmes et de tableaux !

Enfin, vous revoici, — comme autrefois, voulant aller et me conduire à Enghien, comme autrefois.

Je ne demande pas mieux. Mais impossible cette semaine. C'est ma semaine du *Constitutionnel.* Ce sera l'autre, comptez sur moi.

Et bonsoir. Je n'ai pas le temps d'écrire un mot de plus

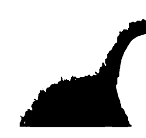
qu'à vous !

J. Barbey d'Aurevilly.

Paris, Dimanche.

Mon très cher ami,

DANS l'impossibilité, imprévue hier, d'aller à Enghien aujourd'hui, — à cause de mes corrections du *Constitutionnel,* dont l'heure a été changée, — j'ai fait partir un télégramme, ce matin.



Voici ce que le télégraphe m'a renvoyé. Je vous envoie sa note, afin que vous ne m'accusiez de légèreté, — ni dans mes relations ni dans mes sentiments.

Il n'y a donc pas de rue *Soisy* à Enghien ? J'ai donc rêvé ce nom charmant et vous ne me l'avez pas dit, comme je le croyais ! Je vais mettre cette lettre-ci à la poste ; vous arrivera-t-elle, à vous, qui devriez pourtant être si connu à Enghien ! !

Si elle vous parvient, qu'elle vous dise : A *Mardi midi* et que je vous aime... tous les jours.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Sur le champ !

Mon cher Charles,

JE ne peux rien changer à notre rendez-vous de *Samedi.*

Mardi, je dîne en ville. Quant aux personnes *que je serais bien aise de voir & d'entendre,* si ce sont des mâles, de vils mâles, je ne les regretterai pas, si ce sont des femmes, je les regretterais.

Mais j'aurai toujours la vôtre & je serai consolé.

Votre ami,

Jules Barbey d'Aurevilly.

(en hâte)

Jeudi.

MON cher Charles, merci de votre cravate. Je suis très touché de voir que vous n'aviez pas oublié mon rêve, — cette fameuse cravate *verte,* si difficile à trouver !

C'est la couleur de l'espérance, — l'espérance de dîner chez vous *Lundi* ou *Mercredi,* si vous pouvez. Moi, je suis libre *ces jours-là.* Je n'ai aucun esclavage de *copie.* Il m'en fallait un comme celui qui *me tenait l'autre jour* pour manquer au dîner dont Madame Hayem était la reine. Excusez-moi près d'elle. Je m'y excuserai mieux.

Your's

Jules Barbey d'Aurevilly.

Vendredi.

Tu vas lancer ta foudre, Jupiter !

EN voici bien d'une autre ! Impossible d'aller demain à Enghien. Obstacle imprévu ! Le Diable !... Mais *Dimanche,* la chose tient toujours.

Allez, mon doux Charles (soyex doux !), à ce restaurant (j'ignore le nom du croquant qui le tient), lequel restaurant *est le plus près du Cirque,* et dans lequel nous avons

déjeuné une fois, en sortant de l'Exposition.

C'est là que nous recommencerons de déjeuner, à MIDI ; et *de là*, nous irons chez ce *Du feu* qui fera peut-être un jour incendie, et vous me direz, ô connaisseur ! ce qu'il faut penser de ce peintre « égyptiaque », qui me fait l'effet d'avoir du talent, à moi qui ne m'y connais pas !

Et bonsoir sur cette espérance de nous rencontrer, ou plutôt sur cette certitude, aussi grande que celle de vous aimer.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Mardi.

MON cher Charles, — Je dînerai chez vous demain.

Hélas ! voilà mes dîners qui s'en vont au Mont-Dore ! Chose triste ! car je reste à Paris. Vous vous en allez et Saint Ignace (que vous ne lisez point) a raison : *Tout* nous quitte, et *tout* nous apprend à *tout* quitter.

A demain et pas un mot de plus. Je serais trop misérablement mélancolique.

Etre mélancolique, c'est être inférieur.

Votre ami

Jules Barbey d'Aurevilly.

Valognes. Le 19 Décembre 1877.
Hôtel Grandval-Caligny.

A Monsieur Paul Bourget,
9, rue Guy-de-la-Brosse
PRÈS DU JARDIN DES PLANTES.

Mon cher Poète Dandy,

VOUS m'avez écrit un chef-d'œuvre de lettre, — à mettre dans un écrin, — et j'y ai répondu par un chef-d'œuvre de silence que vous avez pu croire un chef-d'œuvre d'indifférence. Non, pourtant ce n'était pas cela ! Je vous aime beaucoup ; je pense à vous beaucoup, — mais je hais d'écrire à présent... La faute en est à cette Diablesse noire qu'on appelle la vie... Les lettres sont comme les glaces plus ou moins de Venise (selon la plume qui écrit) et dans lesquelles on se mire toujours un peu. Moi, je ne me mire plus, quoique j'aie toujours une petite glace à la main, comme Sardanapale ; qui ne me sert qu'à regarder, par dessus mon épaule, les femmes placées derrière moi, pour les surprendre (puisque je n'ai pas l'air de les regarder) dans LEUR VÉRITÉ.

Tel mon triste cas épistolaire, qui sera le vôtre un jour, allez ! maître Paul Bourget !

Votre fatuité ne sera pas éternelle. Tout grand Dandy finit par un grand dégoûté.

Je vous écris sur la dernière feuille de papier (à ma sombre devise) qui me reste. Il faut que je revienne à Paris me ravitailler. Aussi vais-je revenir. LE 31 AU SOIR, je serai à Paris & vers *neuf heures,* je *pourrais* vous serrer la main chez Coppée, s'ils ne sont pas couchés dans cette somnolente maison de dormeurs ! Y viendrez-vous ? J'ai grande envie de vous revoir. Cela ravivera mes sensations; cette torpille de vie de province (qui n'est pas Esther) m'a engourdi et *retourné* sur moi-même. Mais cet engourdissement n'est pas doux. Il y a, au centre, le dard du scorpion qui se frappe... l'*inarrachable* dard !

Vous, avez-vous arraché le vôtre ? Avez-vous toujours le bec féroce de votre Faucon à travers le cœur ?... Lui avez-vous fait de ces vers encore, comme ceux que vous m'avez lus ? Elle ne vaut pas probablement ce qu'*elle* inspire. Que les femmes seraient à maudire si elles n'étaient pas la source des beaux vers ! Il n'y a vraiment que les beaux vers qui puissent nous réconcilier avec la destinée qu'elles nous font. Leur empire passe, mais les vers restent et nous font battre le cœur, quand nous les disons, lors-

que, pour elles, rien n'y bat plus... dans ces cœurs déchirés !... Mais je deviens par trop mélancolique et je ne veux pas continuer sur ce ton. J'aime mieux finir ma lettre. C'est la solitude qui est la mère de cette chienne de mélancolie. Je m'apprends ici à vivre seul. Amère éducation ! que cette année je me suis terriblement donnée, dans cette ville *morte*, dont les pavés sont les tombes de mes premières folies de cœur et de mes souvenirs. J'avais eu le projet d'en partir plus tôt, mais (je l'ai écrit à Bloy, l'*homme des messes !*) j'ai eu la fantaisie — hélas ! malheureusement plus sentimentale que pieuse, — d'entendre la messe *de minuit*, sous les voûtes de l'église *Saint-Malo de Valognes*. J'ai de sveltes spectres à y chercher dans ses plus noires et ses plus mystérieuses chapelles. Je pourrais bien, pourtant, ne les chercher ni là, ni ailleurs...

Ils ne sont pas toujours les amants des clairières,
Ces spectres revenant de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur ils sont assis...

Vous y êtes *assis*, vous aussi, mais vivant.

Votre ami,
Jules Barbey d'Aurevilly.

Ci-joint un mot à Palmé pour qu'il vous donne mes *Bas-Bleus*.

A Taine.

Paris. Mai 1878.

JE suis très heureux de vous avoir rendu justice (1) et j'aurai du bonheur à vous la rendre toujours.

Votre lettre m'a été infiniment agréable, d'abord parce qu'elle est de vous, et ensuite parce que vous avez pris la peine de la faire longue. Sa longueur est une déférence que j'ai sentie.

Vous ne voulez être à mes yeux ni matérialiste ni athée. Vous êtes l'homme du développement scientifique tout simplement, le meilleur des bons enfants scientifiques ! Vous n'êtes point hostile aux choses religieuses ; pourquoi le seriez-vous ? Et vous poussez même la bonté jusqu'à trouver dans le Darwinisme un petit péché originel qui doit nous faire, à nous autres, honneur et plaisir. Que de grâces, Monsieur, seulement je dis, comme la petite fille de la comédie :

Vous me trompez peut-être avec des mots si doux !

Trompée ou non, la petite, elle était flattée de la peine qu'on prenait pour la tromper. Eh bien, moi aussi ! Je vous trouve aimable, Monsieur, mais vous ne m'avez convaincu

(1) Article sur *la Révolution: Historiens:* IIe série.

que de cela. J'ai beau me monter la tête en vous lisant, votre Adam-loup ou singe, à qui la civilisation tond le poil et gratte la peau, pour en faire un homme, ne ressemble pas du tout au mien, à qui on n'a pas appris à marcher progressivement sur ses pieds de derrière, et qui (peut-être pour cela) est tombé de toute sa hauteur, l'imbécile, et resterait par terre si la Religion ne le remettait pas sur ses pieds.

Malgré ces petites différences entre nos Adams, qui sont les grosses pour moi, agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance des sentiments les plus vifs pour votre talent et pour votre personne.

J. Barbey d'Aurevilly.

Paris, 20 août 1879.

A Camille Lemonnier.

Monsieur,

JE vous remercie de votre livre sur Courbet (1) et particulièrement de votre lettre.

J'y ai répondu en vous faisant *immédiatement* un article. D'autres attendent ; vous, non.

---

(1) *G. Courbet et son œuvre : Sensations d'art.*

Je vous l'envoie avec cette lettre, purifié d'une faute typographique que j'ai corrigée et qui était un contre-sens.

Monsieur, vous avez prévu que je serais sévère. Nous sommes, de fin fond, différents. Voilà le vrai qui ne vous blessera pas. Vos idées et vos impressions ne sont pas les miennes. Vous êtes *un moderne* et moi je date de l'*an mil.* Mais, quant au talent d'expression, il est en *vous* incontestable et il me semble que je l'ai caractérisé en disant que quand vous parlez d'art et de tableaux vous aviez la technique, et dans la technique « la précision étincelante ».

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

J. Barbey d'Aurevilly.

Paris 25 mars 1882.

J'AI attendu pour m'y mettre, mais j'y suis ! je ne voulais pas vous envoyer des remerciements vulgaires. Je voulais vous avoir lu & je viens de vous lire. Ce n'est pas de votre dédicace que je vous remercie, c'est de *l'objet* dédié... Je savais par les *autres* que ce livre était beau, mais je ne savais pas *comme* il était beau & je viens de l'appren-

dre. Vous m'avez fait sur l'esprit ce que fait sur votre *Mâle* sa grande impression de la Nature.

Je vous aime littérairement, malgré les différences et à travers les différences de nos organisations et de nos *poétiques*. Mais je vous aime parce que vous avez le feu sacré qui, quand il existe, est aussi beau sous un chaudron que sur un autel !

Un jour je parlerai du *Mâle*. Aujourd'hui ce n'est que le Poète qui écrit au Poète. Le critique viendra plus tard & votre livre peut attendre. Le Temps ne l'écaillera pas ! Aujourd'hui le bandeau de feu que vous m'avez mis au front ferait fondre le bandeau de glace que doit y avoir le critique. La sensation serait plus forte que le jugement.

Ce qui est plus fort que tout, ce sont mes sentiments de reconnaissance & d'immense sympathie littéraire.

J. Barbey d'Aurevilly.

A Mlle Rousseil.

(LE LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE des *Noces d'Attila.*)



Paris, le Mercredi 7 avril 1880.

Mademoiselle,

JE n'ai pas voulu vous écrire hier soir, en sortant du théâtre. Vous étiez trop près de moi, — vous étiez *trop en moi,* — et je me suis dit : « Je lui enverrais trop d'émotion « et c'est une opinion qu'elle me demande. « Il faut m'éloigner d'elle, la sortir de moi « par la réflexion, la mettre dans la perspec- « tive, pour bien la juger, pour être sûr de « mon jugement. » Eh bien, Mademoiselle, toutes ces belles réflexions pouvaient aller se promener !

Aujourd'hui, — ce matin, — vous êtes tout aussi près de moi, tout aussi en moi, qu'hier soir, et je crois même que vous y resterez.

Vous vous êtes *gravée* en moi avec la netteté d'une perfection ineffaçable. Ce n'est pas un moment, — ce n'est pas des moments de votre rôle que vous avez joués hier soir, c'est tout le rôle, dans sa plus profonde unité. Et quel rôle ! un rôle qui *porte en dedans,* excepté dans la scène de la fin, qui est l'éclatante exception, et si attendue, de l'âme refoulée dans une concentration si longue ! Un rôle presque silencieux, à paroles brèves, qui *ne parle* que par les attitudes, le geste, la démarche, l'expression de la vie (le triomphe

des grandes artistes que des rôles de cette difficulté).

Hier soir, Mademoiselle, vous avez été pour moi une grande étude de sculpture. Vous avez *sculpté* votre rôle. Superbe manière de le jouer ! Il n'y a pas un de vos gestes, un des plis — perpendiculaires quand vous étiez debout, brisés quand vous étiez assise, — de vos trois robes ; pas une de leurs cannelures, pas un dé de leurs souffles, pas une de leurs trahisons, à ces robes, qui moulaient votre corps, tout en restant flottantes, qui m'aient échappé et qui ne fussent de la plus idéale noblesse. La noblesse, Mademoiselle, voilà le *caractère absolu* de votre jeu, en ces *Noces d'Attila :* vous l'avez comme Rachel l'avait, mais vous l'avez avec un physique de tragédienne que cette statuette n'avait pas.

Vous, Mademoiselle, vous êtes la statue.

C'est cette noblesse, à laquelle le monde actuel, et avili, ne comprend plus rien, c'est cette noblesse, qui a laissé devant moi la salle d'hier soir tranquille, muette, froide, stupide, et qui aurait dû la ravir !

J'ai eu, un instant, la bêtise d'être étonné de cette froideur. Mais Rachel, à cet instant du siècle, ne recommencerait plus sa gloire,

et si elle vivait elle y perdrait ses attitudes comme vous y avez perdu les vôtres hier soir, excepté pour moi, qui les ai suivies dans l'enchantement de leur rhythmique et inaltérable succession! Jai vu Mlle Georges, mais vieille, et dont la sublime beauté avait été prise dans la gaine du plus monstrueux embonpoint. Seuls la tête et les bras avaient échappé à ce déluge de chair montante, et ils avaient toujours, l'une de port, les autres de mouvement, cette noblesse que Rachel, jeune, montrait dans des bras moins beaux et sur un front moins royal. Vous êtes, Mademoiselle l'entre-deux d'entre Rachel et Georges. Vous avez eu hier la noblesse de l'une et de l'autre, sans interruption.

Vous m'avez rappelé les *Sabines* de David. Vous m'avez rappelé tout ce que j'ai connu de plus noble dans l'art et dans la vie, car toutes les noblesses se font écho ! Energique, pathétique, passionnée, passionnante, je savais bien que vous l'étiez... Mais de cette noblesse *continue,* mais de ces beaux gestes, coulant dans l'atmosphère comme une phrase de Beethoven écrite pour les yeux et que les miens ont entendue, Mademoiselle, je ne le savais pas ! Et maintenant je le sais...

Que vous dirai-je de plus ? *Rien.* Je vous en dirais trop, et je ne veux pas me voler ce

que j'ai encore à vous dire quand je vous verrai. Sur ce fond de noblesse, qui m'a charmé et qui est pour moi tout ce qu'il y a de plus beau dans la vie, vous vous êtes parfois détachée en sublime dans cette tragédie d'hier soir. Ainsi, quand vous étiez sous vos voiles, terrible et mystérieuse... Michel-Ange ne vous aurait pas mieux drapée. Ainsi, à table, impassible, immobile *jusqu'aux paupières,* tendant la coupe de fer avec des mouvements dont chacun était *une pensée.* Ainsi... Mais en voilà assez ! Allez ! dites-vous que j'ai tout vu et tout savouré ! Je finis cette lettre du critique à l'artiste. L'homme pourrait en écrire une autre, et peut-être deux...

Respectueusement à vous, Mademoiselle.

Jules Barbey d'Aurevilly.

Paris. Décembre 1880.

Madame,

QUELLE nouvelle sensation je vous dois ! Jamais personne ne m'a écrit sur mes pauvres livres les choses enthousiastes que



vous avez bien voulu m'écrire. Quand je fais un livre je ne suis guères heureux *que pendant que je le fais.* C'est comme l'amour ! tant qu'il dure, c'est divin. Mais après ?... Je suis très amant, mais je ne me sens pas père du tout et je ne m'intéresse plus à mes rêves dès qu'ils sont devenus des réalités littéraires. Ils ne me donnent aucun bonheur. Votre lettre, Madame, est le premier qu'ils m'aient donné.

Et il a été si vif que si je vous le disais, Madame, vous m'accuseriez peut-être de cette *faiblesse d'auteur* qui est la chose du monde que je méprise le plus. Ce n'est pas l'amour-propre flatté par la flatterie la plus charmante qui vous remercie, c'est quelque chose de plus profond et de meilleur que cela.

Et à présent, Madame, je vous obéis. Circé faisait mettre les compagnons d'Ulysse à quatre pattes devant elle. Vous, vous me faites faire le *catalogue de mes œuvres* ! C'est à peu près l'équivalent. Eh bien Madame, ajoutez aux romans que vous avez lus et que vous m'avez nommés : *Le Prêtre Marié* et *les Diaboliques, l'Amour impossible & la Bague d'Annibal. Le Prêtre*

Marié est à peu près épuisé. Cependant, vous en trouverez peut-être quelques exemplaires chez *Palmé.* Si non, écrivez-moi, Madame. Je le prendrai à quelque ami pour vous l'offrir. Dans tous les cas, Lemerre en fait une édition pour le printemps. *Les Diaboliques.* Ah ! les *Diaboliques* sont, je le crois bien, introuvables. Cependant on m'assure que quelques catalogues en annoncent parfois des exemplaires épars, à des prix fous. En quatre jours la première édition fut épuisée & quand le Procureur de la République fit sa saisie, il ne saisit que les *clichés.*

Quant à *l'Amour impossible* & à *la Bague d'Annibal* (épuisés), Lemerre va aussi les rééditer.

Voilà, Madame, mon bagage actuel en fait de romans, mais si vous voulez le reste de mon esprit, j'ai encore autre chose. Je suis comme le Maître Jacques de chez Harpagon, *cocher* en romans, *cuisinier* en critiques. J'ai publié cinq volumes de Critiques (*voir chez Palmé*) dont le cinquième s'appelle les *Bas-bleus.* L'ouvrage, qui aura beaucoup de volumes et qui continue, s'appelle, lui : *les Œuvres et les Hommes.* Enfin, chez Dentu, *Gœthe et Diderot,* un volume qui fait son petit tapage en ce moment.

C'est tout. Est-ce tout ?... Ah ! il y a un petit livre de chez Lemerre, intitulé *Du Dandysme & de Georges Brummell* (un sujet femme), qui peut-être pourra vous plaire. Je ne rêve plus qu'à cela, Madame, et je mets à vos pieds le Rêveur.

J. B. d'A.



“Lettres intimes”
de
Jules Barbey d'Aurevilly
recueillies et classées par
Louise Read
ouvrage inédit en librairie
a été achevé d'imprimer
le Mardi dix-sept Mai mil neuf
cent vingt et un par
la Société Parisienne d'Imprimerie
à Paris, 27, rue Nicolo, pour
Edouard-Joseph
éditeur

